

Le marxisme et la question postmoderne au cours des années quatre-vingt : L'apport de Marshall Berman, Fredric Jameson et David Harvey à l'étude des transformations culturelles et sociales du capitalisme avancé

Samuel de Brouwer

Thèse soumise à l'Université d'Ottawa
dans le cadre des exigences du programme
Maîtrise ès arts (M.A.) en philosophie

Département de philosophie
Faculté des arts
Université d'Ottawa

© Samuel de Brouwer, Ottawa, Canada, 2021



Sauf avis contraire, cette thèse est mise à disposition selon les termes de la licence [Creative Commons Attribution-Pas d'Utilisation Commerciale 4.0 International](https://creativecommons.org/licenses/by-nc/4.0/)

RÉSUMÉ

Notre thèse de maîtrise en histoire de la philosophie s'intéresse au débat esthétique, sociologique, politique et philosophique qu'a suscité l'apparition de la notion de « postmoderne ». Plus précisément, nous nous penchons sur l'intervention marxiste anglo-américaine dans ce débat au cours des années 1980 à travers l'examen de trois auteurs — Marshall Berman, Fredric Jameson et David Harvey — qui y ont contribué de manière significative. Afin de lever le voile de la confusion quant aux diverses significations attachées au champ lexical de « postmoderne », nous aurons recours au concept heuristique de la « question postmoderne » qui permet de distinguer trois niveaux de signification — culturel-esthétique, théorie du changement social, philosophico-historique —, mais aussi de les rassembler et de discuter du « postmoderne » dans sa généralité. La réponse marxiste à la question postmoderne fut hautement dépendante des interventions de Daniel Bell et Jean-François Lyotard et leur présence dans ce travail permettra de comprendre le contexte intellectuel et conceptuel avec, notamment, la nature de la transition entre le modernisme et le postmodernisme esthétiques, l'émergence d'une société postindustrielle et l'idée d'une postmodernité comme crise de légitimation des métarécits de la modernité. Nous examinons de quelle manière Berman, Jameson et Harvey ont traité de la question postmoderne dans leurs écrits s'étendant du début des années 1980 à la fin de cette décennie. L'on pourra voir que ce marxisme anglo-américain ne s'oppose pas de prime abord aux notions de « postmodernisme » ou de « postmodernité », bien qu'il craigne les illusions idéologiques qui accompagnent ces notions et tendent à obscurcir le rôle joué par le capitalisme dans les transformations sociales et culturelles.

REMERCIEMENTS

Ma dette envers mon directeur, M. Daniel Tanguay, est simplement immense. Je lui suis profondément reconnaissant. Mes remerciements vont également à ma famille et tout particulièrement à Nathan, Clovis, Nathalie, Maryse et Gilles. Dans l'impossibilité au sein d'un espace aussi court de reconnaître son dû à l'ensemble des personnes qui, de près ou de loin, ont contribué à la réalisation de ce projet, je remercie les professeurs André J. Bélanger, Barbara Thériault et Augustin Simard. Finalement, je remercie Alex et Tristan pour leur fidèle amitié.

Cette recherche a été financée par le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada (CRSH) et l'Université d'Ottawa.

TABLE DES MATIÈRES

Abréviations	v
Introduction	1
I. La question postmoderne, un aperçu	12
1.1. Le postmoderne, un produit américain	14
Intervention marxiste et question postmoderne	17
1.2. Daniel Bell, les contradictions culturelles de la société postindustrielle	27
La société postindustrielle, l'idéal-type d'une société à venir	28
Les contradictions culturelles du capitalisme, un essai sociologique et polémique	31
1.3. Jean-François Lyotard, il faut être absolument (post)moderne	38
La condition postmoderne, la crise de légitimation du savoir moderne	39
Réponse à la question, préséance du postmodernisme	45
II. Entrée du marxisme au sein de la question postmoderne	50
2.1. Marshall Berman, le maelstrom de la modernité	51
Tout ce qui est solide se volatilise, processus de modernisation et modernisme esthétique	57
2.2. Fredric Jameson, capitalisme avancé et logique culturelle postmoderne	65
La préface de 1984, entre enthousiasme et prudence	67
Le postmodernisme comme logique culturelle du capitalisme avancé	73
Le postmodernisme, un concept non pas simplement stylistique, mais historique	76
III. Postmodernisme, postmodernité et transformations du capitalisme	88
3.1. David Harvey, la condition spatio-temporelle de la postmodernité	90
Modernisme, postmodernisme et modernisation	92
Fordisme et accumulation flexible	103
Compressions spatio-temporelles et évolution du capitalisme	112
La postmodernité ou la reconfiguration du capitalisme	118
Conclusion	123
Bibliographie	136

ABRÉVIATIONS

- CPS* D. Bell, *The Coming of Post-Industrial Society*
CCC D. Bell, *The Cultural Contradictions of Capitalism*
LCP J.-F. Lyotard, *La condition postmoderne*
ALL M. Berman, *All That Is Solid Melts Into Air*
P84 F. Jameson, *Postmodernism, or the Cultural Logic of Late Capitalism* (l'article)
P91 F. Jameson, *Postmodernism, or the Cultural Logic of Late Capitalism* (le livre)
TCP D. Harvey, *The Condition of Postmodernity*

INTRODUCTION

Ce travail en histoire des idées est le fruit d'une double interrogation. Nous désirons comprendre la nature du « postmoderne » et vérifier la pertinence et l'actualité du marxisme. La discussion du « postmoderne » dans un premier temps nous permettra d'expliquer notre deuxième interrogation, mais également de lier celle-ci à la première. Ainsi, le terme de « postmoderne » frappe par la richesse des significations qu'il comporte, mais aussi par la méconnaissance et la mécompréhension que son utilisation suscite. Malgré toute l'encre qu'il a pu faire couler au cours du XX^e siècle, on ne s'entend toujours pas sur ce que veut dire le vocable « postmoderne » ni ce qu'il représente véritablement. À cela, il faut rajouter son essence profondément conflictuelle où l'on voit régulièrement s'opposer une logique de célébration à celle de la condamnation.

La confusion qui accompagne l'adjectif substantivé de « postmoderne » peut s'expliquer par de nombreuses raisons, mais l'une des plus importantes tient certainement au fait que plusieurs ignorent, volontairement ou non, la distinction entre le « postmodernisme » et la « postmodernité ». Pourtant, ces deux termes ne possèdent pas, de prime abord, une quelconque équivalence, et ce en raison de leur domaine respectif d'origine. En effet, le « postmodernisme » a un sens essentiellement esthétique et culturel. Il désigne ce qui suit le moment du « modernisme » esthétique dans les arts et la culture. Les débuts du modernisme esthétique remontent généralement au romantisme du début du XIX^e siècle et le mouvement connaît son apogée au cours de la première moitié du XX^e siècle avec des noms comme James Joyce, Virginia Woolf, Pablo Picasso ou Le Corbusier. La transition vers le postmodernisme esthétique se serait concrétisée au cours des années 1960 avec les cas marquants de John Cage, Andy Warhol, William S. Burroughs et autres. À travers son hétérogénéité, on comprend le postmodernisme par la fin de l'élitisme esthétique, caractéristique du modernisme, et une récupération des formes du passé.

Après ce moment dans le domaine de l'art et de la culture, l'adjectif « postmoderne » passe par la suite dans le champ des sciences sociales et humaines, où il côtoie la panoplie de termes contemporains également porteurs du préfixe « post » tels que « posthistoire », « postcapitalisme », « poststructuralisme », « postindustrialisme », etc. Cependant, le philosophe français Jean-François Lyotard porte au grand jour la notion de « postmodernité » en publiant en 1979 son désormais célèbre essai, *La condition postmoderne*. Alors que l'ouvrage a pour principal sujet le statut du savoir et qu'il avance la thèse notable de la désuétude de la procédure de légitimation de la science par le recours aux « métarécits » de la modernité, Lyotard appuie son hypothèse de l'avènement de la « postmodernité » sur l'émergence conjointe d'une culture « postmoderne » et d'une société « postindustrielle ». L'idée d'une société postindustrielle provient notamment des travaux respectifs des sociologues Daniel Bell et Alain Touraine et l'on cherche à décrire à l'aide de ce concept un nouveau type de société où prennent de plus en plus d'importance la technologie, l'information et la connaissance et le secteur des services. La théorisation de Lyotard de la postmodernité comporte ainsi trois niveaux : le domaine esthétique-culturel avec la culture « postmoderne », le domaine de la théorie du changement social avec la société « postindustrielle » et le domaine de la philosophie de l'histoire avec la « postmodernité ».

La force de l'exposé de Lyotard est d'avoir su emprisonner d'une manière fort éloquent le sentiment aigu d'un profond changement en train de se produire dans chacun de ces domaines avec le terme de « postmodernité ». L'ouvrage connut un vif succès et fut vivement discuté, débattu et critiqué dès sa publication en 1979 et tout particulièrement avec sa traduction américaine en 1984. Or, on ne saurait ignorer également le rôle majeur qu'a joué Jürgen Habermas dans la cristallisation du terme de « postmodernité » avec sa défense de la modernité prononcée au cours de sa conférence en 1980 pour sa remise du prix Adorno. Re transcrite en 1981 dans la *New Left Review*, Habermas affirme que l'origine du sujet de sa conférence provient de sa réaction à l'exposition postmoderniste

de la Biennale de Venise en 1979 et il n'y fait nulle mention de Lyotard. Cependant, l'usage non pas simplement esthétique des notions de « modernité » et de « postmodernité » ainsi que la caractérisation de penseurs français proches de Lyotard comme Bataille, Derrida et Foucault de « conservateurs » aura su échauffer les esprits entre les partisans de la modernité et ceux de la postmodernité¹. Cependant, comme nous l'avons vu, la théorie de la postmodernité de Lyotard comporte trois niveaux : esthétique-culturel, de la théorie du changement social et philosophico-historique. Même si l'on est conscient de l'opération de Lyotard qui subsume les deux premiers niveaux sous le dernier, il faut reconnaître que chacun des niveaux mérite son examen en propre.

Cette volonté de percer le mystère du postmoderne fut notamment partagée par une branche anglo-américaine du marxisme, laquelle s'est caractérisée par un investissement important dans les débats qui ont eu cours lors de la décennie des années 1980. Or, à l'instar des origines du postmoderne et de ses multiples significations, l'intervention marxiste dans le débat sur la postmodernité est terriblement méconnue. Pourtant, cette intervention, par sa richesse et sa complexité, a considérablement influencé le cours du débat et déterminé la façon dont nous comprenons aujourd'hui ce que représente le postmoderne. En effet, alors que la théorisation de la postmodernité chez Lyotard voulait présenter la théorie de la rupture de la modernité, les marxistes ont argumenté avec vigueur en quoi l'ensemble des phénomènes que décrit le vocable de « postmoderne » sont mieux compris comme les effets des transformations sociales et culturelles du capitalisme au XX^e siècle. L'idée de ce marxisme n'est pas de nier entièrement la singularité du présent, mais plutôt de souligner le rôle indéniable du capitalisme dans la transition entre le modernisme et le postmodernisme ainsi que dans le développement des caractéristiques technologiques et informationnelles de la société « postindustrielle ». La radicalité de l'idée d'une

¹ Habermas, Jürgen. 1981. « Modernity versus Postmodernity ». Traduit par Seyla Ben-Habib. *New German Critique*, Special Edition (22) : 1-14.

« postmodernité » se retrouve alors considérablement affaiblie, puisque celle-ci se révèle en profonde continuité avec l'époque moderne qui la précédait. Cependant, quant à la thèse de la « crise des métarécits » de la modernité, ce marxisme anglo-américain s'en trouvera profondément affecté, puisqu'il se démarque par un abandon de tout élément téléologique qui caractérisait la philosophie de l'histoire, laquelle a imprégné, au moins implicitement, l'histoire générale du marxisme².

Le marxisme qui intervient au sein de la question postmoderne ne représente pas l'ensemble du marxisme. En effet, le marxisme connaît une riche histoire de dissensions internes et de traditions diverses en fonction des contextes nationaux et intellectuels. On ne reproduira pas ici l'ensemble de cette histoire et l'on insistera plutôt sur l'appartenance du marxisme qui nous préoccupe à la branche dite du marxisme « occidental ». Cette expression désigne l'apparition en Europe de l'Ouest au cours des années 1920 et 1930 d'un courant de penseurs rattachés au marxisme qui se caractérisent par une certaine méfiance à l'égard de la pratique politique devant mener à la réalisation du communisme, par un intérêt philosophique important — notamment pour les *Manuscrits économique-philosophiques de 1844* (parus seulement en 1932), mais aussi pour d'autres penseurs non marxistes comme Hegel, Freud, Weber et bien d'autres — puis, finalement, par un certain déplacement de l'étude économique-politique du mode de production capitaliste vers une préoccupation pour les éléments relevant de la superstructure idéologique comme l'État, le droit, la culture, etc. Parmi les membres marquants de cette tradition, on peut nommer Lukács, Gramsci, Marcuse, Adorno, Lefebvre ou Althusser. L'ancrage du marxisme anglo-américain qui

² Par exemple, ce passage de Marx : « Les rapports de production bourgeois sont la dernière forme contradictoire du processus de production sociale, contradictoire non pas dans le sens d'une contradiction individuelle, mais d'une contradiction qui naît des conditions d'existence sociale des individus ; cependant les forces productives qui se développent au sein de la société bourgeoise créent en même temps les conditions matérielles pour résoudre cette contradiction. Avec cette formation sociale s'achève donc la préhistoire de la société humaine. », Marx, Karl. 1972 [1859]. *Contribution à la critique de l'économie politique*. Traduit par Maurice Husson et Gilbert Badia. Paris : Éditions sociales, p. 18-19.

participe à la question postmoderne dans le marxisme occidental permet d'expliquer pourquoi celui-ci estime qu'il est en droit de participer à un débat dont l'un des niveaux est essentiellement esthétique-culturel avec la question de la transition entre le modernisme et le postmodernisme esthétiques. Parmi les intervenants américains et britanniques, on notera parmi les noms les plus importants ceux de Marshall Berman, Fredric Jameson, David Harvey, Alex Callinicos, Terry Eagleton et Perry Anderson.

Or, comme nous l'avons remarqué, ce marxisme produit deux gestes : (1) il ramène les phénomènes que Lyotard qualifiait de postmodernes au seul niveau esthétique-culturel et la notion de la société postindustrielle à une interprétation erronée des transformations du capitalisme ; et (2) il se trouve cependant profondément marqué par la « crise des métarécits ». Ces marxistes anglo-américains se montreront tous critiques de ce qu'ils considèrent comme le « grand récit de la fin des grands récits » ou, si l'on veut parler en d'autres termes, du recours à la philosophie de l'histoire pour clamer la fin de la philosophie de l'histoire. Ils abandonnent pourtant tous le récit téléologique de l'émancipation propre au marxisme. En effet, alors que le marxisme, de Marx et Engels à Lénine et Trotsky, prétendait détenir la clé pour comprendre l'histoire de l'humanité et, ultimement, la transformer, le marxisme anglo-américain qui intervient dans la question postmoderne, lui, offre une clé afin de comprendre les transformations culturelles et sociales. Le moment postmoderne devient donc, non pas un simple débat intellectuel confus et stérile où coexiste un ensemble de notions contradictoires et où s'affronte un ensemble d'intervenants et partisans de différentes disciplines, mais un moment réflexif et critique où le marxisme repense profondément son apport à la théorie critique des sociétés.

Or, comment souhaitons-nous défendre cette hypothèse ? La multitude des significations du « postmoderne » en fonction des différents domaines et auteurs qui le mobilisent persiste à représenter une puissante barrière contre les tentatives d'en percer la nature. En utilisant

imprudemment l'adjectif substantivé de « postmoderne », l'idée d'un ou de plusieurs « débats postmodernes » et à tour de rôle les notions de « postmodernisme » et de « postmodernité », on court le risque de produire une confusion importante auprès du lecteur, alors que cette entreprise d'histoire des idées est justement d'éclaircir les usages de ces termes. Voilà pourquoi nous avons eu recours au concept heuristique de « question postmoderne ». Ce terme, nous l'avons trouvé chez Lyotard lorsque celui-ci reconnut quelques années après la parution de *La condition postmoderne* qu'il avait alors bien trop réduit la « question postmoderne » au seul aspect du récit. Notre réappropriation du terme est en réalité doublement inspirée de Lyotard, puisque nous divisons la « question postmoderne » selon les trois niveaux de la postmodernité que nous avons identifiés dans la théorie du philosophe français : esthétique-culturel, de la théorie du changement social et philosophico-historique.

Afin de naviguer à travers la mer de confusion postmoderne, la question postmoderne représente un outil original et d'une grande souplesse, puisque, lorsque l'on voudra discuter d'un seul des niveaux, on le mentionnera explicitement et, lorsque l'on nécessitera un terme plus englobant, capable de rendre compte de la généralité du propos, nous aurons alors recours au concept de « question postmoderne ». L'élément interrogatif de cette construction heuristique, avec l'expression de « *question* postmoderne », permet également d'ajouter encore plus de flexibilité, puisqu'en elle est contenue l'idée qu'il est possible d'offrir une forme de réponse à cette question et aux différents niveaux qui la composent. Ce dernier avantage peut sembler relativement abstrait, mais on veut simplement indiquer par là qu'il est possible de rassembler une pluralité de points de vue à l'aide d'une seule expression. Par exemple, dans le cas du niveau esthétique-culturel, un intervenant pourrait privilégier le modernisme face au postmodernisme et nous serions toujours en présence du niveau esthétique-culturel de la question postmoderne ; dans le cas du niveau de la théorie du changement social, on peut être comme Bell et Touraine des théoriciens de la société

postindustrielle, mais en désaccord avec l'idée d'une « postmodernité » ; dans le cas du niveau philosophico-historique, on peut comparer les positions de Lyotard en faveur de la postmodernité face à celles de Habermas qui, lui, est en défaveur, etc.

La question postmoderne représente donc la colonne vertébrale méthodologique de notre thèse et c'est pour cette raison que nous avons introduit son élaboration au début de notre premier chapitre. Cependant, cette astuce conceptuelle ne nous permet pas de nous dispenser de la présentation du contexte ayant mené à l'intervention marxiste au sein de la question postmoderne. Ce contexte, qui occupe le reste du chapitre, ne pourra être que partiel et partial, puisque, comme on l'a vu, la question postmoderne et l'histoire du marxisme appellent tous les deux à intégrer toujours davantage d'éléments. Ceci étant dit, nous présentons brièvement l'évolution du vocable de postmoderne avec son apparition au sein du niveau esthétique-culturel vers le niveau de la théorie du changement social puis vers le niveau philosophico-historique. Cette partie contextuelle nous permettra de mieux saisir de quelle manière le marxisme est entré en contact avec la question postmoderne.

Il est également essentiel pour nous de nous attarder plus longuement à l'apport déterminant de Bell et de Lyotard dans l'intervention du marxisme. Il n'est pas étonnant d'accorder plus qu'une note de bas de page au philosophe français dans un travail portant sur le sujet de la postmodernité. Le choix de Bell peut cependant paraître plus surprenant. Or, nous montrerons que les travaux du sociologue américain eurent une influence marquante sur la réflexion marxiste concernant la question postmoderne. En effet, Bell a publié en 1973 son ouvrage, *The Coming of Post-Industrial Society*, avançant l'idée d'un nouveau type de société dite « postindustrielle » en raison notamment du développement fulgurant de la place de la technologie dans l'économie. Cette thèse sera mobilisée par Lyotard pour déclarer l'avènement de la postmodernité, mais elle appellera également la réponse du marxisme, puisque celui-ci serait incapable, selon Bell, d'expliquer les

transformations de l'économie. De plus, Bell a également publié au cours des années 1970 un autre essai majeur, *The Cultural Contradictions of Capitalism*, en 1976, où il lance une charge polémique contre le modernisme esthétique, mais où il se fait également théoricien de la transition entre le modernisme et le postmodernisme. Encore une fois, Bell déclare que le marxisme est incapable de comprendre et d'expliquer la dynamique des changements sociaux. Les marxistes ne s'opposeront pas à l'explication de Bell de la transition modernisme-postmodernisme à partir de l'apparition d'une industrie culturelle et d'une économie de consommation, mais à son idée que les différentes sphères de la société — techno-économique, culturelle et politique — obéiraient à des logiques spécifiques et incompatibles.

Suite à l'examen de l'apport de Bell, nous enchaînons avec celui de Lyotard. Nous avons déjà mentionné le texte fondamental qu'est *La condition postmoderne*, mais il nous faut voir de quelle manière la postmodernité comme « crise des métarécits » de la modernité est une remise en cause brutale de la possibilité même du marxisme de subsister en tant que théorie critique de la société. Mais notre examen ne s'arrête pas là, puisque Lyotard ne discutait nullement dans son célèbre essai de 1979 du niveau esthétique-culturel de la question postmoderne, sinon que l'émergence d'une culture postmoderne accréditait l'avènement de la postmodernité. Il a toutefois offert des clarifications quant à la transition entre le modernisme et le postmodernisme dans son court texte de 1982, « Réponse à la question : qu'est-ce que le postmoderne ? ». Or, alors que *La condition postmoderne* présentait la thèse d'une rupture avec la modernité, le texte esthétique de Lyotard avance que le modernisme et le postmodernisme sont en profonde continuité. Une continuité même si intime que Lyotard présente la thèse étonnante que le postmodernisme « précéderait » le modernisme. L'étude de ce texte sera importante, puisqu'il sera inclus dans la traduction américaine de *La condition postmoderne* en 1984 et c'est à cette édition que les marxistes réagiront.

Nos deuxième et troisième chapitres portent tous deux sur l'apport de trois intervenants majeurs du marxisme, Marshall Berman, Fredric Jameson et David Harvey. À cela, on aurait pu en ajouter plusieurs autres comme Alex Callinicos, Terry Eagleton et Perry Anderson. Cependant, afin de limiter notre examen, nous avons eu recours au critère temporel de la décennie des années 1980. En effet, Eagleton et Anderson ont chacun écrit leur contribution la plus importante au cours des années 1990. Le caractère charnière de la décennie des années 1980 pour l'intervention marxiste se révèle par la réaction qu'offrent les marxistes d'alors aux textes de Bell et Lyotard (tout particulièrement la traduction anglophone de 1984). L'on se rappelle que c'est principalement en raison des interventions de Lyotard et de Habermas que le terme de « postmodernité » apparaît dans les esprits de tous.

Nos deux premiers intervenants auxquels est consacré notre deuxième chapitre sont donc Berman et Jameson. Dans son ouvrage de 1982 intitulé *All That Is Solid Melts Into Air*, Berman présente une défense du modernisme esthétique alors que presque tous clament sa disparition et la concrétisation présente ou future du postmodernisme. Le marxiste américain avance toutefois l'idée que le modernisme serait loin de l'article de la mort, puisqu'il ne faudrait pas ignorer que le processus de modernisation capitaliste tel qu'avait pu le théoriser Marx est toujours en cours et continuera à produire une subjectivité et un art modernistes. L'apport de Berman représente un cas original et relativement marginal des différentes interventions du marxisme au sein de la question postmoderne, puisqu'il y accorde finalement très peu de crédit avec sa défense du modernisme et de la modernité, mais sa reconstruction de la vision de Marx du rapport entre le capitalisme et les phénomènes sociaux et culturels est typique de ce marxisme anglo-américain étant intervenu au sein de la question postmoderne.

Dans le cas de Jameson, on est loin de voir là une quelconque forme de marginalité. Ce sont les nombreuses publications du critique littéraire américain qui ont contribué à façonner le visage

de l'intervention marxiste au sein de la question postmoderne. Ainsi, ce n'est nul autre que lui-même qui signa la préface à la traduction de *La condition postmoderne*. Jameson démontra un ton fort critique à l'endroit de Lyotard, mais aussi accueillant et même enthousiaste à certains moments. En effet, le marxiste américain est loin de croire que l'idée de la société « postindustrielle », que le philosophe français reprend à Bell et Touraine, parvient à rendre adéquatement compte des transformations sociales et économiques. Il estime plutôt que le concept du « capitalisme avancé » de l'économiste politique Ernest Mandel convient mieux. Jameson regrette également que Lyotard n'ait rien présenté de substantiel en 1979 au sujet du niveau esthétique-culturel et il analyse également la difficulté de comprendre le tableau d'ensemble de sa pensée avec le texte « Réponse à la question : qu'est-ce que le postmoderne ? ». Puis au cours de la même année et de celles qui suivirent, Jameson présenta sa thèse que le postmodernisme serait la « logique culturelle du capitalisme avancé ». Il publia premièrement l'article « Postmodernism, or The Cultural Logic of Late Capitalism » en 1984, pour ensuite rassembler certaines de ses autres publications au cours des années 1980 dans son livre de 1991, lequel porte le même titre que l'article de 1984. Outre la dimension évidente présentée par les titres homonymes de l'article et le livre que le postmodernisme est le type de culture que produit la nouvelle étape du mode de production capitaliste, l'intention de Jameson est de développer une compréhension non pas purement esthétique du postmodernisme, mais historique. Si le regard systématique de Jameson impressionne, il est cependant étonnant que celui-ci offre une analyse strictement culturelle et littéraire sans véritablement établir en quoi l'âge du capitalisme avancé permettrait de se dispenser d'une étude économique-politique en bonne et due forme.

Enfin, en raison de notre critère temporel, nous avons à choisir entre Harvey et Callinicos pour conclure notre troisième chapitre. Les deux ouvrages ont l'avantage d'offrir des explications quant aux transformations du capitalisme, alors que l'analyse économique-politique

effleurait ici et là dans les interventions de Berman et Jameson. Cependant, la préoccupation philosophique trop importante de Callinicos pour la critique du « poststructuralisme » et la discussion de la pensée de Habermas en plus de son attitude polémique qui verse parfois plus dans la condamnation que la véritable analyse théorique nous a fait préférer Harvey. En effet, l'ouvrage du géographe britannique, *The Condition of Postmodernity*, est un ouvrage bien plus utile pour ceux qui cherchent à comprendre la question postmoderne d'un point de vue marxiste. Harvey y présente un mécanisme hautement sophistiqué afin d'expliquer le rapport entre le postmodernisme esthétique et les transformations du capitalisme avec l'idée de « compressions spatio-temporelles ». Ce mécanisme va comme suit : les transformations du capitalisme, comme avec le récent passage qu'il théorise d'un mode d'accumulation fordiste à un mode d'accumulation flexible, tendent vers une accélération du temps et d'un rétrécissement de l'espace dans le processus de valorisation du capital ; le capitalisme produit donc des « compressions spatio-temporelles », terme employé pour indiquer que les catégories sociales de l'espace et du temps sont soumises à un changement permanent ; les mouvements artistiques, directement aux prises avec les catégories de l'espace et du temps, produisent leurs œuvres en fonction des types de compressions spatio-temporelles alors en cours ; ainsi, c'est ce qui expliquerait pourquoi les transformations du capitalisme (qu'on leur donne le nom de « société postindustrielle », de « capitalisme avancé » ou de « capitalisme flexible ») s'accompagnent de l'émergence du postmodernisme esthétique.

I. LA QUESTION POSTMODERNE, UN APERÇU

Ce premier chapitre a pour but d'introduire à notre examen de l'intervention marxiste au sein des débats autour de la notion de « postmoderne » par une clarification préliminaire des différentes significations de ce concept. En effet, les significations en sont multiples et celles-ci rentrent régulièrement en contradiction selon les champs et les auteurs concernés. Il est cependant possible de préciser la nature du « postmoderne » dans son expression plus générale en délimitant les débats les plus importants à trois domaines : soit celui du postmodernisme esthétique et de la condition générale de la culture, celui de la théorie du changement social avec l'apparition des nombreux termes sociologiques portant le préfixe « post » et, finalement, celui portant sur l'avènement d'une nouvelle ère, la « postmodernité », marquée par la crise de la rationalité moderne-occidentale qui aurait éclaté au grand jour au cours du XX^e siècle. L'une des sources de la confusion dans les débats autour de la notion de « postmoderne » est que ceux qui utilisent le terme mobilisent parfois le sens propre à un seul des domaines que nous avons présentés — esthétique, sociologie, philosophie — et parfois plusieurs à la fois, qu'ils le fassent par ailleurs consciemment ou non.

Ainsi, afin de nous permettre de traverser ce labyrinthe postmoderne, nous avons entrepris de recourir au concept heuristique de la « question postmoderne ». L'expression se retrouve chez Lyotard, lorsque celui-ci reconnut, quelques années après la parution de *La condition postmoderne*, qu'il avait alors trop réduit la « question postmoderne » en ne traitant celle-ci que sous l'angle du récit : « À mesure que la discussion se développe sur le plan international, la complexité de la “question postmoderne” s'aggrave. En la focalisant en 1979 sur la question des “grands récits”, je manifestais l'intention de la simplifier, mais plus qu'il n'était nécessaire³. » Nous lui empruntons

³ Lyotard, Jean-François. 1986. *Le Postmoderne expliqué aux enfants : Correspondance 1982-1985*. Paris : Éditions Galilée, p. 37.

donc l'expression, laquelle exprime parfaitement la complexité de toute investigation en la matière, et qui, par ce fait même, nous accordera la capacité de jongler avec les différents niveaux que nous avons présentés sans que le lecteur soit déconcerté plus qu'il n'est permis.

En effet, quand il sera question d'un seul des domaines de la question postmoderne, nous mentionnerons explicitement de quel domaine du savoir il relève : postmodernisme esthétique et théorie esthétique, théorie du changement social et théorie de la société ou, finalement, postmodernité philosophico-historique. Or, lorsque nous nécessiterons une expression plus large, nous nous référerons à la « question postmoderne ». Ce choix méthodologique de notre part ne constitue nullement une solution définitive dont l'heuristique dissiperait toute confusion possible autour des multiples significations du postmoderne. Cependant, étant donné la polysémie des discours sur le postmoderne, une telle clarification conceptuelle nous apparaît autant utile que nécessaire.

Comme nous l'avons mentionné, le but de ce chapitre est de proposer une introduction à l'intervention marxiste dans les débats entourant la question postmoderne. Il ne s'agira toutefois pas de simplement présenter comment le marxisme a pu concevoir les différentes formes du postmoderne en plongeant directement dans le discours tenu par une ou plusieurs de ses figures marquantes. Cela manquerait, à notre avis, cruellement de sens. On ne saisirait pas pourquoi le marxisme a senti qu'il lui était nécessaire de se prononcer sur la question et, surtout, quel fut le contenu de sa réponse. Nous voulons comprendre en premier lieu la position du marxisme sur la question postmoderne comme une « intervention » dans un « débat » ; et c'est pour cette raison que ce débat, il nous faut d'abord en préciser les contours historiques et intellectuels. Le débat sur la question postmoderne dans la forme qu'il a prise au cours des années 1980, avec l'apparition du terme de « postmodernité » dans le champ intellectuel américain, est pour nous le contexte historique premier de cette recherche. Les pages qui suivent permettent de bien saisir cet aspect

essentiel de notre travail en histoire des idées. Puis nous étudions plus en profondeur les interventions fondamentales de Daniel Bell et de Jean-François Lyotard. Ces deux auteurs ont chacun eu une importance décisive dans les trois niveaux de la question postmoderne avec leurs discussions sur le postmodernisme esthétique, la société « postindustrielle » et l'idée d'une « postmodernité ». Vu le dialogue que les marxistes anglo-américains ont eu avec la pensée de Bell et Lyotard, c'est seulement par la suite que nous serons autorisés à plonger dans l'étude interne des textes proprement marxistes de Marshall Berman, Fredric Jameson et David Harvey.

1.1. Le postmoderne, un produit américain

La question postmoderne est une question qui anime les esprits des poètes et des historiens dès les premières lueurs du XX^e siècle, mais elle prend véritablement tout l'éclat qu'on lui connaît en terres d'Amérique dans les années 1970⁴. Or, afin de bien situer la cristallisation de la notion, il faut dans un premier temps se remémorer l'effervescence artistique de la fameuse décennie des années 1960. On pense ici aux cas désormais iconiques du pop art d'Andy Warhol, de la musique expérimentale de John Cage et des romans psychédéliques de William S. Burroughs. Ces cas représentent ce que l'on désigne communément comme étant le « postmodernisme », et, afin de respecter la terminologie que nous avons instituée plus haut, il est bien question ici de postmodernisme « esthétique ». Cependant, une mise en garde est nécessaire, puisqu'il faut souligner que, parmi ces postmodernistes de la première heure, peu ont revendiqué l'appellation.

⁴ Perry Anderson attribue la première apparition du terme de « postmodernisme » au poète espagnol Federico de Onís en 1934 et celui d'ère « postmoderne » à l'historien britannique Arnold Toynbee en 1954, *The Origins of Postmodernity*. 1998. London : Verso, p. 4-5. Dans le cas de Margaret A. Rose, celle-ci indique qu'on retrouverait l'utilisation du terme « postmoderne » déjà dans les années 1870 chez l'artiste John Watkins Chapman. Or, elle ajoute, fort judicieusement au sujet de l'apparition des termes porteurs du préfixe « post » que « so long as there has been the word modern and the prefix post there has been the possibility of someone speaking of the post-modern, just as the existence of the words industrial and post has made the use of the word post-industrial possible. », *The Post-Modern and the Post-Industrial: A Critical Analysis*. 1991. Cambridge (UK) : Cambridge University Press, p. XI, note 1. Pour sa chronologie fort utile des termes « postmoderne » et « postindustrielle », voir également, p. 169-175.

On se permet généralement toutefois de les désigner ainsi en raison du fait qu'on reconnaît dans leurs œuvres une certaine opposition avec le mouvement du nom de « modernisme esthétique ».

Sommairement, car ce n'est pas là l'objet premier de notre travail, on entend par cette expression de « modernisme esthétique » une tendance apparue au cours du XIX^e siècle de l'opposition aux normes tant sociales que culturelles, une célébration (qui peut aussi parfois prendre la forme d'une condamnation) des possibilités existentielles et spirituelles qu'offrent l'expérience moderne et finalement un élitisme esthétique doublé d'une certaine condescendance, si ce n'est pas une aversion, pour les masses⁵. Les origines du mouvement sont multiples : on se dispute à savoir s'il faut les attribuer au romantisme allemand, au symbolisme, aux Lumières, à Baudelaire, etc. Néanmoins, on tient généralement le point culminant comme étant la première moitié du XX^e siècle avec les figures de Picasso, James Joyce, Virginia Woolf, Le Corbusier, etc. Cependant, nous sommes bien conscients que la définition opératoire que nous offrons ici est beaucoup trop superficielle pour explorer toute la richesse de ce mouvement et des difficultés liées à son étude. On se contentera pour conclure de rappeler qu'il existe deux interprétations sur la filiation entre le postmodernisme et le modernisme et qui s'entrechoquent : le postmodernisme est soit le fruit d'une coupure radicale avec le modernisme ou bien il n'en est qu'une forme radicalisée⁶.

Ainsi, les années 1960 sont, en plus de l'apparition du postmodernisme esthétique, le lieu de naissance dans le domaine académique de toute une série de textes et d'auteurs qui remettront fortement en question de manière plus intellectuelle le canon du modernisme esthétique, et ce, principalement dans les champs de la critique littéraire et de l'architecture : Leslie Fiedler, Susan

⁵ Pour une introduction, on peut se référer au recueil de Howe, Irving. 1967. *The Idea of the Modern: In Literature and the Arts*. New York : Horizon Press.

⁶ Afin de saisir la distinction entre le modernisme et le postmodernisme, consulter le tableau comparatif de Hassan, Ihab. 1985. « The Culture of Postmodernism ». *Theory, Culture & Society*, 2 (3), p. 123-124.

Sontag, Jane Jacobs, etc⁷. Cette attitude plus ou moins antimoderniste s'approfondit au cours des années 1970 avec la parution en 1972 de la première édition du célèbre manifeste d'architecture populiste *Learning From Las Vegas* de Robert Venturi⁸. Cette décennie se caractérise par le développement d'une approche plus théorique de la postmodernité dans sa dimension esthétique. Jusqu'alors, l'étiquette postmoderniste avait certes été utilisée, mais de manière non systématique et anarchique. Apparaît alors une compréhension théorique de l'esthétique postmoderniste en bonne et due forme avec les écrits d'Ihab Hassan et de Charles Jencks, respectivement, dans les domaines de la théorie littéraire et de l'architecture⁹.

Le caractère critique de la décennie des années 1970 se révèle par le fait qu'on assiste à un déplacement progressif de la notion de « postmoderne », laquelle avait été jusqu'alors confinée principalement au domaine esthétique, vers une compréhension plus large en raison de sa migration vers les champs des sciences sociales et de la philosophie, notamment avec les interventions de Daniel Bell, Jean-François Lyotard et Jürgen Habermas. C'est tout particulièrement avec ces deux philosophes européens que se répand l'idée d'une « postmodernité » à travers un débat qui oppose déjà deux camps : ceux qui en chantent les louanges et ceux qui en dénoncent les dangers. Même si ce débat a pris sa forme philosophique première chez des penseurs de la vieille Europe, il ne faut pas oublier qu'il s'est en quelque sorte cristallisé dans le milieu académique américain.

Ainsi, au tournant des années 1980, plus personne dans le monde universitaire n'ignore le vocable de « postmoderne » et c'est ici que s'annonce l'entrée du marxisme dans le débat. Avant de pouvoir proprement nous intéresser au contenu de cette intervention, ayant déjà déterminé le

⁷ Fiedler, Leslie. 1965. « The New Mutants ». *Partisan Review*, 32 (4) : p. 505-525 ; Sontag, Susan. 1966 [1961]. *Against Interpretation and Other Essays*. New York : Picador ; Jacobs, Jane. 1961. *The Death and Life of Great American Cities*. New York : Random House.

⁸ Venturi, Robert, Denise Scott Brown et Steven Izenour. 1977 [1972]. *Learning from Las Vegas: The Forgotten Symbolism of Architectural Form*. Cambridge (MA) : MIT Press.

⁹ Hassan, Ihab. 1982 [1971]. *The Dismemberment of Orpheus: Toward a Postmodern Literature*. Madison : University of Wisconsin Press ; Jencks, Charles. 1977. *The Language of Post-Modern Architecture*. New York : Rizzoli.

lieu de celle-ci, il nous faut en explorer les motivations, les modalités, la chronologie et, finalement, identifier les acteurs principaux qui s’y sont démarqués. L’exploration entremêlée de ces éléments nous permettra de dessiner les contours de la participation marxiste et de préciser les choix méthodologiques qui nous ont conduits à présenter une trame narrative et conceptuelle qui examine attentivement les arguments de Marshall Berman, Fredric Jameson et David Harvey.

Intervention marxiste et question postmoderne

Afin de comprendre spécifiquement l’intervention du marxisme dans les années 1980, il faut d’abord expliquer, par-delà les préjugés sur son « réductionnisme économique » ou ce que l’on appelle également son « économicisme », comment il se fait que le marxisme ait pu juger qu’il pouvait intervenir dans un débat dont l’un des niveaux est essentiellement culturel. On se rappelle bien sûr le fameux couple de la base matérielle-économique et de la superstructure idéologique que Marx avait introduit dans la préface de sa *Contribution à la critique de l’économie politique*, mais aussi de sa désormais célèbre reprise du concept de « l’idéologie » telle qu’on la retrouve dans *l’Idéologie allemande*¹⁰. L’idée historiciste et matérialiste du marxisme est la suivante : les phénomènes sociaux et culturels sont produits dans des circonstances matérielles particulières dont on peut étudier la forme qu’elles impriment sur lesdits phénomènes. Cependant, outre des

¹⁰ « Dans la production sociale de leur existence, les hommes entrent en des rapports déterminés, nécessaires, indépendants de leur volonté, rapports de production qui correspondent à un degré de développement déterminé de leurs forces productives matérielles. L’ensemble de ces rapports de production constitue la structure économique de la société, la base concrète sur laquelle s’élève une superstructure juridique et politique et à laquelle correspondent des formes de conscience sociales déterminées. Le mode de production de la vie matérielle conditionne le processus de vie social, politique et intellectuel en général. Ce n’est pas la conscience des hommes qui détermine leur être ; c’est inversement leur être social qui détermine leur conscience. », Marx, *Contribution à la critique de l’économie politique*, *op. cit.*, p. 18 ; « La conscience ne peut jamais être autre chose que l’être conscient et l’être des hommes est leur processus de vie réel. Et si, dans toute l’idéologie, les hommes et leurs rapports nous apparaissent placés la tête en bas comme dans une camera obscura, ce phénomène découle de leur processus de vie historique, absolument comme le renversement des objets sur la rétine découle de son processus de vie directement physique. », Marx, Karl et Friedrich Engels. 1952 [1845]. *L’Idéologie allemande, première partie : Feuerbach*. Traduit par Gilbert Badia et Renée Cartelle. Paris : Éditions sociales, p. 17.

considérations plutôt brèves sur le rapport entre la reproduction matérielle des sociétés et les types de représentations symboliques que cette reproduction entraîne, on ne retrouve pas chez Marx une théorie en bonne et due forme de la culture et de l'esthétique.

L'explication de l'intérêt d'une certaine branche du marxisme anglo-américain pour la question postmoderne peut s'expliquer par la filiation intellectuelle et historique de celle-ci avec la tradition du marxisme dit « occidental ». Dans son ouvrage, *Considerations on Western Marxism*, Perry Anderson retrace l'origine de cette tangente du marxisme et en établit les caractéristiques communes, malgré certaines disparités conceptuelles et géographiques. L'historien des idées britannique, bien connu pour ses longues années à la direction de la *New Left Review*, relève que déjà les successeurs d'Engels, tels que Mehring, Plékhanov et Kautsky, avaient publié au cours de leur vivant des études sur l'art, la littérature et la religion¹¹. Anderson explique le contexte de formation du marxisme occidental à partir de l'échec de la dissémination de la révolution socialiste russe à l'ensemble de l'Europe et du monde suite aux problèmes occasionnés par la guerre civile de 1918-1921, de la prise de pouvoir de Staline au cours des années 1920, de la mise à l'écart et l'assassinat des intellectuels soviétiques et de la lutte acharnée contre toute mouvance un tant soit peu réformiste sur le continent européen, du Krach de 1929 et des contre-révolutions fascistes qui ont conduit à l'affaiblissement durable des mouvements ouvriers et des instances révolutionnaires¹².

Parmi les représentants du marxisme occidental, on peut nommer de manière non exhaustive : Lukács, Korsch, Gramsci, Benjamin, Horkheimer, Della Volpe, Marcuse, Lefebvre,

¹¹ Anderson, Perry. 1984 [1976]. *Considerations on Western Marxism*. London : Verso, p. 6.

¹² *Ibid.*, p. 14-21. Comme il le dit d'une manière provocante : « The hidden hallmark of Western Marxism as a whole is thus that it is a product of *defeat*. », p. 42. Souligné dans le texte. Nous ne le mentionnerons plus, hormis pour l'ajout de nos propres italiques.

Adorno, Sartre, Goldmann, Althusser et Colletti¹³. Le trait constitutif le plus important aux yeux d'Anderson qui permet de véritablement caractériser ce marxisme est sa séparation progressive avec la pratique politique¹⁴. Le deuxième trait, qui accompagne l'abandon de la préoccupation théorique pour les structures économiques et politiques, est un déplacement de l'intérêt vers la philosophie ; ce qui est particulièrement notable avec la prédominance des philosophes de formation en son sein¹⁵. Cet intérêt peut certainement s'expliquer par la publication des *Manuscripts de 1844* en 1932 qui permit une relecture complète de l'œuvre de Marx, mais Anderson note aussi la rigidité des partis communistes régionaux face à la dissidence, ce qui incita à séparer l'activité théorique de la pratique politique. De ce tournant philosophique, Anderson retient deux éléments : une interrogation épistémico-méthodologique sur la méthode de Marx, puis une distanciation théorique à l'égard de la politique et l'inaccessibilité des textes aux masses vu le jargon employé¹⁶. Le résultat de cet abandon de la discussion des moyens de renverser l'ordre bourgeois et de cette préoccupation pour la « substance » fut que le marxisme occidental tourna presque entièrement son attention vers l'étude de la superstructure. On pense notamment à la notion d'hégémonie chez Gramsci, de la préoccupation de Lukács pour la littérature, la question de la libération sexuelle chez Marcuse, l'idéologie comme inconscient collectif chez Althusser, etc¹⁷.

¹³ L'École de Francfort, avec les noms de Benjamin, Horkheimer, Marcuse et Adorno, fait-elle véritablement partie de l'histoire du marxisme ? Certains, comme Leszek Kołakowski, estiment, et ce probablement avec raison, que l'importance de ces penseurs dans cette histoire doit être relativisée, *Main Currents of Marxism: Its Origin, Growth, and Dissolution, Volume III: The Breakdown*. 1978 [1976]. Traduit par Paul Stephen Falla. Oxford : Oxford University Press. Néanmoins, le concept de « marxisme occidental » permet de comprendre comment un ensemble de penseurs se sont réappropriés l'héritage théorique du marxisme au cours du XX^e siècle.

¹⁴ Anderson, *Considerations on Western Marxism, op. cit.*, p. 29. Anderson n'omet pas de noter que les trois premiers marxistes occidentaux de sa chronologie, Lukács, Korsch et Gramsci, furent des acteurs politiques actifs au sein de leur organisation et participèrent activement aux révoltes et révolutions de leur temps. Comme nous l'avons indiqué, la rupture entre théorie et pratique fut progressive.

¹⁵ *Ibid.*, p. 49. Anderson note l'ironie de l'aversion qu'entretenaient pourtant Kautsky et Luxemburg pour les « socialistes de chaires » (*Kathedersozialisten*).

¹⁶ *Ibid.*, p. 53-54. Il existe une différence abyssale de lisibilité entre, par exemple, le *Manifeste du Parti communiste* et la *Dialectique négative* d'Adorno.

¹⁷ *Ibid.*, p. 75-76.

Anderson concluait en 1976 son examen avec les figures d'Althusser et Colletti et il ne pouvait prévoir alors que le marxisme occidental poursuivrait son cours jusqu'en terres d'Amérique et serait éventuellement confronté à la question postmoderne. Le marxisme anglo-américain qui intervient au sein de la question postmoderne, avançons-nous, s'ancre dans cette tradition du marxisme occidental¹⁸. Comme on le verra, ce développement anglo-américain qui intervient dans la question postmoderne est grandement préoccupé par les phénomènes culturels et esthétiques, mais également par un certain retour de la préoccupation du lien entre l'infrastructure et la superstructure.

Il s'agit donc là d'un premier élément théorique afin de comprendre l'intervention du marxisme anglo-américain dans les débats des années 1980 entourant la question postmoderne. Mais, cela n'est que partiel, puisqu'un autre élément se révèle crucial et il s'agit d'un élément politique ou, plus spécifiquement, polémique. En effet, l'intervention marxiste se caractérise par une réponse soutenue à la critique qui fait feu de la droite comme de la gauche universitaires contre le cadre d'analyse du marxisme. Pour chacun de ces deux camps, on évoquera les représentants les plus éloquents : Daniel Bell et Jean-François Lyotard.

Dans le cas de Bell, figure de proue du néoconservatisme universitaire américain, deux gestes sont produits qui appellent une réponse de la part du marxisme. Premièrement, on déclare que le marxisme est incapable de comprendre les transformations opérées en Occident depuis au moins

¹⁸ Anderson ne serait nullement en désaccord avec nous. Pour preuve, voir, *infra*, p. 26, note 28. L'on pourrait cependant nous objecter que le marxisme anglo-américain qui intervient dans la question postmoderne n'est lui-même qu'une branche d'un marxisme anglo-saxon plus large qui, considéré dans son ensemble, accorde une place non négligeable à la critique de l'économie politique, comme on peut le constater dans les travaux de Moishe Postone et Ellen Meiksins Wood, et que le marxisme anglo-saxon dans son ensemble ne serait donc pas autant préoccupé par la superstructure que nous le prétendons. Or, dans l'introduction au recueil portant sur le marxisme anglo-saxon, Jonathan Martineau précise bien que le renouveau qui caractérise le marxisme anglo-saxon s'est manifesté par une pluralité de tendances théoriques, ce qui n'empêche donc pas de concevoir l'intervention d'une certaine partie du marxisme anglo-américain pour la question postmoderne, Martineau, Jonathan (dir.). 2013. *Marxisme anglo-saxon : Figures contemporaines*, de Perry Anderson à David McNally. Montréal : Lux Éditeur, p. 5-32.

le début du XX^e siècle et on substitue à son modèle d'explication un autre jugé plus adéquat. Bell annonce notamment dans son essai de 1973, *The Coming of Post-Industrial Society*, l'émergence d'un type nouveau de société radicalement différente de la société industrielle du XIX^e siècle : la société dite « postindustrielle ». L'idée de Bell peut être résumée ainsi : avec des indicateurs comme la place grandissante qu'occupe la connaissance scientifique et le développement de la technologie dans l'économie, la société postindustrielle échapperait aux lois du capitalisme classique telles que théorisées par Marx, rendant ainsi inopérante son analyse des contradictions de ce système économique, dont la fondamentale lutte des classes.

Le deuxième geste de Bell est de prononcer une condamnation morale, mais sous une forme sophistiquée, des différents courants esthétiques modernistes, postmodernisme inclus, ayant exercé une influence décisive aux États-Unis. On retrouve une version éloquente de cette charge polémique dans l'essai publié en 1976 et portant le nom de *The Cultural Contradictions of Capitalism*. Pour Bell, le capitalisme a toujours engendré des mouvements culturels, comme le modernisme et le postmodernisme, qui obéissent à une logique expérimentale en directe confrontation avec le mode de vie bourgeois. Ce genre de vie fut cependant pendant une longue période réservée à une élite. À partir des années 1960 et en raison des succès mêmes du capitalisme, ce genre de vie — individualiste, hédoniste, antinomique, etc. — s'est démocratisé et a sapé les normes éthiques qui avaient jusque-là soutenu le monde bourgeois. Au-delà de cette thèse sociologique d'inspiration wébérienne, Bell critique sévèrement les mouvements modernistes et postmodernistes en ce qu'il les tient responsables en grande partie de la destruction de la conception unifiée du monde bourgeois. Cette préoccupation pour le problème de la cohésion des sociétés et d'une antinomie devenue la nouvelle norme pour tous trouvera un écho chez les critiques marxistes de Bell qui chercheront à expliquer d'une manière non conservatrice le type de subjectivités que produit la nouvelle économie de consommation.

Dans le cas de Lyotard et du nouveau discours au sein d'une branche de la gauche académique, il faut bien saisir toute l'originalité de ce moment afin de ne pas tomber dans les exagérations et les simplifications trop communes dans ce débat. Lorsque nous parlons d'un « nouveau discours », nous pensons bien évidemment aux penseurs français dits « poststructuralistes » comme Foucault, Derrida, Barthes, Baudrillard, Lacan, etc., tout en soulignant que presque aucun d'entre eux n'a jamais revendiqué le terme¹⁹ — pas plus que celui de « postmoderne »²⁰. Il vaudrait probablement mieux de parler, comme le font certains, de « *French Theory* »²¹, en ce que cela permet de mettre en lumière l'importance de la réception du public américain. On peut néanmoins, pour notre propos, souligner à travers ce mouvement transatlantique un accent mis sur la notion de « discours » et un abandon progressif des aspirations révolutionnaires propres à la gauche radicale. Parmi ces auteurs, le cas de Lyotard est unique et essentiel dans tout le débat sur la postmodernité, puisqu'il s'appuie dans *La condition postmoderne* sur l'apparition conjointe d'une culture « postmoderne » et d'une société « postindustrielle » pour déclarer l'émergence d'une « condition postmoderne ». Cette condition mettrait à mal la croyance dans les « grands récits » de la modernité, grands récits sur lesquels se fondait le marxisme. En recourant à une condition métathéorique, soit de la crise de la rationalité occidentale, pour expliquer son abandon des anciennes positions marxistes qu'il avait pu défendre au sein de *Socialisme ou barbarie*, Lyotard marque un tournant dans le rejet, par une partie de l'intelligentsia de gauche, des

¹⁹ Apparue auprès du lectorat américain. À ce sujet, consulter, Angermüller, Johannes. 2007. « Qu'est-ce que le poststructuralisme français ? À propos de la notion de discours d'un pays à l'autre ». *Langage et société*, 120 (2) : p. 17-34.

²⁰ Hormis le cas de Lyotard, Baudrillard en est venu au cours des années 1980 à utiliser le terme de « postmodernité », mais pas avant selon Kellner, Douglas. 1988. « Postmodernism as Social Theory: Some Challenges and Problems ». *Theory, Culture & Society*, 5 (2-3), p. 241-248. Notons également l'avis averti d'Andreas Huyssen lorsque celui-ci affirme que le « poststructuralisme », s'il devait être conçu comme la branche intellectuelle, théorique et idéologique d'un mouvement esthétique, il devrait être associé au modernisme plutôt qu'au postmodernisme, Huyssen, Andreas. 1984. « Mapping the Postmodern ». *New German Critique*, Autumn (33), p. 37-38.

²¹ Cusset, François. 2003. *French Theory : Foucault, Derrida, Deleuze & Cie et les mutations de la vie intellectuelle aux États-Unis*. Paris : La Découverte.

aspirations révolutionnaires qui lui étaient autrefois chères. La présentation fort riche de la thèse de la crise des métarécits de la modernité trouvera un large écho et forcera les auteurs restés fidèles au marxisme à formuler une réponse à cette remise en question frontale de l'idée de révolution.

Ayant considéré la question des motivations propres au marxisme pour éclairer son intervention dans le débat autour de la question postmoderne, on peut ensuite se pencher sur les modalités auxquelles celui-ci a eu recours. Nous avons déjà insisté sur la dimension académique qu'a prise le débat au cours des années 1970 et il faut remarquer que cette dimension ne fera que s'accroître au cours des deux décennies suivantes. Les intervenants marxistes publient des articles dans des revues bien connues de la gauche comme la *New Left Review* et la *New German Critique*²², mais aussi des monographies et des ouvrages collectifs sur le sujet. Nous aurons l'occasion d'examiner plusieurs de ces productions tout au long de ce travail. On doit également souligner l'adoption par le magazine britannique *Marxism Today* de la théorie des « New Times » lors d'un numéro spécial en 1988 afin de convaincre la gauche qu'il est temps de reconnaître que le monde a changé et que ses pratiques doivent conséquemment être remises en cause, notamment vers plus d'ouverture sur la question de la place des femmes et des minorités sexuelles et racialisées, mais aussi envers la nouvelle culture de consommation vers laquelle se tournent les travailleurs²³.

Quant à l'importance du milieu universitaire américain, c'est justement la parution en 1981 de la retranscription traduite en anglais de la conférence de Habermas, présentée lors de sa réception du prix Adorno en 1980, qui peut être considérée comme la première entrée décisive du sujet de la postmodernité dans les préoccupations de la gauche universitaire anglo-américaine²⁴. Il

²² Dans le camp des partisans du postmodernisme esthétique, on se regroupe autour de la revue *boundary 2* créée en 1972 par William V. Spanos et Robert Kroetsch. Sur la fondation de la revue, voir l'entretien Bove, Paul A. et William V. Spanos. 1990. « A Conversation with William V. Spanos ». *boundary 2*, 17 (2) : p. 1-39.

²³ À moins de lire l'ensemble du fascinant dossier spécial des « New Times », voir le texte de Hall, Stuart. 1988. « Brave New World ». *Marxism Today*, October, New Times : p. 24-29.

²⁴ Habermas, « Modernity versus Postmodernity », *art. cit.*, Habermas y classe Bataille, Derrida et Foucault parmi la tendance des « jeunes conservateurs », p. 13. Pour une critique plus en détails, mais surtout plus cohérente, de ces

n'est pas innocent de le souligner, mais si *La condition postmoderne* a fait beaucoup de bruit lors de sa parution en 1979, et ce bien au-delà des barrières de la langue de Molière, il faut attendre 1984 pour enfin en voir paraître la traduction américaine. Cette édition anglophone est d'autant plus importante que sa préface est signée par un critique littéraire marxiste américain notoire, Fredric Jameson, et que l'édition comporte le court texte « Réponse à la question : qu'est-ce que le postmoderne ? » où Lyotard présente ses vues sur le postmodernisme esthétique²⁵. De plus, Jameson a également publié en 1984 un article intitulé « Postmodernism, or The Cultural Logic of Late Capitalism » qui, comme on le verra, occupe une place essentielle dans le traitement marxiste de la question postmoderne.

Or, il ne faudrait pas ignorer l'influence qu'a également exercée Marshall Berman dans le regain d'intérêt pour la question du modernisme et du postmodernisme auprès des cercles de gauche marxistes avec la parution en 1982 de *All That Is Solid Melts Into Air*. Dans cet ouvrage recueillant plusieurs essais portant sur le modernisme esthétique, Berman proposa une interprétation originale et ambitieuse du *Manifeste du Parti communiste* comme l'une des toutes premières œuvres modernistes. Cette proposition aura su déclencher les passions dans le monde du

auteurs de la part de Habermas, on peut se référer à son ouvrage *Le discours philosophique de la modernité : Douze conférences*. 1988 [1985]. Traduit par Christian Bouchindhomme et Rainer Rochlitz. Paris : Gallimard. Nous ne considérons évidemment pas Habermas dans ce travail comme un intervenant marxiste. S'il est un précurseur important pour le marxisme en ce que ce dernier discute de son apport à la question postmoderne, l'influence du philosophe allemand est nettement moins décisive que celles de Bell et Lyotard. En effet, si les marxistes se reconnaissent de profondes affinités avec le théoricien de l'agir communicationnel, ils ne partagent pas sa théorie de la modernisation inspirée de celle de Weber ni la dimension philosophique de son intervention dans la question postmoderne avec sa charge contre les fossoyeurs de la modernité de Nietzsche et Heidegger à Derrida et Foucault. Au sujet de la place de Weber dans la théorie de la modernisation de Habermas, Anthony Giddens, suite à sa réception critique de la *Théorie de l'agir communicationnel*, remarque : « Too much Weber! Too little Marx! » Giddens, Anthony. 1985. « Reason Without Revolution? Habermas's *Theorie Des Kommunikativen Handelns* ». Dans *Habermas and Modernity*, dirigé par Richard J. Bernstein. Cambridge (UK), Maldon (MA) : Polity Press, p. 121.

²⁵ Le parcours de ce court texte est le suivant : publié originellement dans *Critique*, traduit et inséré en annexe à l'édition américaine de *La condition postmoderne*, puis inclus dans le recueil *Le Postmoderne expliqué aux enfants*. Lyotard, Jean-François. 1982. « Réponse à la question : qu'est-ce que le postmoderne ? » *Critique*, Avril : p. 357-367 ; *The Postmodern Condition: A Report on Knowledge*. 1984 [1979]. Traduit par Geoff Bennington et Brian Massumi. Minneapolis : University of Minnesota Press, p. 71-82 ; *Le Postmoderne expliqué aux enfants*, op. cit., p. 11-34.

marxisme universitaire avec la polémique lancée par Perry Anderson contre Berman dans la *New Left Review*²⁶.

Aux côtés de ces deux premiers protagonistes dans l'intervention marxiste au sein de la question postmoderne, est apparue au cours des deux décennies des années 1980 et 1990 une foule d'autres intervenants liés au monde du marxisme anglo-américain. Parmi ceux qui ont laissé leur marque, on ne saurait ignorer les noms d'Alex Callinicos, Terry Eagleton et Perry Anderson²⁷. Parmi les intervenants marxistes, comme nous l'avons déjà remarqué, Berman et Jameson sont les premiers protagonistes à s'être attaqués directement à la signification des débats sur les différents niveaux de la question postmoderne — principalement celui de l'esthétique — et ils ont, en cela, posé les bases pour tout traitement ultérieur de la question d'un point de vue marxiste. Or, ceux-ci sont loin d'être en accord sur un certain nombre de sujets et c'est pour cette raison que nous avons eu recours à la riche contribution de David Harvey avec son ouvrage, *The Condition of Postmodernity*. Non seulement sa mise en dialogue avec Berman et Jameson est fort intéressante, mais son approche davantage ancrée dans l'économie politique apporte un éclairage des plus utiles et qui permet de souligner la thèse marxiste sur la question postmoderne : nommément, les différentes manifestations de la question postmoderne sont mieux comprises à la lumière des transformations du capitalisme au cours du XX^e siècle.

Loin de nous l'idée de diminuer l'intérêt que peuvent susciter les ouvrages de Callinicos et d'Eagleton, mais ceux-ci contiennent chacun une très grande charge polémique contre le « poststructuralisme », et en cela leur analyse comporte le défaut majeur d'être trop restreinte au

²⁶ Voir la réception critique, mais surtout acerbe, de l'ouvrage par Anderson, puis la réponse de Berman (dans le même numéro) : Anderson, Perry. 1984. « Modernity and Revolution ». *New Left Review*, 144 (March-April) : p. 96-113 ; Berman, Marshall. 1984. « The Signs in the Street: A Response to Perry Anderson ». *New Left Review*, 144 (March-April) : p. 114-123.

²⁷ Callinicos, Alex. 1989. *Against Postmodernism: A Marxist Critique*. Cambridge (UK) : Polity Press ; Eagleton, Terry. 1996. *The Illusions of Postmodernism*. Oxford : Blackwell Publishers ; Anderson, *The Origins of Postmodernity*, op. cit.

domaine philosophique. L'ouvrage d'Eagleton (1996) ne respecte également pas notre critère temporel des années 1980. Dans le cas de l'ouvrage d'Anderson, son étude généalogique des différentes significations du terme « postmoderne » est certainement d'une grande aide, mais nous ne le considérons pas comme un acteur de premier plan pour notre travail, puisque son intervention sur le sujet précis de la question postmoderne est trop tardive (1998), mais aussi trop proche de celle de Jameson²⁸.

Il est également important de souligner que, alors que la décennie des années 1980 avait fait rage dans le domaine universitaire, le débat autour de la question postmoderne prend, au cours des années 1990, une tournure plus « synthétique » avec des ouvrages voulant rendre compte de la teneur du débat. Dans cette abondante liste, nommons ici seulement ceux de Margaret A. Rose, Anthony Woodiwiss et Hans Bertens²⁹. Bien entendu, une nouvelle polémique éclate au cours de cette décennie avec le scandale déclenché par « l'affaire Sokal » en 1996 et les « *Science Wars* » qui s'en suivirent. Or, cette polémique, malgré tout l'intérêt qu'elle a pu susciter, vu qu'il n'est question que d'épistémologie, se situe à des années-lumière de l'intervention marxiste³⁰.

* *
*

Dans ce qui suit, nous quittons le survol du débat autour de la question postmoderne pour nous concentrer sur l'apport plus détaillé de Daniel Bell et Jean-François Lyotard. Nous émettons l'hypothèse que la réponse marxiste serait largement incompréhensible sans l'examen attentif des

²⁸ Et il ne s'en cache nullement. Anderson ne tarit pas d'éloges à l'endroit de Jameson comme dans ce passage (parmi tant d'autres) où il déclare que la théorie du postmodernisme du marxiste américain constitue le point ultime, l'apogée, la synthèse parfaite du marxisme occidental : « [Jameson's] theorization of postmodernism, starting in the early eighties, takes its place among the great intellectual monuments of Western Marxism. Indeed, one could say that here this tradition reached its culmination », *ibid.*, p. 71.

²⁹ Rose, *The Post-Modern and the Post-Industrial*, *op. cit.* ; Woodiwiss, Anthony. 1993. *Postmodernity USA: The Crisis of Social Modernism in Postwar America*. London : Sage Publications ; Bertens, Hans. 1995. *The Idea of the Postmodern: A History*. London : Routledge.

³⁰ Pour les détails de l'affaire, on peut néanmoins se référer à Sokal, Alan, et Jean Bricmont. 2018 [1997]. *Impostures intellectuelles*. Paris : Odile Jacob.

bases qu'ont jetées Bell et Lyotard. En effet, la présentation sommaire que nous avons faite de ceux-ci plus haut ne permet pas de rendre compte de la centralité, pour cette branche du marxisme, des concepts de l'émergence d'une « société postindustrielle », d'une transition « modernisme-postmodernisme » ou d'une « crise des métarécits de la modernité » annonçant une « ère postmoderne ».

1.2. Daniel Bell, les contradictions culturelles de la société postindustrielle

L'impact absolument déterminant de Bell dans l'évolution de la question postmoderne au cours des années 1970 s'est révélé à travers la publication de deux essais : *The Coming of Post-Industrial Society* (1973) et *The Cultural Contradictions of Capitalism* (1976)³¹. Or, accorder un statut décisif à la pensée de Bell a quelque chose de paradoxal, puisque celui-ci n'est ni un partisan du postmodernisme esthétique ni un théoricien d'une société ou d'une ère « postmoderne » à proprement parler. Dans l'exposition de sa théorie de la société dite « postindustrielle », Bell n'avait pas l'intention d'aller jusqu'à théoriser les avènements conjoints et correspondants d'une culture et d'une ère toutes les deux « postmodernes ». Or, ses lecteurs peu attentifs ou peu scrupuleux quant au respect de sa première intention intellectuelle ne s'en sont pas formalisés outre mesure. Ce fut notamment le cas de Lyotard qui fit usage de son idée de société postindustrielle comme appui à sa tentative de théorisation de l'avènement de la postmodernité³².

De plus, dans *The Cultural Contradictions of Capitalism*, si Bell s'intéresse principalement au modernisme esthétique, il en propose une généalogie politique qui se conclut avec l'émergence

³¹ Bell, Daniel. 1999 [1973]. *The Coming of Post-Industrial Society: A Venture in Social Forecasting*. New York : Basic Books ; *The Cultural Contradictions of Capitalism*. 1996 [1976]. New York : Basic Books. Dans ce qui suit, désormais indiqués, respectivement, par CPS et CCC. Pour les traductions françaises, voir, *Vers la société post-industrielle : Essai de prospective sociologique*. 1976 [1973]. Traduit par Pierre Andler. Paris : Robert Laffont ; *Les contradictions culturelles du capitalisme*. 1979 [1976]. Traduit par Marie Matignon. Paris : Presses universitaires de France.

³² Voir, *infra*, p. 37-38.

du postmodernisme esthétique, conçu comme l'aboutissement radicalisé et parodique de l'impulsion moderniste. L'explication de Bell prend la forme de l'une des deux conceptions généralement admises pour comprendre l'émergence du postmodernisme esthétique : ou bien le postmodernisme comme continuité « dégradée » du modernisme esthétique ou bien comme rupture d'une grande force avec ce mouvement.

La société postindustrielle, l'idéal-type d'une société à venir

Examinons maintenant d'un peu plus près l'idée d'une société postindustrielle chez le sociologue américain. Ce bref examen nous permettra de comprendre le geste de réappropriation de ce concept par Lyotard, mais aussi ce qu'il a pu représenter pour les marxistes qui s'y sont tous fortement opposés. Il n'est donc pas anodin que l'on s'attarde à des considérations épistémologiques et que l'on souligne que la théorie de Bell est nominaliste et non holistique³³. Le concept d'une société « postindustrielle », mais aussi tous les autres concepts sociologiques comme les modes de production marxistes ou les types d'autorités wébériens ne sont pour lui que des idéaux-types. Il ne s'agit que de constructions heuristiques propres à un cadre analytique organisé par le sociologue en vue de saisir et de comprendre certains traits d'une formation sociale particulière. Les concepts sont alors des schèmes de pensées et ne sont nullement constitutifs du réel. La théorie de la société de Bell refuse par ailleurs l'holisme en ce qu'elle s'oppose à la conception héritée de certaines branches de la sociologie classique (Marx, Durkheim, Parsons) qui considèrent la société comme une totalité autorégulée, et ce, qu'elle soit administrée par l'entremise des modes de production ou bien par le système des valeurs. À cet holisme, Bell oppose une sociologie qui met en valeur la différenciation sociale. Sa théorie de la société comporte trois

³³ CPS, p. XVIII-XIX.

« sphères » (*realms*) de la vie sociale : la sphère techno-économique, la sphère politique et la sphère culturelle. Chacune possède son propre principe « axial » (*axial principle*) et même si chaque sphère évolue de manière autonome, il peut y avoir des frictions, voire des disjonctions, entre elles. Ce sera le cas selon Bell, comme on le verra, entre la sphère culturelle et les autres sphères de la société.

Le principe de la méthode idéal-typique exige que l'on relève les caractéristiques d'un idéal-type en comparant celui-ci aux autres concepts introduits dans le cadre analytique. Il est donc nécessaire pour Bell de toujours comprendre le concept d'une société postindustrielle dans son interrelation avec les concepts des sociétés « préindustrielles » et « industrielles » :

The “design” of pre-industrial society is a “game against nature”: its resources are drawn from extractive industries and it is subject to the laws of diminishing returns and low productivity; the “design” of industrial society is a “game against fabricated nature” which is centered on man-machine relationships and uses energy to transform the natural environment into a technical environment; the “design” of a post-industrial society is a “game between persons” in which an “intellectual technology,” based on information, rises alongside of machine technology³⁴.

Le « modèle » (*design*) de la société postindustrielle comporte donc deux traits principaux : il s'agit d'un jeu ou d'une lutte entre les personnes où apparaît une nouvelle forme de technologie dite « intellectuelle ». Sans surprise, Bell fait allusion à l'invention de l'ordinateur, aux progrès de la cybernétique et à l'informatisation progressive des sociétés occidentales. Si le capital et le travail étaient les éléments structurels de la société industrielle, on a plutôt affaire, dans le cas de la société postindustrielle, aux processus d'échange de l'information et de transfert de connaissances³⁵.

Bell explique que l'utilisation du préfixe « post » est parfaitement justifiée, non pas parce qu'elle permet de fournir une définition d'une forme entièrement nouvelle de société, mais parce qu'elle exprime une transition : « What the new society will be remains to be seen³⁶ ». Notons

³⁴ *CPS*, p. 116.

³⁵ *CPS*, p. XCI.

³⁶ *CPS*, p. 112.

toutefois que Bell espère nous offrir une compréhension assez généreuse de cette société à venir. Il ne suffit pas d'indiquer que les États-Unis constituent la première des nations dans l'histoire où plus de la moitié de la population employée ne travaille pas dans le secteur de la production, mais il faut définir la caractéristique qui définit le nouveau système :

In identifying a new and emerging social system, it is not only in the portents and social trends, such as the move away from manufacturing or the rise of new social relationships, that one seeks to understand fundamental social change. Rather it is in the defining characteristic of a new system. In the post-industrial society, what is crucial is not just a shift from property or political criteria to knowledge as the base of new power, but a change in the *character* of knowledge itself. What has now become decisive for society is the new centrality of *theoretical* knowledge, the primacy of theory over empiricism, and the codification of knowledge into abstract systems of symbols that can be translated into many different and varied circumstances. Every society now lives by innovation and growth, and it is theoretical knowledge that has become the matrix of innovation³⁷.

Le changement du rapport à la connaissance constitue donc le trait essentiel qui permet à Bell de déclarer que les sociétés les plus développées, avec les États-Unis à leur tête, sont en train d'entrer dans le tout nouveau type de société qu'est la société postindustrielle. L'informatisation de la société est l'expression ou la mise en œuvre concrète de ce changement.

Or, l'insistance sur la transition vers une nouvelle étape des sociétés développées en raison d'un remplacement progressif des éléments structurels de la société industrielle comme le capital et le travail ainsi qu'une lecture rapide et mal informée de *The Coming of Post-Industrial Society* ont fait dire à certains que Bell n'annonçait rien de moins que la fin ou la sortie du capitalisme. L'auteur s'en est défendu dans la préface de l'édition de 1976 en affirmant que la « société postindustrielle » constitue un schème conceptuel, et qui à ce titre ne saurait épuiser le contenu de la réalité sociale. C'est justement la critique qu'il a adressée au concept de « mode de production capitaliste » tel qu'élaboré par les marxistes. Selon Bell, on peut lever le malentendu en posant une distinction entre la dimension « socio-technique » propre au concept de société postindustrielle et

³⁷ CPS, p. 343-344.

la dimension « socio-économique » renvoyant au concept de capitalisme³⁸. Dans cette perspective, Bell montre que la société postindustrielle n'est pas nécessairement en contradiction avec le capitalisme. Elle reste néanmoins en contradiction avec le concept *marxiste* du capitalisme. On peut également rajouter qu'il serait étonnant que Bell ait voulu annoncer la fin du capitalisme en 1973 pour finalement étudier en 1976 le type de culture que crée... le capitalisme.

Les contradictions culturelles du capitalisme, un essai sociologique et polémique

Avant de procéder à l'examen de *The Cultural Contradictions of Capitalism*, il sera utile de présenter le cadre théorique de l'ouvrage comme nous l'avons fait plus haut dans le cas de la société postindustrielle. Alors que l'essai de 1973 se concentre sur les changements au sein de la sphère techno-économique, l'essai de 1976, lui, s'attarde plutôt à l'observation des disjonctions entre les différentes sphères de la société. Si, dans le cadre d'analyse de Bell, les sphères ne sont pas principalement en harmonie les unes avec les autres, il faut souligner que cela ne les empêche pas de parfois battre la mesure à l'unisson. Les sphères possèdent toutes un rythme interne de changement différent et des normes particulières qui légitiment des comportements fort contrastés de l'une à l'autre. Selon la théorie de la société de Bell, les contradictions observées au sein de la société seraient l'effet des disjonctions entre les logiques spécifiques des sphères sociales.

The Cultural Contradictions of Capitalism est un essai de critique culturelle qui, s'il ne fait pas du postmodernisme son objet premier d'étude, offre toutefois une compréhension fort intéressante de cette mouvance esthétique. En effet, l'essai est principalement préoccupé par l'examen de Bell de la « quête » du modernisme esthétique de destruction de la conception

³⁸ *CPS*, p. LXXXVII-XC. Or, la théorie de la société de Bell n'est divisée qu'en trois sphères — techno-économique, politique et culturelle —, lesquelles possèdent chacune leur propre logique spécifique. Par cette distinction, Bell semble introduire un dédoublement de la logique au sein de la sphère techno-économique.

bourgeoise du monde. Le postmodernisme, dont Bell observe l'émergence à partir des années 1960, ne serait à cet égard que l'aboutissement radicalisé de « l'impulsion moderniste », laquelle en est venue à se phagocyter elle-même. Ainsi, si l'on veut comprendre ce que Bell entend par « postmodernisme », il faut examiner la définition qu'il propose du modernisme esthétique.

L'attention de Bell dans l'ouvrage porte sur deux tensions découlant nécessairement de son cadre d'analyse : une première existe entre une structure sociale techno-économique, bureaucratique et hiérarchique par nature et un ordre politique qui déclare formellement croire en l'égalité et à la participation de tous aux affaires publiques ; puis, une deuxième surgit entre cette même structure sociale techno-économique également caractérisée par l'attribution de rôles spécifiques et par une spécialisation toujours plus poussée et une culture uniquement préoccupée par l'augmentation (*enhancement*) et l'émancipation (*fulfilment*) des individus en tant que personnes³⁹. C'est au sein de cette dernière disjonction qu'apparaît le problème du rapport trouble entre le capitalisme et la résistance culturelle que représente le modernisme esthétique — et le postmodernisme par extension.

Selon Bell, au cours des différentes périodes de l'histoire des civilisations, si la science fut la recherche de l'unité de la nature, la religion, elle, fut la quête de l'unité de la culture. Dans sa compréhension nostalgique de la modernité comme ce qu'on appellerait aujourd'hui un processus de sécularisation, Bell affirme :

Religion has woven tradition as the fabric of meaning and guarded the portals of culture by rejecting those works of art which threatened the moral norms of religion. The modern movement disrupts that unity. It does so in three ways: by insisting on the autonomy of the aesthetic from moral norms; by valuing more highly the new and experimental; and by taking the self (in its quest for originality and uniqueness) as the touchstone of cultural judgment. The most aggressive outrider of the movement is the self-proclaimed *avant-garde* which calls itself Modernism. The discussion of Modernism [...] is the inner thread of this book, for I see

³⁹ CCC, p. 14.

Modernism as the agency for the dissolution of the bourgeois world view and, in the past half-century, as gaining hegemony in the culture⁴⁰.

Ainsi, le modernisme, le cavalier le plus forcené du « mouvement moderniste », aurait détruit le dernier rempart d'une conception unifiée du monde que représentait encore celle de la vision bourgeoise du monde. L'argument de Bell est que cette culture critique des normes de l'ordre bourgeois a désormais acquis le statut de nouvelle norme.

Or, le titre de l'essai faisait pourtant allusion aux « contradictions culturelles » *du* capitalisme, et non pas à la quête de destruction de la civilisation occidentale par une avant-garde artistique. Il existe en fait une tension dans l'ouvrage de Bell, puisque celui-ci présente à certains endroits des thèses bien plus déterministes. Il reprend notamment la fameuse thèse de Weber sur les affinités électives entre l'éthique protestante et l'esprit du capitalisme⁴¹ et, s'en inspirant, déclare explicitement que ce n'est pas le modernisme qui est coupable de l'érosion de l'éthique protestante, mais bien le capitalisme :

In the early development of capitalism, the unrestrained economic impulse was held in check by Puritan restraint and the Protestant ethic. One worked because of one's obligation to one's calling, or to fulfill the covenant of the community. *But the Protestant ethic was undermined not by modernism but by capitalism itself.* The greatest single engine in the destruction of the Protestant ethic was the invention of the installment plan, or instant credit. Previously one had to save in order to buy. But with credit cards one could indulge in instant gratification. The system was transformed by mass consumption and mass consumption, by the creation of new wants and new means of gratifying those wants⁴².

En réalité, la causalité chez Bell est double, mais surtout trouble : parfois, c'est le capitalisme qui est responsable de l'émergence de la mentalité moderniste par sa valorisation de l'accumulation individuelle et parfois c'est le modernisme qui, par excès de valorisation de l'individualité, a

⁴⁰ CCC, p. XXI. Hégémonie a ici un sens... « gramscien ». Nonobstant cette utilisation légère et polémique du concept issu de la pensée du communiste italien, Bell reproche explicitement au marxisme d'avoir ramené l'analyse culturelle à l'idée simpliste de la mainmise de l'idéologie par la classe dominante, ce qui lui aurait empêché de constater la prise de pouvoir du modernisme sur la production culturelle, p. XXIII.

⁴¹ Weber, Max. 2017 [1905]. *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*. Traduit par Isabelle Kalinowski. Paris : Flammarion.

⁴² CCC, p. 21. Nous soulignons.

cherché à détruire toutes les formes d'institutions léguées par la tradition. Cet enchevêtrement des causes a même produit une vive discussion chez les lecteurs les plus avertis de Bell qui ne s'entendent pas à savoir si c'est l'une ou l'autre des deux facettes qui constituent la véritable cause première⁴³.

Pour être en mesure de véritablement apprécier le double statut de la causalité chez Bell, il faut prendre au sérieux sa thèse sur la disjonction entre les différentes sphères de la société. Guidée par le modernisme esthétique et aidée par une augmentation du revenu disponible avec notamment l'accès au crédit, la sphère de la culture a pris l'initiative du changement jusqu'au point où l'économie serait désormais programmée (*geared*) pour satisfaire les nouveaux désirs (*new wants*)⁴⁴. La carte de crédit est venue répondre à une nouvelle structure de personnalité et un nouveau rapport plus hédoniste face à l'existence. Paradoxalement, cette explication tend à relativiser, si ce n'est pas invalider, la thèse nominaliste de Bell sur la disjonction entre les sphères, puisque la sphère techno-économique serait finalement soumise à la sphère culturelle.

Or, quelles sont les caractéristiques spécifiques du modernisme esthétique, cet « agent » qui a su pourfendre la conception bourgeoise du monde ? Bell le définit ainsi :

Modernism pervades all the arts. Yet if one looks at particular examples, there seems to be no single unifying principle. It includes the new syntax of Mallarmé, the dislocation of forms in cubism, the stream of consciousness in Virginia Woolf and Joyce, the atonality of Berg. Each of these, as it first appeared, was “difficult” to understand. In fact, as a number of writers have suggested, original difficulty is a sign of modernism. It is willfully opaque, works with unfamiliar forms, is self-consciously experimental, and seeks deliberately to disturb the audience — to shock it, shake it up, even to transform it as if in a religious conversion. This very difficulty is clearly one source of its appeal to initiates, for esoteric knowledge, like the

⁴³ Pour Habermas, il s'agit premièrement du modernisme, tandis que, pour Margaret A. Rose, Habermas aurait « mal lu » Bell et ce serait bien le capitalisme la cause véritable de la dissolution de l'éthique protestante. Autrement, dans une perspective plus dialectique, Andreas Huyssen affirme que les deux thèses sont bel et bien présentes chez Bell, mais que celle sur le rôle du capitalisme est secondaire face à celle de l'importance du modernisme et, finalement, simplement un effet de l'attitude polémique de Bell. Respectivement, Habermas, « Modernity versus Revolution », *art. cit.*, p. 6 ; Rose, *The Post-Modern and the Post-Industrial*, *op. cit.*, p. 37 ; Huyssen, « Mapping the Postmodern », *art. cit.*, p. 34.

⁴⁴ CCC, p. xxv.

special formula of the magi or the hermeticism of ancient priests, gives one an enhanced sense of power over the vulgar and the unenlightened⁴⁵.

Ainsi, à travers toute l'hétérogénéité des différents moments du modernisme et l'absence d'un seul principe directeur, Bell souligne sa difficulté désirée, son opacité, son travail avec des formes inhabituelles, son expérimentation réflexive, son désir délibéré de choquer et, finalement, sa prétention à posséder un savoir de type ésotérique qui aura su lui attirer ses légions de partisans. Mais, dans la préface de l'édition de 1978, Bell raffine ces éléments constitutifs et thématise le modernisme à partir de trois traits : la rage contre l'ordre (essentiellement bourgeois), l'éclipse de la distance (ou ce que l'on appellerait aujourd'hui la recherche de l'immanence) et la préoccupation du médium employé⁴⁶.

Après avoir triomphé de la conception bourgeoise du monde et pris possession de la production culturelle, le modernisme, n'ayant plus d'adversaires à sa mesure, serait entré en crise. On assiste alors au cours des années 1960 à une radicalisation du mouvement avec l'avènement du postmodernisme à partir des décombres du modernisme esthétique. Ce postmodernisme aurait mené jusqu'au bout la logique oppositionnelle du modernisme. Bell affirme qu'on a pu en observer des manifestations dans les écrits « théoriques » de Norman O. Brown et Michel Foucault, dans les romans de William Burroughs, Jean Genet et, jusqu'à un certain point, chez Norman Mailer, mais aussi dans la culture « porno-pop »⁴⁷.

Bell précise de la manière suivante ce qui différencie le modernisme et le postmodernisme :

Against the aesthetic justification for life, post-modernism has completely substituted the instinctual. Impulse and pleasure alone are real and life-affirming; all else is neurosis and death.

⁴⁵ CCC, p. 46.

⁴⁶ CCC, p. XXI-XXII.

⁴⁷ CCC, p. 51. Ni Brown ni Foucault n'ont jamais écrit d'ouvrage « théorique » sur le sujet du postmodernisme ni déclaré que l'appellation convenait pour décrire leurs travaux. Quant à l'expression de la « culture porno-pop » (*porno-pop culture*), cela fait évidemment écho au pop art, mais, par manque d'indications de la part de Bell, il s'agit sûrement d'une notion englobant toute la production culturelle de l'époque marquée, notamment, par la libération sexuelle.

Moreover, traditional modernism, no matter how daring, played out its impulses in the imagination, within the constraints of art. Whether demonic or murderous, the fantasies were expressed through the ordering principle of aesthetic form. Art, therefore, even though subversive of society, still ranged itself on the side of order and, implicitly, of a rationality of form, if not of content. Post-modernism overflows the vessel of art. It tears down the boundaries and insists that *acting out*, rather than making distinctions, is the way to gain knowledge. The “happening” and the “environment,” the “street” and the “scene,” are the proper arena not for art but for life⁴⁸.

On retient donc deux traits essentiels : d’une part, un abandon de la justification esthétique de l’existence pour un hédonisme vulgaire et nihiliste et, de l’autre, l’oblitération de la préoccupation du modernisme pour le médium de l’art.

Or, Bell affirme bien que le postmodernisme reste malgré tout en continuité avec le modernisme. Le postmodernisme en intensifie simplement les tendances profondes, lesquelles auraient toujours été à l’œuvre dans la civilisation occidentale sous la forme d’hérésies appartenant à la tradition ésotérique du christianisme. Il rappelle les rites secrets de libération et de débauche du gnosticisme, une secte qui aurait cherché dans sa forme intellectuelle à fournir les justifications pour toute attaque contre les mœurs de la société. La connaissance auparavant hermétique de ce type de groupe sectaire serait devenue une « idéologie » largement diffusée et sur le point de se convertir en « propriété démocratique des masses »⁴⁹. C’est pourquoi le postmodernisme se caractérise, selon Bell, par l’abandon à la société de consommation et l’adoption des idées et des sentiments propres à la fois au gnosticisme et au modernisme. Tandis que le modernisme pouvait encore s’opposer à la marchandisation de l’art, le postmodernisme, lui, s’y abandonne à cœur joie.

Bell poursuit son examen du postmodernisme en en dégageant deux tendances : l’une, « philosophique », qui se rapproche d’un « hégélianisme négatif » (*negative Hegelianism*) avec la figure de Foucault et l’autre, « beaucoup plus significative », en ce qu’elle procure « the psychological spearhead for an onslaught on the values and motivational patterns of “ordinary”

⁴⁸ CCC, p. 51-52.

⁴⁹ CCC, p. 52.

behavior, in the name of liberation, eroticism, freedom of impulse, and the like⁵⁰. » Bell n'attribue pas de représentants particuliers à cette dernière tendance, mais il voit en elle le cœur de la « doctrine postmoderniste » et sa véritable importance, puisque celle-ci annonce une crise des « valeurs » de la « classe moyenne ». Le postmodernisme « philosophique » de Foucault et autres représente encore pour Bell une forme d'élitisme intellectuel où seule une partie des initiés peuvent pleinement comprendre la négativité à l'œuvre dans l'histoire de l'humanité ; et c'est pour cela qu'il distingue cette version du postmodernisme que l'on pourrait dire « populaire », puisque celui-ci est porteur d'une nouvelle éthique hédoniste qui a un potentiel beaucoup plus important de bouleversement social.

* *
*

Ainsi, Bell postule l'émergence du postmodernisme causée par une transformation au sein de l'industrie culturelle qui répond au désir d'innovation radicalisé du modernisme, mais il avance également l'idée d'une société « postindustrielle » qui serait radicalement différente de la société industrielle en raison de la place que prennent la technologie et l'information dans une économie de plus en plus tournée vers le secteur du service. Or, il est intéressant de noter que dans un texte plus tardif, Bell va s'opposer à l'extension induite de la notion de « postmodernité ». En effet, dans la postface à l'édition de 1996 des *Cultural Contradictions of Capitalism*, Bell exprime ses regrets quant à la confusion qui a régné dans le milieu académique entre ses deux concepts porteurs du préfixe « post ». Il accuse notamment Lyotard d'y avoir grandement participé lorsque celui-ci les mobilisa pour soutenir son hypothèse d'une ère postmoderne. L'argument de Bell est que les modifications qui se produisent au niveau de la sphère techno-économique (la société postindustrielle) ne sont en aucune façon les symptômes des transformations au sein de la sphère

⁵⁰ CCC, p. 52.

de la culture (l'industrie culturelle postmoderne), et vice-versa⁵¹. Cependant, force est de reconnaître que l'utilité analytique des disjonctions entre les sphères de la société est sujette à caution, puisque Bell ne cesse lui-même dans les *Cultural Contradictions of Capitalism* de démontrer l'interdépendance des sphères économique et culturelle. Ainsi, entre la thèse de Bell de mutations profondes en cours dans toutes les sphères de la société et l'idée d'une postmodernité chez Lyotard, il n'y a qu'un pas à faire.

1.3. Jean-François Lyotard, il faut être absolument (post)moderne

Lyotard a réalisé un véritable tour de force en écrivant en 1979 ce qui au départ devait simplement être un « Rapport sur le savoir dans les sociétés les plus développées » à la demande du Conseil des Universités du Québec. En effet, il y était question d'obtenir une idée générale de l'état présent et futur du savoir et de son articulation au sein de l'institution universitaire. La dimension primordialement épistémologique du texte est indéniable, mais le propos articulé de Lyotard ne se limite pas à cela : à un ensemble de phénomènes culturels, sociaux et scientifiques qui semblaient fort disparates, il attribue le dénominateur commun de « postmodernité ».

Cela étant dit, notre analyse sera guidée par le souci d'éclairer quels sont les aspects de la pensée de Lyotard qui ont provoqué la réponse marxiste. On pourra mieux comprendre cette réponse en divisant le propos de Lyotard en deux temps : premièrement, par un examen de la « crise des métarécits » de la modernité telle que présentée dans *La condition postmoderne*⁵² et, deuxièmement, par un examen de la description du postmodernisme esthétique telle que présentée dans le texte « Réponse à la question : qu'est-ce que le postmoderne ? », lequel vient préciser la

⁵¹ CCC, p. 297-298.

⁵² Lyotard, Jean-François. 1979. *La condition postmoderne : Rapport sur le savoir*. Paris : Les Éditions de Minuit. Dans ce qui suit, désormais indiqué par LCP.

nature des thèses défendues dans *La condition postmoderne*. L'étude de ce second texte saura peut-être étonner le lecteur francophone, puisqu'on le retrouve dans le recueil trop méconnu de Lyotard paru en 1986, *Le Postmoderne expliqué aux enfants*⁵³. Or, ce texte sur le postmodernisme esthétique est placé en annexe dans l'édition américaine de 1984 de *La condition postmoderne*, et c'est bien à cette édition que réagira le marxisme.

La condition postmoderne, la crise de légitimation du savoir moderne

L'essai de 1979 débute par une définition largement englobante de ce que signifie le « postmoderne ». Lyotard déclare que ce terme désigne « la condition du savoir dans les sociétés les plus développées ». Il s'appuie sur l'usage alors répandu en Amérique qui exprime « l'état de la culture après les transformations qui ont affecté les règles des jeux de la science, de la littérature et des arts à partir de la fin du XIX^e siècle⁵⁴. » Or, l'approche de Lyotard dans son rapport situera ces « transformations » à la lumière de la « crise des récits » qui bouleverserait les fondements de la science moderne-occidentale.

Mais qu'est-ce que cette « crise » ? Qu'est-ce même simplement qu'un « récit » ? En quoi la science se soucierait-elle de ce qui est pourtant habituellement catégorisé comme extérieur à son domaine, si ce n'est pas tout simplement ce contre quoi elle lutte ? Selon Lyotard, la science nécessite, en tant qu'elle est elle-même une sorte de discours, une pratique de légitimation de ses propres règles lui permettant de rechercher et d'établir le vrai, tout en disqualifiant les discours qui entrent en concurrence avec elle :

La science est d'origine en conflit avec les récits. À l'aune de ses propres critères, la plupart de ceux-ci se révèlent des fables. Mais, pour autant qu'elle ne se réduit pas à énoncer des régularités utiles et qu'elle cherche le vrai, elle se doit alors de légitimer ses règles de jeu. C'est alors qu'elle tient sur son propre statut un discours de légitimation, qui s'est appelé philosophie.

⁵³ Lyotard, *Le Postmoderne expliqué aux enfants*, op. cit., p. 13-34.

⁵⁴ LCP, p. 7.

Quand ce métadiscours recourt explicitement à tel ou tel grand récit, comme la dialectique de l'Esprit, l'herméneutique du sens, l'émancipation du sujet raisonnable ou travailleur, le développement de la richesse, on décide d'appeler "moderne" la science qui s'y réfère pour se légitimer⁵⁵.

Ce métadiscours que représente le processus de légitimation de la méthode scientifique, lorsqu'il fut celui de la science moderne, eut recours à de multiples grands récits ou « métarécits » — il s'agit de synonymes chez Lyotard — afin de justifier l'aptitude de ses critères à décrire le vrai. La condition du savoir postmoderne implique une prise de conscience généralisée que la science ne peut trouver sa légitimité propre à l'extérieur de sa propre pratique langagière et de l'exigence pragmatique de la performativité.

Lyotard ne s'attaque pas directement à Marx en le présentant ainsi⁵⁶, mais le marxisme, en tant que théorie de l'histoire et idéologie politique, fait partie de ce lot de pratiques philosophiques et scientifiques dont on doit mettre en doute les contributions au développement du savoir désormais postmoderne. En effet, rares sont les courants du marxisme qui ont su se dispenser d'une assise parmi les métarécits modernes de la dialectique de l'Esprit, de l'émancipation du sujet raisonnable ou du travailleur et finalement de celui du développement de la richesse. Tous ces éléments se retrouvent présents d'une manière ou d'une autre dans les différents écrits de Marx et de ceux qui se sont réclamés de sa pensée.

L'incrédulité postmoderne à l'égard des métarécits est causée par la mise en lumière de la désuétude du « dispositif métanarratif de légitimation », lequel reposait sur la philosophie métaphysique et l'institution universitaire avant leur entrée conjointe en crise⁵⁷. Or, Lyotard ancre

⁵⁵ LCP, p. 7.

⁵⁶ L'une des seules mentions de Marx dans l'ouvrage sert à démontrer que celui-ci avait déjà entrevu dans les *Grundrisse* que la valeur-connaissance, c'est-à-dire « le savoir social général, la *knowledge* », prendrait une place déterminante dans l'économie. Autrement dit, Marx fut un théoricien avant l'heure de la société postindustrielle, LCP, p. 14, note 17.

⁵⁷ LCP, p. 7.

cette idée d'une crise de la rationalité scientifique occidentale également à partir des transformations sociales qu'on a pu observer et théoriser au cours du XX^e siècle :

Notre hypothèse de travail est que *le savoir change de statut en même temps que les sociétés entrent dans l'âge dit postindustriel et les cultures dans l'âge dit postmoderne*⁵⁸. Ce passage est commencé depuis au moins la fin des années 50, qui pour l'Europe marque la fin de sa reconstruction. Il est plus ou moins rapide selon les pays, et dans les pays selon les secteurs d'activité : d'où une dyschronie générale, qui ne rend pas aisé le tableau d'ensemble. Une partie des descriptions ne peut manquer d'être conjecturale. Et l'on sait qu'il est imprudent d'accorder un crédit excessif à la futurologie⁵⁸.

Il n'est pas coutume de s'attarder à une note de bas de page, mais il est nécessaire de le faire ici en se penchant sur la note [1] du passage cité. Lyotard y énumère les travaux qui appuient son « hypothèse de travail » : les travaux d'Alain Touraine et de Daniel Bell pour l'entrée des sociétés dans l'âge dit postindustriel et ceux d'Ihab Hassan, parmi d'autres auteurs moins connus, pour l'entrée de la culture dans l'âge dit postmoderne⁵⁹. Lyotard, le philosophe qui « interroge », se présente comme étant tout à fait conscient du caractère approximatif et conjectural des analyses qui se trouvent dans son rapport. On remarque que Lyotard n'a mobilisé Bell que pour son idée de la société postindustrielle, mais pas pour sa présentation du postmodernisme esthétique. Dans le cas de la culture, Lyotard s'est plutôt penché sur une source enthousiaste qui célèbre l'arrivée du postmodernisme telle que Hassan.

Si pour Lyotard, le problème auquel il s'attarde est celui de la procédure de légitimation des différents types de discours, et tout particulièrement celui de la science, l'unité d'analyse sera alors les « valences pragmatiques », ou, si l'on veut, les fameux jeux de langage tels que théorisés par Wittgenstein dans ses *Recherches philosophiques*⁶⁰. Des différentes catégories d'énoncés, tels que

⁵⁸ LCP, p. 11. Nous soulignons.

⁵⁹ Touraine, Alain. 1969. *La société post-industrielle : Naissance d'une société*. Paris : Denoël ; Hassan, *The Dismemberment of Orpheus, op. cit.* Considérant la critique de Bell à l'endroit de Lyotard au sujet de l'emploi de sa notion de « société postindustrielle », remarquons qu'en citant Touraine et autres on peut difficilement affirmer l'obligation de Lyotard de respecter absolument le cadre analytique de Bell.

⁶⁰ Wittgenstein, Ludwig. 2004 [1967]. *Recherches philosophiques*. Traduit par Françoise Dastur. Paris : Gallimard.

dénotatifs (« l'Université est malade »), performatifs (« l'Université est ouverte ») et prescriptifs (« Donnez les moyens à l'Université »), Lyotard rappelle que ceux-ci doivent être déterminés par des règles qui spécifient leurs propriétés et leurs usages possibles⁶¹. L'analogie est celle d'un jeu d'échecs où l'ensemble des règles constitutives du jeu déterminent les possibilités d'action et de déplacement des pièces. Lyotard observe au sujet des jeux de langage que « leurs règles n'ont pas de légitimation en elles-mêmes, mais qu'elles font l'objet d'un contrat explicite ou non entre les joueurs » et que l'absence de règles signifie l'absence de jeu et « qu'une modification même minime d'une règle modifie la nature du jeu, et qu'un “coup” ou un énoncé ne satisfaisant pas aux règles n'appartient pas au jeu défini par celles-ci » ; et que « tout énoncé doit être considéré comme un “coup” fait dans un jeu⁶². »

Le dispositif métanarratif de légitimation de la pratique scientifique se trouve invalidé puisque l'on réalise que la science et le savoir non scientifique (c'est-à-dire narratif) possèdent des propriétés différentes. Il n'existe aucun lien nécessaire entre les deux types de savoir. Le fait que la science ait pu historiquement émerger du savoir narratif n'implique pas qu'elle doive nécessairement et toujours retourner à la forme narrative. En effet, les deux types de savoir sont composés d'ensembles de jeux de langages, lesquels représentent des « coups » portés dans le cadre de règles spécifiques à chaque savoir. Il n'y a donc nullement lieu de se lamenter sur la « perte de sens » dans la postmodernité, puisque le savoir ne serait plus principalement narratif. Lyotard déclare que ce serait une « inconséquence »⁶³. Toujours traversés par des énoncés établissant les règles du jeu dans lesquels ils sont placés et de plus en plus conscients de cette réalité, les individus sont loin de subir une quelconque forme de « perte ». Bien au contraire, l'explosion

⁶¹ *LCP*, p. 21-22.

⁶² *LCP*, p. 22-23.

⁶³ *LCP*, p. 47.

communicationnelle et informationnelle à l'ère postmoderne offre plutôt, si l'on peut s'exprimer ainsi, une « abondance de sens ». Pour Lyotard, tout ceci n'entraîne aucune dissolution du lien social :

La nostalgie du récit perdu est elle-même perdue pour la plupart des gens. Il ne s'ensuit nullement qu'ils sont voués à la barbarie. Ce qui les en empêche, c'est qu'ils savent que la légitimation ne peut pas venir d'ailleurs que de leur pratique langagière et de leur interaction communicationnelle. Devant toute autre croyance, la science qui "sourit dans sa barbe" leur a appris la rude sobriété du réalisme⁶⁴.

En déclarant que la reconnaissance généralisée de la désuétude du dispositif moderne de légitimation ne conduit nullement à une quelconque forme de troubles ou de traumatismes sociaux tels que la « perte de sens », la « nostalgie » ou la « barbarie », Lyotard offre, dans *La condition postmoderne*, une conception de la postmodernité qu'on peut certainement qualifier d'enthousiaste⁶⁵.

Or, si Lyotard théorise la fin du recours aux grands récits, il n'affirme cependant pas la fin de tout recours à la forme narrative de légitimation. Le savoir non-narratif (ou scientifique) n'a pu entièrement se priver du recours à des procédures qui relèvent toujours du savoir narratif. Lyotard prend pour exemple la vulgarisation scientifique que les savants pratiquent lorsqu'ils présentent une « découverte ». Ceux-ci racontent « une épopée d'un savoir pourtant parfaitement non-épique » et ils satisfont par là « aux règles du savoir narratif⁶⁶. » Pour Lyotard, ce « retour du narratif dans

⁶⁴ LCP, p. 68.

⁶⁵ Cette appréciation de la postmodernité comme un « gai savoir » libérateur tranche fortement avec les théories plus pessimistes comme celle de Michel Freitag avec son idée d'un mode de reproduction symbolique « décisionnel-opérationnel » qui conduirait à une forme de désymbolisation du social : « En effet, *la postmodernité tend à dissoudre toutes les médiations significatives synthétiques* de l'action et de la pensée dans lesquelles le moment universel (ou générique) de l'esprit s'est réalisé (accumulé, objectivé, concrétisé) et dans lesquelles se tient, s'élève, s'exerce et se déploie toute la puissance spirituelle de l'individu en tant qu'elle participe de l'universel. Aussi bien dans le fonctionnement de la vie collective que dans les modalités d'intégration ou d'assujettissement des pratiques significatives particulières au système, elle leur substitue des modalités de contrôle direct, dé-personnalisées, désymbolisées, opérationnalisées, parcellisées, processualisées, technologisées, d'environnements fragmentés, dans lesquels ne prime et ne s'exerce aucun surplomb, ne s'accomplit plus aucune vision ou conscience d'ensemble, à quoi correspond justement le concept de l'esprit. », Freitag, Michel. 2002. *L'oubli de la société : Pour une théorie critique de la postmodernité*. Québec, Rennes : Presses de l'Université Laval, Presses de l'Université de Rennes, p. 118-119.

⁶⁶ LCP, p. 49.

le non-narratif», ou ce qu'il appelle plus loin le « petit récit »⁶⁷, permet de désigner le fait que le jeu de langage de la science n'est pas en mesure de problématiser l'ensemble des enjeux de la science ; un résidu narratif dans la pratique scientifique restera donc toujours présent.

Néanmoins, Lyotard est suffisamment dialecticien pour offrir quelques réserves à ce qu'il annonce dans l'ouvrage de 1979. Ainsi, il conclut le célèbre rapport avec l'examen du risque que pose l'informatisation des sociétés, car, suivant de près les débats entre Habermas et Luhmann sur les conséquences de la rationalisation moderne, le philosophe français est bien conscient du fait que cette informatisation peut devenir « l'instrument "rêvé" de contrôle et de régulation du système du marché », et qu'en cela elle porte en elle le risque toujours présent de la « terreur ». À cela, Lyotard affirme que la solution est « fort simple en principe » : il faudrait faire en sorte que « le public ait accès librement aux mémoires et aux banques de données⁶⁸. » Cela ferait que les jeux de langage deviendraient des « jeux à information complète au moment considéré », mais « à somme nulle » ; or, on n'atteindra jamais des périodes durables d'équilibre, puisque les enjeux pourront sans cesse être reconsidérés à partir des nouvelles connaissances et informations disponibles. L'essai s'achève avec cette formule optimiste : « Une politique se dessine dans laquelle seront également respectés le désir de justice et celui d'inconnu⁶⁹. » À la question de savoir qui ouvrirait les banques de données au public, qui les administrerait, de quelles manières on y aurait accès, Lyotard ne répond pas.

⁶⁷ « Le recours aux grands récits est exclu ; on ne saurait donc recourir ni à la dialectique de l'Esprit ni même à l'émancipation de l'humanité comme validation du discours scientifique postmoderne. Mais, on vient de le voir, le "petit récit" reste la forme par excellence que prend l'invention imaginative, et tout d'abord dans la science. », *LCP*, p. 98.

⁶⁸ *LCP*, p. 107-108.

⁶⁹ *LCP*, p. 108.

Réponse à la question, préséance du postmodernisme

Alors que *La condition postmoderne* traitait uniquement du postmoderne à partir de la désuétude du dispositif narratif de légitimation de la science moderne, Lyotard discute enfin de la dimension esthétique dans le texte « Réponse à la question : qu'est-ce que le postmoderne ? ». Examiner brièvement ce texte sera grandement utile pour comprendre les vues de Lyotard sur la transition modernisme-postmodernisme esthétique, mais aussi puisque le marxisme se montrera critique des vues du philosophe français sur l'esthétique postmoderniste.

La condition postmoderne présente une conception de la postmodernité principalement comme rupture avec le moderne, malgré des éléments qui démontrent une continuité historique, c'est-à-dire que la postmodernité ne semble pas tout droit issue d'une génération spontanée. Or, dans « Réponse à la question », le postmodernisme et le modernisme sont à ce point rapprochés, qu'il est difficile de voir en quoi ils viendraient à se différencier :

Qu'est-ce donc alors que le postmoderne ? Quelle place occupe-t-il ou n'occupe-t-il pas dans le travail vertigineux des questions lancées aux règles de l'image et du récit ? Il fait assurément partie du moderne. Tout ce qui est reçu, serait-ce d'hier (*modo, modo*, écrivait Pétrone), doit être soupçonné. À quel espace s'en prend Cézanne ? Celui des impressionnistes. À quel objet Picasso et Braque ? Celui de Cézanne. Avec quel présupposé Duchamp rompt-il en 1922 ? Celui qu'il faut faire un tableau, serait-il cubiste. [...] Étonnante accélération, les "générations" se précipitent. *Une œuvre ne peut devenir moderne que si elle est d'abord postmoderne. Le postmodernisme ainsi entendu n'est pas le modernisme à sa fin, mais à l'état naissant, et cet état est constant*⁷⁰.

Ainsi, Lyotard partage avec Bell l'idée que le postmodernisme suit historiquement le modernisme, mais aussi que ce qui est moderne, c'est la mode (*modo*), ce qui est animé par une opposition à un espace précédemment occupé. Cependant, Lyotard complexifie son analyse en affirmant que le postmoderne fait partie du moderne tout en le précédant principalement. Le postmodernisme ne

⁷⁰ Lyotard, *Le Postmoderne expliqué aux enfants*, op. cit., p. 29-30. Nous soulignons.

viendrait pas simplement avant le modernisme : il doit être compris « selon le paradoxe du futur (*post*) antérieur (*modo*)⁷¹. »

En fait, on peut proposer l'interprétation selon laquelle Lyotard veut simplement indiquer que le modernisme est déjà un postmodernisme dès le départ, puisque le modernisme conçoit à sa naissance en lui-même la future transition (*post*) que son existence annonce. Le modernisme ne devient pas postmodernisme à sa fin, car il s'oppose à ce qui était en place avant lui et entretient l'idée d'un dépassement de ce qu'il avance lui-même. Voilà ce que démontre « l'étonnante accélération » des « générations » : en s'attaquant aux présupposés de Cézanne, Picasso ouvre la voie à Duchamp. Le geste de rupture de chacun d'entre eux appelle le dépassement de leur propre pratique. L'esthétique postmoderne, comme l'esthétique moderne, est une esthétique du sublime, mais elle n'est pas nostalgique comme celle du moderne. Pour Lyotard, le postmoderne « serait ce qui dans le moderne allègue l'imprésentable dans la présentation elle-même », « ce qui s'enquiert de présentations nouvelles, non pas pour en *jouir*, mais pour mieux faire sentir qu'il y a de *l'imprésentable*⁷². »

Or, à quand faudrait-il faire remonter l'apparition du moderne, si celui-ci était déjà postmoderne à son commencement ? Il y a de quoi craindre que cette compréhension du postmodernisme esthétique vienne menacer la cohérence de *La condition postmoderne*, qui se voulait être dans une certaine mesure un examen philosophique de périodisation historique. Afin de remédier à cela, on peut tenter de proposer une hypothèse de cohérence interne de la réflexion de Lyotard : la crise de la raison moderne, avec ses manifestations comme la crise de la science moderne et de celle de la philosophie moderne de l'histoire, s'est déclarée à la fin du XIX^e siècle avec Nietzsche, Dilthey, le néokantisme, le positivisme, etc. Un parallèle vient à l'esprit en liant

⁷¹ *Ibid.*, p. 33.

⁷² *Ibid.*, p. 32-33. Nous soulignons.

cette crise à la première apparition du modernisme esthétique avec Baudelaire, Rimbaud, Cézanne, etc. Ainsi, être moderne, c'est essentiellement rompre avec les formes esthétiques traditionnelles et se lancer dans l'expérimentation. Dans l'histoire de l'art et de la littérature, ce geste de rupture s'est radicalisé de génération en génération. Le postmodernisme est en quelque sorte la prise de conscience de ce geste de la même manière que la crise des grands récits est la prise de conscience d'un état déjà ancien de la pensée. Il aura fallu un siècle environ pour que nous apprenions véritablement ce que c'est que d'être moderne, soit être « postmoderne ».

* *
*

Ainsi, dans cette présentation de l'apport de Lyotard à la question postmoderne, plutôt que de nous être lancés dans la chorale de la fustigation ou celle de la célébration trop communes au sujet de l'ouvrage du philosophe français, nous avons préféré présenter une pensée riche et complexe, mais également pleine de tensions. En effet, dans *La condition postmoderne*, Lyotard postule ce que Bell se refusait à faire : l'émergence conjointe d'une société postindustrielle et d'une culture postmoderne annonce celle d'une époque postmoderne. Comme chez Bell, le concept de société postindustrielle sert à décrire une mutation de la société, laquelle serait incompatible avec le cadre proposé par le marxisme. De plus, de la crise de légitimation des métarécits de la modernité, découle une crise du marxisme, puisque celui-ci s'appuyait sur certains métarécits comme la dialectique de l'Esprit, de l'émancipation du travailleur ou du sujet raisonnable ou encore celui du développement de la richesse. Lyotard étant plutôt discret sur la portée des impacts de la condition postmoderne sur le marxisme, il est difficile de dire si celui-ci peut encore subsister sous une forme amendée⁷³.

⁷³ Voir le vibrant hommage que Lyotard rendit à Pierre Souyri, son ami et mentor, à la suite de sa mort, Lyotard, Jean-François. 1982. « Pierre Souyri : Le marxisme qui n'a pas fini ». *Esprit*, 61 (1) : p. 11-31. Bien que Lyotard n'y use pas du terme « métarécit », on voit que c'est notamment son incapacité à voir le monde sous la lorgnette de la « contradiction » qui lui fit abandonner le marxisme encore cher à Souyri,

Cependant, la postmodernité ne reste finalement chez le philosophe français, malgré toute la puissance de son exposition, qu'une hypothèse. Lyotard s'appuie sur Bell et Touraine pour l'idée d'une société postindustrielle, mais il se dispense de toute démonstration en ce sens. Cela est également le cas avec la culture postmoderne lorsqu'il se réfère aux travaux de Hassan et de quelques autres critiques culturels. On n'a le droit dans ce texte séminal à aucune discussion sérieuse sur le postmodernisme esthétique ou l'état de la culture. Pour cela, il faudra attendre le texte « Réponse à la question : qu'est-ce que le postmoderne ? ». Et encore, comme on a pu le voir, vu la dimension essentiellement esthétique du texte avec notamment l'idée que le postmodernisme viendrait avant le modernisme et malgré notre hypothèse sur la cohérence interne de la pensée de Lyotard, il est difficile de soutenir que le philosophe français a su lever toutes les ambiguïtés sur le niveau esthétique-culturel de la question postmoderne. En effet, sur le plan philosophico-historique, la rupture entre postmodernité et modernité était claire et évidente, mais la continuité — si ce n'est pas l'identité — entre le postmodernisme et le modernisme affecte la cohérence du tableau d'ensemble.

En revanche, l'explication de Bell sur la naissance du postmodernisme a le mérite de présenter davantage de clarté : le postmodernisme est l'aboutissement radicalisé et parodique du modernisme esthétique, dont la fin est due tant à un aspect interne tel que l'excès d'expérimentation qu'à un aspect externe tel que le développement d'une industrie culturelle. Autrement dit, pour Bell, le postmodernisme, c'est le modernisme pour les masses. Comme on le verra dans le chapitre suivant, Berman et Jameson ont réagi, chacun à leur manière, aux traitements de Bell et Lyotard des différents niveaux de la question postmoderne. Contrairement au geste de Lyotard de débiter par la crise des métarécits pour ensuite élaborer sur la nature du postmodernisme esthétique, il est important pour eux de premièrement ancrer, comme Bell, la transition modernisme-postmodernisme dans les transformations économiques, sociales et culturelles du capitalisme.

Cependant, leur examen du niveau culturel de la question postmoderne n'aura pas pour but de vilipender les mouvements modernistes et postmodernistes ou de restaurer une conception unifiée du monde tel que pouvait l'espérer Bell. Il sera également primordial pour eux de s'opposer à l'idée que le marxisme serait incapable de dire quelque chose au sujet de la société « postindustrielle ». Quant à l'idée d'une « postmodernité », on verra qu'une certaine utilisation du concept sera possible, mais que la signification que pouvait lui accorder Lyotard sera réfutée et réduite à une notion essentiellement culturelle.

II. ENTRÉE DU MARXISME AU SEIN DE LA QUESTION POSTMODERNE

Nous voici donc au début de notre incursion détaillée dans le contenu de l'intervention marxiste au sein de la question postmoderne. Or, il peut sembler curieux de prendre pour première œuvre marxiste un ouvrage de critique culturelle tel que *All That Is Solid Melts Into Air*. Un ouvrage qui, comme les *Cultural Contradictions of Capitalism* de Bell, se préoccupe principalement du modernisme esthétique et qui accorde bien peu de mots au postmodernisme et à l'idée de postmodernité. Cependant, Berman pressent que la transition du modernisme vers le postmodernisme au tournant des années 1980 devient de plus en plus réelle et importante. Nous soutenons ici que d'étudier le modernisme et la modernité d'un point de vue littéraire et marxiste, c'est déjà dire quelque chose sur le postmodernisme et la postmodernité.

Dans le cas de Jameson, sa place dans la présente étude ne saura surprendre qui que ce soit. En tant que critique littéraire marxiste reconnu, il en est venu à s'intéresser à la question postmoderne et aura durablement laissé sa marque. Dans l'introduction au recueil portant sur la théorie de Jameson du postmodernisme et les critiques à son endroit, *Postmodernism/Jameson/Critique*, Douglas Kellner déclarait que l'article « Postmodernism, or The Cultural Logic of Late Capitalism » constituait certainement l'article le plus cité, discuté et débattu de la décennie des années 1980⁷⁴. Il faut également ajouter que la plupart des présentations de l'intervention du marxisme débutent généralement avec l'intervention de Jameson, et non de Berman, laissant ce dernier de côté⁷⁵.

Bien qu'il existe des différences de points de vue notables entre Berman et Jameson sur la question du modernisme et du postmodernisme, notamment quant à la question de la continuité ou

⁷⁴ Kellner, Douglas (dir.). 1989. *Postmodernism/Jameson/Critique*. Washington (DC) : Mouton Press, p. 2-3.

⁷⁵ Par exemple, celle d'Anderson, *The Origins of Postmodernity*, op. cit., p. 47 ; ce qui reste toutefois étonnant puisqu'il avait manifesté un intérêt critique important pour Berman et *All That Is Solid Melts Into Air*, voir, *supra*, p. 25, note 26.

de la rupture de ces deux mouvements esthétiques, ainsi que le crédit qu'on peut accorder à la notion de « postmodernité », on pourra, dans les pages qui suivent, observer l'importance pour le marxisme de comprendre les transformations sociales et culturelles à partir des transformations du capitalisme.

2.1. Marshall Berman, le maelstrom de la modernité

Lors de la publication de *All That Is Solid Melts Into Air : The Experience of Modernity*⁷⁶ en 1982, Berman est bien au courant des débats depuis deux décennies en Amérique autour de la crise du modernisme et de l'émergence du postmodernisme. Il a lu Bell et critique assidûment au cours de l'ouvrage sa charge contre le modernisme, mais il n'a pas en revanche dû lire *La condition postmoderne* après sa parution en 1979, puisqu'il affirme dans l'introduction de l'édition de 1982 que Foucault aurait été le seul auteur dans la décennie des années 1970 à dire quelque chose d'un tant soit peu substantiel sur la modernité⁷⁷. Or, dans la préface de 1988, Berman est clair : son projet d'une relecture du modernisme et de la modernité doit être lu en directe opposition avec la pensée postmoderne et son représentant désormais attitré, Lyotard :

Post-modernists may be said to have developed a paradigm that clashes sharply with the one in this book. I have argued that modern life and art and thought have the capacity for perpetual self-critique and self-renewal. Post-modernists maintain that the horizon of modernity is closed, its energies exhausted — in effect, that modernity is *passé*. Post-modernist social thought pours scorn on all the collective hopes for moral and social progress for personal freedom and public happiness that were bequeathed to us by the modernists of the eighteenth-century Enlightenment. These hopes, post-moderns say, have been shown to be bankrupt, at best vain and futile fantasies, at worst engines of domination and monstrous enslavement. Post-modernists claim to see through the “grand narratives” of modern culture, especially “the

⁷⁶ Berman, Marshall. 1988 [1982]. *All That Is Solid Melts Into Air: The Experience of Modernity*. New York : Penguin Books. Dans ce qui suit, désormais indiqué par ALL. Pour la traduction récente, voir, *Tout ce qui est solide se volatilise : L'expérience de la modernité*. 2018 [1982]. Traduit par Julien Guazzini et Jean-François Gava. Genève : Entremonde.

⁷⁷ ALL, p. 34. Berman mentionne le premier volume de l'*Histoire de la sexualité*, la fameuse *Volonté de savoir*, et, bien sûr, *Surveiller et punir*.

narrative of humanity as the hero of liberty.” It is the mark of post-modern sophistication to have “lost even nostalgia for the lost narrative”⁷⁸.

Cette unique mention de l’idée d’une postmodernité ne doit pas laisser croire que Berman n’en aurait cependant offert qu’une critique a posteriori. En effet, Berman indique bien ici que son ouvrage démontre que le modernisme possède encore et toujours la capacité de rester critique à l’égard de soi et de se réactualiser perpétuellement. Autrement dit, dès 1982, en insistant sur la capacité du modernisme à se renouveler, *All That Is Solid Melts Into Air* constituait déjà une réponse au postmodernisme philosophique de Lyotard et consorts.

Tout en évitant d’idéaler la modernité, Berman estime que les partisans de l’idée d’une postmodernité à la Lyotard effectuent en réalité une lecture partielle et partielle de la modernité. Cette dernière est conçue d’une manière purement négative, voire comme potentiellement ou intégralement « totalitaire », et elle aurait même mené jusqu’au bout sa logique autodestructrice dans les camps d’extermination nazis, dont Auschwitz serait le symbole⁷⁹. Or, affirme Berman, la modernité contient également une dimension affirmative et positive que l’on ne saurait ignorer : la volonté d’expérimenter en vue d’émanciper l’humanité de l’oppression.

Afin de mieux comprendre cette défense de la modernité par Berman, il faut examiner ses propos sur le modernisme et le postmodernisme esthétiques des années 1960 dans l’introduction de 1982. Le marxiste américain présente en premier lieu une définition englobante, mais à la fois éloquente, de la modernité, de ce que c’est que d’être moderne et de la condition de ce monde où, comme le disait Marx (et Engels) dans le *Manifeste du Parti communiste*, « tout ce qui est solide se volatilise » :

⁷⁸ *ALL*, p. 9-10. Les citations proviennent de l’édition anglaise de *La condition postmoderne*, Lyotard, *The Postmodern Condition*, *op. cit.*, p. 31, 37, 41.

⁷⁹ « Mon argument est que le projet moderne (de réalisation de l’universalité) n’a pas été abandonné, oublié, mais détruit, “liquidé”. Il y a plusieurs modes de destruction, plusieurs noms qui en sont les symboles. “Auschwitz” peut être pris comme un nom paradigmatique pour l’“inachèvement” tragique de la modernité. », Lyotard, *Le Postmoderne expliqué aux enfants*, *op. cit.*, p. 38.

There is a mode of vital experience — experience of space and time, of the self and others, of life's possibilities and perils — that is shared by men and women all over the world today. I will call this body of experience "modernity." To be modern is to find ourselves in an environment that promises us adventure, power, joy, growth, transformation of ourselves and the world — and, at the same time, that threatens to destroy everything we have, everything we know, everything we are. Modern environments and experiences cut across all boundaries of geography and ethnicity, of class and nationality, of religion and ideology: in this sense, modernity can be said to unite all mankind. But it is a paradoxical unity, a unity of disunity: it pours us all into a maelstrom of perpetual disintegration and renewal, of struggle and contradiction, of ambiguity and anguish. To be modern is to be part of a universe in which, as Marx said, "all that is solid melts into air"⁸⁰.

Ce « maelstrom » de la modernité, Berman le fait remonter aux débuts du XVI^e siècle et le divise en trois phases : la première a lieu du XVI^e au XVIII^e siècle, puis survient la vague révolutionnaire des années 1790 et, finalement, la troisième phase du maelstrom prend forme avec le XX^e siècle. Au cours de cette dernière phase, les « processus sociaux » qui régissent le maelstrom moderne se sont vus attribuer la désignation commune de « modernisation ». Ces processus historiques ont nourri un ensemble extrêmement varié de conceptions et d'idées ayant pour but de rendre les hommes et les femmes à la fois sujets et objets de la modernisation. Il s'agissait de tenter de s'appropriier le monde et de le modeler à leur image. En début de siècle, ces conceptions et idées ont été regroupées sous le terme approximatif de « modernisme », signalant par là la volonté pour les créateurs d'être « absolument modernes ». Le but de *All That Is Solid Melts Into Air* est d'étudier la dialectique entre le processus plus général de modernisation et le modernisme esthétique, cette dernière catégorie relevant plutôt de l'histoire de l'art et de l'esthétique⁸¹.

Selon Berman, le XX^e siècle est une période particulièrement éprouvante pour l'expérience moderne, mais ce siècle a vu la naissance d'un art tout à fait remarquable. L'élan initial de la modernité est devenu plus problématique et contradictoire et il est désormais plus difficile de saisir les contours exacts de l'expérience moderne : « We seem to have forgotten how to grasp the

⁸⁰ *ALL*, p. 15.

⁸¹ *ALL*, p. 16.

modern life from which this art springs. In many ways, modern thought since Marx and Nietzsche has grown and developed; yet our thinking about modernity seems to have stagnated and regressed⁸². » Le marxiste américain présente une distinction entre, d'une part, les conceptions de la modernité inspirée de Weber (du moins, celui de la fin de *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*) et, de l'autre, les conceptions de Marx et Nietzsche, mais aussi de Mill, Tocqueville et Kierkegaard. À l'encontre des partisans de la puissante image de Weber de la « cage d'acier » de la modernité⁸³ — comme Ortega y Gasset, Oswald Spengler, T. S. Eliot, mais aussi l'École de Francfort et le paradigme de « l'homme unidimensionnel » élaboré par Marcuse⁸⁴ —, Berman réplique que ces critiques de la « cage d'acier » adoptent en fait la perspective des gardiens de celle-ci. Les conceptions d'un Marx ou d'un Nietzsche, elles, s'accordent sur le fait, malgré tout ce qui les oppose, que les individus modernes possèdent les moyens de lutter contre les tendances néfastes de la modernité⁸⁵.

Discutant de la tumultueuse période du modernisme au cours des années 1960, Berman y distingue trois tendances selon le type d'attitude que chacune entretient face à la vie moderne :

⁸² ALL, p. 24.

⁸³ « Baxter souhaitait que le souci des biens matériels ne pesât sur les épaules de ses saints que comme “un fin manteau que l'on peut enlever à tout instant”. Mais le destin voulut que ce manteau devienne une dure chape d'acier. À partir du moment où l'ascèse entreprit de transformer le monde et d'agir dans le monde, les biens matériels de ce monde acquirent sur l'homme un pouvoir croissant et finalement inéluctable, comme on n'en avait jamais connu auparavant. », Weber, *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, op. cit., p. 301. Berman reconnaît que les conférences de Weber sur la profession et la vocation de savant et de politique présentent une conception de la modernité nettement plus dialectique, Weber, Max. 2003 [1922]. *Le savant et le politique*. Traduit par Catherine Colliot-Thélène. Paris : La Découverte. Nous rajouterions qu'une lecture elle-même plus dialectique de la conclusion de la célèbre thèse de Weber est possible et nous dispenserait des mauvaises compréhensions malheureusement trop répandues. Weber indiquait clairement au sujet de sa prose prophétique citée précédemment : « Mais nous nous engageons ici dans le domaine des jugements de valeur et de croyance qui ne doivent pas encombrer cet exposé purement historique. », p. 302.

⁸⁴ Marcuse, Herbert. 1968 [1964]. *L'homme unidimensionnel : Essai sur l'idéologie de la société industrielle avancée*. Traduit par Monique Wittig. Paris : Éditions de Minuit. Voir l'échange entre Berman et Marcuse suite au compte-rendu critique de Berman de l'ouvrage dans *Partisan Review* : Berman, Marshall. 1964. « Theory and Practice: A Review of Herbert Marcuse's One-Dimensional Man ». *Partisan Review*, 31 (4) : p. 617-627 ; Marcuse, Herbert. 1965. « Comes the Revolution: Reply to Marshall Berman's Review of One-Dimensional Man ». *Partisan Review*, 32 (3) : p. 159-161. Selon l'avis de Berman, la pensée de Marcuse est devenue infiniment plus riche et dialectique par la suite ; il ne manque cependant pas de noter l'ironie que *L'homme unidimensionnel* reste l'ouvrage le plus connu et le plus discuté de Marcuse, ALL, p. 29, note 13.

⁸⁵ ALL, p. 27-28.

affirmative, négative et en retrait. Il y a peu à dire de la tendance en retrait sinon que Berman lui attribue pour représentant Roland Barthes et Clement Greenberg et que ce modernisme prônait une séparation de la pratique artistique des impuretés et vulgarités de la vie⁸⁶.

Dans le cas de la tendance négative, il y est question de ceux qui partagent une conception du modernisme « as an unending permanent revolution against the totality of existence⁸⁷. » Parmi un certain nombre de critiques culturels, Daniel Bell en est le représentant le plus éloquent. Les caractérisations du modernisme comme un mouvement obsédé par la destruction de toute forme de stabilité des normes, mœurs ou institutions ont certainement quelque chose de vrai, avance Berman, mais cela n'autorise pas pour autant à ignorer la dimension positive du modernisme. Outre une mauvaise et incomplète compréhension du modernisme, cette tendance négative commet l'erreur de faire reposer son analyse sur le modèle d'une société potentiellement dépourvue de problèmes⁸⁸.

La discussion de la tendance positive est particulièrement intéressante en ce qu'elle place le postmodernisme, comme le firent Bell et Lyotard, dans un rapport étroit, mais complexe avec le modernisme. Berman cite comme représentants de ce « pop modernism » ou « postmodernisme » (il utilise les deux appellations) : John Cage, Marshall McLuhan, Leslie Fiedler, Susan Sontag et Robert Venturi. Cette dernière version du modernisme a voulu à la fois briser les murs entre l'art et les autres domaines de la vie comme le divertissement commercial, les technologies industrielles, la mode et le design, la politique, etc., et à la fois surmonter la division entre les différentes spécialisations artistiques. Cela donna lieu à des œuvres et performances multimédias beaucoup

⁸⁶ *ALL*, p. 29-30. Notons que, de cette forme d'aristocratie esthétique qui condamne la vulgarité du monde moderne bourgeois et capitaliste, Baudelaire en est certainement le père, malgré toute l'ambivalence de celui-ci à l'égard des bourgeois pourvoyeurs de fonds. Berman examine attentivement cette tension chez l'auteur des *Fleurs du mal* dans le troisième chapitre de *ALL*, p. 131-171.

⁸⁷ *ALL*, p. 30.

⁸⁸ Résumant le propos de Bell dans ses essais sur le modernisme et la société postindustrielle, Berman y va de cette remarque ironique : « If only the modernist snake could be expelled from the modern garden, space, time and the cosmos would straighten themselves out. Then, presumably, a techno-pastoral age would return, and men and machines could lie down together happily forevermore. », *ALL*, p. 31.

plus riches et polyvalentes que ce qu'on avait pu voir auparavant⁸⁹. Le jugement de Berman sur ce prolongement postmoderniste du modernisme est nuancé : s'il applaudit l'explosion créative et imaginative de ce modernisme, lequel se sentait trop contraint par le modernisme de la « forme pure » et de la « révolte pure » du début du siècle, Berman regrette toutefois qu'il ne soit jamais parvenu à développer une perspective critique sur l'ordre établi et ainsi à déterminer quelles sont les limites de l'ouverture au monde moderne. Le postmodernisme aurait manqué dès lors la prise de distance critique nécessaire à l'égard des aliénations propres au monde moderne, distance critique caractéristique du modernisme et qui permettait aux œuvres et à la pratique artistique d'exprimer quelque chose de la complexité de l'expérience moderne.

Tous les modernismes et antimodernismes de ces trois tendances des années 1960 étaient sérieusement problématiques, mais au moins il y avait là un désir d'explorer les tensions qui animent le courant historique de la modernité. Les années 1970 représenteraient en revanche une triste décennie (*bleak decade*) où la richesse de la réflexion sur la question de la modernité aurait été partiellement perdue avec les refuges qu'ont trouvés les artistes et intellectuels dans le « structuralisme », une « mystique postmoderne » et une séparation hermétique de la modernisation socio-économique et de l'esthétique moderniste⁹⁰. Berman affirme donc qu'il a écrit son livre pour s'opposer à ce marasme. L'ouvrage est composé de cinq chapitres : un sur le *Faust* de Goethe comme tragédie du développement, un sur une relecture du *Manifeste du Parti communiste* comme une œuvre moderniste, un sur Baudelaire, ses écrits sur la vie moderne et sa relation au Paris de Haussmann lors du Second Empire, un sur le rapport entre la littérature russe — Pouchkine, Gogol, Dostoïevski et autres — et la naissance de Saint-Pétersbourg et, finalement, un sur la restructuration urbaine de New York sous la main de fer de Robert Moses, grand planificateur moderniste s'il en

⁸⁹ *ALL*, p. 31-32.

⁹⁰ *ALL*, p. 33-35.

fut un. L'examen attentif de ces expériences marquantes du modernisme du XIX^e siècle (et du XX^e siècle dans le cas de Moses), espère Berman, pourra nous aider à surmonter les apories des dernières décennies afin de paver la voie pour un modernisme du XXI^e siècle.

Ainsi Berman tient fortement au concept de modernisme. L'expression de « postmodernisme » ne signifie pas pour lui la fin du modernisme ou le moment d'une rupture radicale avec celui-ci, mais plutôt un moment de crise tout à fait normal qui pourra éventuellement être résolu. Cette « normalité » de la crise et cette confiance en la permanence du modernisme chez Berman ne pourront être comprises qu'en étudiant la compréhension dialectique que celui-ci propose entre le processus de modernisation et les subjectivités modernes. L'exposition de Berman de ce lien dialectique est présentée avec une grande force dans le chapitre sur Marx et l'étude de sa puissante formule que « tout ce qui est solide se volatilise ». Nous ne nous livrerons pas à un examen détaillé de l'ensemble de l'ouvrage, notre interprétation prendra comme fil conducteur essentiel la figure de Marx et la question du modernisme comme réaction au processus de modernisation.

Tout ce qui est solide se volatilise, processus de modernisation et modernisme esthétique

Dans le deuxième chapitre de l'ouvrage, intitulé « All That Is Solid Melts Into Air : Marx, Modernism and Modernization », il est question de « récupérer » et de « reconstruire » la vision de Marx de la vie moderne comme un tout⁹¹. Berman ne cache donc pas le caractère interprétatif de sa démarche et il ajoute même que l'esprit de la totalité qu'il prône va à l'encontre de la pensée contemporaine sur la modernité. En effet, les études sur la modernité portent sur deux phénomènes distincts et mettent en œuvre des disciplines qui semblent hermétiquement fermées l'une à l'autre :

⁹¹ ALL, p. 88.

la « modernisation », objet des sciences sociales, et le « modernisme », traité par l'esthétique et la critique culturelle. Si l'on tente de retrouver Marx à travers ce dualisme, il est, sans surprise, extrêmement présent dans la littérature sur le processus de modernisation, mais, curieusement, on ne retrouve son nom à peu près nulle part dans les études modernistes. Pourtant, Berman nous rappelle que l'on fait généralement remonter les débuts du modernisme à sa génération — celle des années 1840 avec Baudelaire, Flaubert, Wagner, Kierkegaard et Dostoïevski. En fait, dans les rares cas où Marx est cité dans les études modernistes, il y serait présenté comme un simple faire-valoir ou un résidu d'une vieille époque encore innocente, celles des Lumières par exemple, dont les fondements auraient été complètement détruits par le modernisme⁹².

Or, face à cette séparation rigide entre le processus de modernisation et le modernisme, Berman oppose l'image de « tout ce qui est solide se volatilise » que l'on retrouve dans le *Manifeste du Parti communiste*⁹³. Pour le marxiste américain :

The cosmic scope and visionary grandeur of this image [“all that is solid melts into air”], its highly compressed and dramatic power, its vaguely apocalyptic undertones, the ambiguity of its point of view — the heat that destroys is also superabundant energy, an overflow of life — all these qualities are supposed to be hallmarks of the modernist imagination⁹⁴.

Ainsi, avec ce genre de formule typique d'un Rimbaud, d'un Nietzsche ou d'un Yeats, une lecture attentive de Marx nous démontre non seulement que celui-ci a sa place au sein du panthéon du modernisme, mais également que la séparation de la modernité en deux branches séparées est

⁹² ALL, p. 88.

⁹³ « La bourgeoisie ne peut exister sans révolutionner constamment les instruments de production et donc les rapports de production, c'est-à-dire l'ensemble des rapports sociaux. Le maintien sans changement de l'ancien mode de production était, au contraire, pour toutes les classes industrielles antérieures, la condition première de leur existence. Ce bouleversement continu de la production, ce constant ébranlement de toutes les conditions sociales, cette agitation et cette insécurité perpétuelles distinguent l'époque bourgeoise de toutes les précédentes. Tous les rapports sociaux stables et figés, avec leur cortège de conceptions et d'idées traditionnelles et vénérables, se dissolvent ; les rapports nouvellement établis vieillissent avant d'avoir pu s'ossifier. Tout élément de hiérarchie sociale et de stabilité d'une caste s'en va en fumée [*all that is solid melts into air*—SD], tout ce qui était sacré est profané, et les hommes sont enfin forcés d'envisager leur situation sociale, leurs relations mutuelles d'un regard lucide. », Marx, Karl, et Friedrich Engels. 1973 [1848]. *Manifeste du Parti communiste*. Traduit par Michèle Kiintz. Paris : Éditions sociales, p. 34-35.

⁹⁴ ALL, p. 89.

profondément arbitraire. Il s'agit là de l'un des éléments importants de l'analyse de Berman : il faut éclairer les effets du processus de modernisation sur les subjectivités modernes et leurs expérimentations esthétiques modernistes.

L'analyse de Berman du *Manifeste* porte essentiellement sur la première section de celui-ci, intitulée « Bourgeois et prolétaires », passage où Marx décrit avec force ce que l'on désigne aujourd'hui comme le processus de modernisation avec l'arrivée au pouvoir de la bourgeoisie comme classe dominante⁹⁵. Si l'on résume rapidement ce que décrit Marx, dans un premier temps, il y a l'établissement d'un marché mondial, d'une économie de production et de consommation. On assiste également à l'essor des technologies de communication, à une concentration des capitaux entre les mains de quelques-uns et à la prolétarianisation de la société accompagnée par l'apparition des grandes villes industrielles. La centralisation légale, fiscale et administrative fait son entrée afin d'imposer de l'ordre dans ce processus. Et, finalement, la classe ouvrière commence à développer une conscience de classe et ses membres se mettent à réagir aux conditions de misère et d'oppression mises en place par le système capitaliste. Nous sommes ici en terrain connu et Berman nous rappelle que cette description est toujours pertinente pour comprendre notre époque : ce processus de transformation à grande échelle est toujours en cours, autant dans les pays du Nord que du Sud, bien que renouvelé et sous de nouvelles formes⁹⁶.

Marx a été en mesure d'identifier une contradiction radicale propre à l'avènement moderne du règne de la bourgeoisie : ironiquement, c'est « l'activisme » de cette dernière, c'est-à-dire son inlassable engagement dans la transformation matérielle et spirituelle du monde, qui est la cause de son succès, mais également le germe de sa perte. Selon cette interprétation de Marx, les bourgeois ont démontré avec un éclat retentissant qu'il était possible de changer le monde par le

⁹⁵ Marx et Engels, *Manifeste du Parti communiste*, op. cit., p. 30-47.

⁹⁶ *ALL*, p. 90-91.

travail. Ils ont dès lors eux-mêmes ouvert la porte à la possibilité de transformer ce monde moderne encore davantage et, surtout, pour le mieux. Or, voilà où la contradiction entre en jeu : « They can go on playing their revolutionary role only by denying its full extent and depth⁹⁷. » Les bourgeois sont révolutionnaires sans le savoir et ils doivent s'assurer de rester ignorants de la pleine mesure de leur rôle historique. Face à l'impossibilité de la bourgeoisie de rechercher l'enrichissement de ce monde autrement que par l'augmentation du poids de sa bourse, elle laisse alors le champ libre à un ensemble de penseurs et de travailleurs d'expérimenter les voies qu'elle se refuse obstinément à explorer⁹⁸.

Suite à la démonstration de la possibilité de changer le monde par le travail, la seconde grande réussite de la bourgeoisie est d'avoir libéré la capacité et le désir humain pour le changement, un changement en permanence, autant individuel que collectif. Afin de survivre dans la société moderne où « tout ce qui est solide se volatilise », les individus doivent adapter leur personnalité à la forme fluide de cette société. Ils ne doivent pas simplement être en mesure de s'adapter au changement perpétuel, mais ils doivent apprendre à le désirer profondément. La bourgeoisie a donc produit un type de subjectivité radicalement nouveau dans l'histoire de l'humanité et Marx, soutient Berman, ne s'y est pas du tout opposé. Le problème réside ailleurs : il consiste dans le fait que le capitalisme détruit les possibilités humaines qu'il produit ; il incite les individualités à croître et à se développer, à se munir de multiples traits et talents, mais uniquement dans une manière restreinte et déformée⁹⁹.

Berman remarque en outre que les apologistes du capitalisme, d'Adam Ferguson à Milton Friedman, se sont avérés bien moins enthousiastes que Marx à l'idée du potentiel infini et

⁹⁷ *ALL*, p. 94.

⁹⁸ *ALL*, p. 93-94.

⁹⁹ *ALL*, p. 94-96.

révolutionnaire de ce système économique. Ils préfèrent insister davantage sur le fait que le capitalisme permet d'augmenter le confort matériel des individus plutôt que d'offrir la chance de vivre une existence infiniment plus riche. Or, comment expliquer, demande Berman, que la bourgeoisie et ses idéologues — lesquels n'ont jamais été reconnus pour leur humilité et leur modestie — n'aient jamais été tout à fait au clair avec eux-mêmes sur ce point ? Cette part d'ombre ne peut pas s'expliquer uniquement par l'exploitation, comme réduction de l'autre à une marchandise, puisque les capitalistes, après tout, considèrent aussi bien leurs employés que leurs associés comme de simples moyens et cela ne les empêche nullement de dormir la nuit. Il s'agit plutôt du fait que tout ce que la société bourgeoise crée et construit est nécessairement amené à être détruit¹⁰⁰.

Ainsi le secret que la bourgeoisie refuse de s'avouer culmine dans la constatation qu'elle représente une classe profondément *nihiliste*, au sens où le capitalisme exige une destruction continuelle de ses produits, de ses moyens de production et de l'ensemble des représentations idéologiques qui y sont liées. C'est pourquoi la classe bourgeoise est la classe la plus destructrice, voire la plus violente, qui ait jamais existé dans toute l'histoire de l'humanité. La dimension nihiliste de la modernité provient du fait que la classe dominante, la bourgeoisie, est profondément nihiliste. Berman trouve conséquemment bien pauvre l'explication donnée par Nietzsche et ses épigones que l'origine du nihilisme moderne se trouverait dans le traumatisme cosmologique de la « mort de Dieu ». En comparaison, l'analyse de Marx de l'essence nihiliste de la modernité bourgeoise est beaucoup plus juste, puisqu'elle permet de retrouver l'origine du nihilisme dans la banalité d'une simple journée au sein de l'économie capitaliste¹⁰¹.

¹⁰⁰ ALL, p. 99.

¹⁰¹ ALL, p. 99-101.

Ainsi, si l'on peut certainement être convaincu que le *Manifeste du Parti communiste* constitue une œuvre moderniste, en ce qu'elle éclaire les profondeurs de la conscience moderne, Berman ne fait pas que célébrer l'exactitude et le caractère prophétique de la vision de Marx, il veut avant tout nous mettre en garde contre ses dangers. En effet, le lien entre le processus de modernisation et ses effets sur les subjectivités modernes est désormais assuré, mais la « reconstruction » de la vision moderniste de Marx se fait au prix de produire une vision habitée par des tensions radicales, lesquelles sont caractéristiques du modernisme esthétique. Berman en est bien conscient et considère que le constat des contradictions propres au modernisme esthétique permettra de jeter une lumière nouvelle sur les apories du marxisme.

Dans le cas, par exemple, des crises économiques : leurs répétitions périodiques devaient mener à l'émergence d'une réponse socialiste robuste et organisée. Or, le propre de la modernité bourgeoise n'est-il pas celui de l'adaptation à un monde en constant changement ? Également, Marx voyait en la constitution d'une solidarité ouvrière un retournement du succès de la bourgeoisie contre elle-même : « The worker's communal bonds, generated inadvertently by capitalist production, will generate militant political institutions, unions that will oppose and finally overthrow the private, atomistic framework of capitalist social relations. *So Marx believes*¹⁰². » Le scepticisme avec lequel Berman accueille ce pronostic ne pourrait être plus visible. C'est qu'apparaît alors, selon lui, un dilemme important touchant l'activité révolutionnaire : comment s'assurer de l'instauration du communisme si tout mouvement en ce sens est constamment menacé de devenir obsolète avant d'avoir eu la chance de se solidifier ? Si les ouvriers sont une création de la modernité capitaliste, ils pourraient tout aussi bien disparaître un jour ou l'autre. La solidarité qu'ils affichent entre eux pourrait être aussi éphémère que les machines sur lesquelles ils opèrent.

¹⁰² *ALL*, p. 104. Nous soulignons.

Et, finalement, si le communisme est censé être l'achèvement de la modernité, il est difficile alors de comprendre que les moyens requis pour y parvenir — notamment la prise sanglante du pouvoir étatique par la révolution et l'imposition par le parti de la dictature du prolétariat — consistent en la répression des énergies propres à la modernité que le communisme a pourtant pour mission de libérer¹⁰³.

Il y aurait encore beaucoup à dire sur l'essai de Berman, mais nous devons conclure en présentant ce que la critique des éléments modernistes de la vision de Marx de la modernité apporte à l'intervention marxiste au sein de la question postmoderne. Face au scepticisme éloquent que le marxiste américain a affiché à l'endroit de Marx, la tentation n'est pas loin de se réfugier dans un doute postmoderne à l'égard du « métarécit » marxiste-moderniste. Or, pour Berman, s'arrêter aux critiques qu'il a lui-même adressées à Marx, ce serait oublier ce que ce dernier considérait comme l'essence de la pensée critique : celle-ci fait partie d'un processus dialectique qui permet à la personne critiquée de dépasser ses critiques et elle-même afin d'atteindre une nouvelle synthèse¹⁰⁴. Selon Berman, critiquer Marx, c'est le rendre à nouveau pertinent pour notre époque, mais aussi rester fidèle à son intention de démasquer les fausses tentatives de transcendance de l'ordre établi.

* *
*

Ainsi, dans cette première entrée dans l'apport marxiste, on peut souligner plusieurs éléments qui touchent les différents niveaux de la question postmoderne. La conception du modernisme esthétique chez Berman dépasse largement les frontières conventionnelles de l'art et de la culture pour exprimer toute forme de tentative de s'appropriier le monde plongé dans le maelstrom

¹⁰³ *ALL*, p. 103-105.

¹⁰⁴ *ALL*, p. 120. Le jargon hégélien est certainement à l'œuvre ici et ailleurs, mais il n'est pas question pour nous de discuter dans ce travail du rapport complexe du marxisme à la logique hégélienne, bien qu'on pourrait nous objecter que ce rapport est au cœur de la question de la « crise des métarécits ». Nous sommes conscients de ce problème et estimons qu'il devra être réglé dans un travail ultérieur.

moderne. Par ce fait, Marx est un moderniste par son exploration de la relation entre le processus de modernisation et le type de subjectivité que celui-ci produit. Or, si l'on se fie à ce que Berman nous indiquait dans les sections introductives de son ouvrage, Bell est conséquemment lui aussi moderniste dans son antimodernisme. La pensée de Lyotard est, à cet égard, également moderniste puisque le postmodernisme qu'il défend n'est pour Berman qu'un moment de crise du modernisme annonçant un possible retour à une conception plus dialectique de la modernité. Cet éventuel retour, *All That Is Solid Melts Into Air* y contribue en explorant différentes expériences du modernisme esthétique au cours du XIX^e et du XX^e siècles. Cette exploration doit démontrer que le modernisme est loin d'être disparu à jamais.

La permanence du modernisme, par-delà la crise suivant les années 1960, est assurée vu le cadre de Berman qui postule que la condition de la modernité est que « tout ce qui est solide se volatilise ». Cette condition est le fruit du processus de modernisation qui a toujours cours de nos jours. Tant que nous vivons sous le capitalisme, le modernisme sera toujours vivant. Bien qu'il évacue tout recours à l'économie politique et qu'il limite son analyse de Marx à une perspective littéraire, Berman ne considère nullement que des éléments permettraient de diagnostiquer un moment de rupture à l'intérieur de la modernité capitaliste — comme la fameuse question de la technologie et de la connaissance dans l'idée de la société postindustrielle chère à Bell et Lyotard. Plus ça change, plus c'est la même chose¹⁰⁵.

Or, il réalise toutefois un tour de force en « liquéfiant » une conception qui semblait inébranlable au sein du marxisme : la place fondamentale du prolétariat. Les conséquences d'un tel geste sont immenses et Berman n'y voit là qu'un moyen de réactualiser le marxisme. On pourrait

¹⁰⁵ Anderson critique sévèrement l'utilisation des concepts de modernisation, de modernisme et de modernité par Berman, puisque cela conduirait à une périodisation homogène et ahistorique du développement du capitalisme. Voir, Anderson, « Modernity and Revolution », *art. cit.*, p. 100-113.

alors se demander s'il y a lieu encore de parler d'un marxisme, mais comme on le verra dans ce qui suit avec Jameson, il semble constitutif de ce marxisme anglo-américain préoccupé par la culture et la question postmoderne de devoir remettre en cause les fondements du marxisme afin de pouvoir continuer à exister.

2.2. Fredric Jameson, capitalisme avancé et logique culturelle postmoderne

La décennie des années 1980 fut une décennie faste pour la théorisation marxiste de la question postmoderne avec l'apport important du critique littéraire américain Fredric Jameson. Ce théoricien marxiste signe au cours de la seule année 1984 deux textes qui auront une très grande influence dans la suite des débats autour de la question postmoderne, soit : la préface à la traduction américaine de *La condition postmoderne* et son fameux article « Postmodernism, or The Cultural Logic of Late Capitalism »¹⁰⁶. Ses nombreux articles, chapitres d'ouvrages collectifs et entretiens publiés au cours des années 1980 directement préoccupés par la question postmoderne, Jameson, auteur prodigieusement prolifique, les remania et les inséra dans son ouvrage synthétique de 1991, au titre homonyme de l'article de 1984, *Postmodernism, or The Cultural Logic of Late Capitalism*¹⁰⁷.

Jameson n'est nullement opposé à l'idée de donner un contenu substantiel au concept de « postmodernisme », jusqu'à un point si englobant qu'il deviendra difficile, comme on le verra, de départager ce concept de celui de la « postmodernité » philosophico-historique. Le critique

¹⁰⁶ Jameson, Fredric. 1984. « Foreword ». Dans *The Postmodern Condition: A Report on Knowledge*, par Jean-François Lyotard, traduit par Geoff Bennington et Brian Massumi. Minneapolis: University of Minnesota Press, p. VII-XXI ; « Postmodernism, or The Cultural Logic of Late Capitalism ». 1984. *New Left Review*, 0 (146) : p. 53-92. Dans ce qui suit, l'article est désormais indiqué par P84.

¹⁰⁷ Jameson, Fredric. 1991. *Postmodernism, or The Cultural Logic of Late Capitalism*. Durham : Duke University Press. Dans ce qui suit, le livre est désormais indiqué par P91. Pour la traduction française, voir, Jameson, Fredric. 2007 [1991]. *Le Postmodernisme, ou la logique culturelle du capitalisme tardif*. Traduit par Florence Nevoltry. Paris : Les Éditions Beaux-arts de Paris.

marxiste n'est nullement effrayé par le vocable de « postmoderne », mais il juge néanmoins qu'il est nécessaire d'en contrer les mauvais usages en développant par conséquent une compréhension théorique, critique et historique, plus précise et adéquate de la notion. L'un des points fondamentaux de son analyse est que le postmodernisme gagne en intelligibilité, s'il est compris, dans ses nombreuses et différentes manifestations, comme l'effet des transformations au sein du capitalisme ou comme le fruit de la « logique culturelle du capitalisme avancé ». La dimension presque exclusivement culturelle de l'analyse de Jameson est dès lors décisive pour toute compréhension adéquate de celle-ci, notamment en ce qui a trait aux forces et aux faiblesses inhérentes à sa démarche.

Dans cette présentation de l'apport de Jameson à la question postmoderne, il est inutile de souligner que celle-ci ne pourra être que partielle. Et cela sans oublier que nous ne saurions discuter de ses ouvrages préalablement publiés au cours des deux décennies précédentes qui ont bâti sa réputation de critique littéraire marxiste incontournable tels que *Sartre: The Origins of a Style*, *Marxism and Form*, *The Prison-House of Language* et *The Political Unconscious*¹⁰⁸. À travers la fécondité et la générosité de l'œuvre jamesonienne, nous privilégions un angle d'attaque qui nous permettra de rattacher Jameson à notre problème de la compréhension marxiste de la question postmoderne, c'est-à-dire que nous nous sommes attardés à ses textes plus « théoriques » portant sur la notion de postmodernisme culturel. Notre analyse se concentrera donc sur la préface de *La condition postmoderne*, sur l'article de 1984, ainsi que sur l'ouvrage de 1991. Il y a d'ailleurs un rapport direct entre ces trois textes de Jameson : la préface à l'ouvrage de Lyotard peut être

¹⁰⁸ Jameson, Fredric. 1961. *Sartre: The Origins of a Style*. New Haven : Yale University Press ; *Marxism and Form: Twentieth Century Dialectical Theories of Literature*. 1971. Princeton : Princeton University Press ; *The Prison-House of Language: A Critical Account of Structuralism and Russian Formalism*. 1972. Princeton : Princeton University Press ; *The Political Unconscious: Narrative as a Socially Symbolic Act*. 1981. Ithaca : Cornell University Press. Pour des lectures qui lient la théorie du postmodernisme de Jameson à ses travaux antérieurs, voir Kellner, *Postmodernism/Jameson/Critique*, op. cit., p. 1-42 ; Anderson, *The Origins of Postmodernity*, op. cit., p. 47-54.

comprise comme le préambule à sa théorie de la postmodernité culturelle, l'article de 1984, lui, comme le cœur de cette théorie et le livre de 1991, finalement, comme le lieu d'enrichissement du cadre établi. Nous étudions premièrement la préface pour enchaîner par la suite avec un examen conjoint de l'article de 1984 et du livre de 1991, car, fait important pour notre analyse, l'article en constitue le premier chapitre.

La préface de 1984, entre enthousiasme et prudence

Il peut sembler étonnant d'avoir laissé la tâche à un marxiste aussi reconnu dans le monde universitaire américain de signer la préface de la traduction anglophone de *La condition postmoderne*, un ouvrage qui annonce pourtant l'impossibilité d'accorder un quelconque crédit au marxisme, exemple même d'une théorie prenant directement appui sur les métarécits de légitimation moderne que Lyotard annonçait caducs. Or, même si Jameson est fort critique à l'endroit du philosophe français et, notamment, de son modèle épistémologique, il considère néanmoins que l'une des contributions majeures de ce « Rapport sur le savoir » est de permettre de repenser plusieurs des éléments centraux du marxisme comme l'idéologie, le mode de production ou la question de la valeur.

Il n'est pas question pour nous d'entrer dans tous les détails de cette préface critique et incisive, mais un certain nombre d'éléments méritent d'être discutés afin que nous puissions passer à la théorie plus générale de Jameson sur le postmodernisme. Ainsi, après avoir examiné attentivement le cadre épistémologique de Lyotard et qualifié celui-ci de « postréférentialiste » dans la lignée de Kuhn et Feyerabend, Jameson remarque que le retour des petits récits narratifs chez Lyotard vient grandement compliquer le tableau général et la cohérence interne de la condition

postmoderne du savoir¹⁰⁹. En effet, cette condition « postmoderne » n'était-elle pas caractérisée par une évacuation du recours à la légitimation par la forme narrative ? Afin de résoudre cette apparente contradiction entre une recrudescence des petits récits au niveau local et une crise généralisée des métarécits, Jameson propose l'hypothèse — laquelle Lyotard n'aurait pas osé envisager selon lui — que, loin de disparaître, les grands récits de la modernité se sont plutôt retrouvés enfouis sous terre et qu'ils continueraient à posséder une force d'agir indéniable sur nous, non plus de manière consciente, mais à partir de notre inconscient collectif. Jameson déclare que sa préface sera le lieu de démonstration de cette persistance d'une effectivité désormais inconsciente en tant que façon de « penser à » (*thinking about*)¹¹⁰. Or, il est à noter qu'il est difficile de retrouver une telle démonstration dans la préface, sans oublier que Jameson affirme dans le livre de 1991 regretter son usage occasionnel du terme de « métarécit »¹¹¹. La cohérence de la position de Jameson tient à ce que, dans les deux cas, il conteste la vraisemblance de la thèse de Lyotard de la disparition subite des métarécits. En effet, la question se pose : en quoi la fin de la procédure de légitimation de la science par les métarécits de la modernité entraîne-t-elle nécessairement la disparition complète desdits métarécits ? Question complexe, mais qui démontre bien une tension importante dans le grand récit de la fin des grands récits de Lyotard.

Aux yeux de Jameson, la question de la société postindustrielle telle que théorisée par Bell et Touraine, puis défendue par Lyotard, relance la question de la nature du mode de production capitaliste. Jameson reconnaît que le mode de production capitaliste a grandement changé depuis l'écriture du *Capital*. Il est certainement vrai que la production n'est plus principalement et uniquement celle de la valeur-travail et qu'il faut conséquemment repenser l'importance de la

¹⁰⁹ Au sujet du retour du petit récit dans *La condition postmoderne*, voir, *supra*, p. 43-44.

¹¹⁰ Jameson, « Foreword », *op. cit.*, p. XII.

¹¹¹ *P91*, p. XI.

valeur-connaissance. Cependant, la force de ce changement ne ferait pas tomber la pertinence du marxisme, mais révélerait plutôt sa nécessité. Dans un monde de plus en plus globalisé et de plus en plus médiatisé, la persistance de problématiques liées au pouvoir et au contrôle, tout particulièrement avec la montée de la monopolisation de l'information par les entreprises privées, nous conduit à reconnaître au marxisme un statut d'analyse privilégié¹¹².

Or, reconnaître la spécificité de la présente période requiert également, selon Jameson, de mettre en doute la possibilité de l'abolition du capitalisme, la possibilité de la révolution et, surtout, la permanence du statut accordé à la classe ouvrière industrielle de « sujet de l'histoire ». On a déjà vu historiquement de nombreux intellectuels et militants reconnaître, souligne Jameson, la force d'explication du marxisme et, simultanément, abandonner la vision traditionnelle marxiste de la révolution et du socialisme. Néanmoins, ce qui fédérera autant les marxistes orthodoxes que les postmarxistes et les antimarxistes, comme Lyotard et Bell, c'est l'idée que le marxisme comme philosophie cohérente tient ou s'effondre avec la question des classes sociales¹¹³. Autrement dit, sans lutte des classes, le marxisme n'aurait plus lieu d'être.

Jameson indique par cela que la société postindustrielle se révèle en fait une description tronquée de la réalité, puisqu'elle gomme la persistance de la lutte des classes en adoptant un fétichisme technologiste. Afin de véritablement comprendre ce dont la société postindustrielle est le nom, Jameson nous invite plutôt à nous tourner vers la théorie de l'économiste politique trotskyste Ernest Mandel, présentée dans son ouvrage *Spätkapitalismus*, de l'émergence d'un troisième âge du capitalisme. Le premier âge étant celui du capitalisme classique ou de marché et le deuxième celui de l'âge monopoliste ou impérialiste, cette tripartition historique avec le dernier

¹¹² Jameson, « Foreword », *op. cit.*, p. XIII.

¹¹³ *Ibid.*, p. XIII-XIV. Jameson entérine donc une forme de séparation de la théorie marxiste et la pratique politique socialiste, bien que la théorie reste toujours une certaine forme de pratique.

âge du capitalisme avancé, permet de rendre compte de la place désormais prise par la science et la technologie, mais aussi, et surtout, le phénomène de la globalisation du capitalisme¹¹⁴. Comme on le verra plus bas, l'appui de Jameson sur la théorie de Mandel constitue un élément fondamental de sa théorisation du postmodernisme.

Ainsi, l'ouvrage de Lyotard constitue une contribution à cette problématique générale de la (re)définition du mode de production, bien que le philosophe français soit loin de compter dans l'esprit de Jameson parmi la classe des révolutionnaires dans le sens le plus classique du terme. Or, la limitation formelle de *La condition postmoderne* à l'examen du problème de la « connaissance » excite (*tantalize*) Jameson, mais l'irrite (*frustrate*) également profondément, puisque cette limitation a conduit à une absence d'un véritable traitement de la culture — un sujet pourtant de prédilection de Lyotard dans ses autres écrits. De l'avis de Jameson, l'engagement de Lyotard dans la promotion d'un large éventail d'art d'avant-garde et expérimental rapproche plutôt celui-ci du champ des idéologies du « haut-modernisme »¹¹⁵ (*high modernism*) que des différents postmodernismes contemporains. Cet engagement de Lyotard est donc intimement, et paradoxalement, lié à la conception de la nature révolutionnaire du haut-modernisme que Habermas a hérité de l'École de Francfort¹¹⁶.

¹¹⁴ *Ibid.*, p. XIV-XV. Jameson cite en partie ce passage de l'ouvrage de Mandel : « This new period [1940 to 1965] was characterized, among other things, by the fact that alongside machine-made industrial consumer goods (as from the early 19th century) and machine-made machines (as from the mid-19th century) we now find machine-produced raw materials and foodstuffs. *Late capitalism, far from representing a "post-industrial society," thus appears as the period in which all branches of the economy are fully industrialized for the first time*; to which one could further add the increasing mechanization of the sphere of circulation (with the exception of pure repair services) and the increasing mechanization of the superstructure. », Mandel, Ernest. 1978 [1972]. *Late Capitalism*. Traduit par Joris De Bres. London : Verso, p. 190-191. Il existe également une traduction française de l'ouvrage, *Le Troisième âge du capitalisme*. 1976 [1972]. Traduit par Bernard Keisser. Paris : 10/18.

¹¹⁵ L'on pourrait également traduire « high modernism » par « modernisme classique ». Jameson entend par cette expression le modernisme de la première moitié du XX^e siècle. Voir notre définition opératoire du modernisme esthétique, *supra*, p. 15.

¹¹⁶ Jameson, « Foreword », *op. cit.*, p. XV-XVI.

Ayant recours au texte « Réponse à la question : qu'est-ce que le postmoderne ? », Jameson constate que Lyotard est bien loin de postuler l'existence d'une étape postmoderniste radicalement différente de la période du haut-modernisme et qui impliquerait donc une rupture culturelle et historique fondamentale. Dans la perspective étonnante développée par Lyotard dans ce texte, le postmodernisme n'est pas ce qui suit le modernisme, mais plutôt le mouvement cyclique qui retourne au moment précédant l'émergence même de tout modernisme futur¹¹⁷. Conséquemment, Jameson observe judicieusement que Lyotard ne traite pas directement de la question esthétique dans *La condition postmoderne* et que, lorsqu'il le fait, la postmodernité devient alors synonyme de modernité. Ainsi, malgré toute son opposition vigoureuse à Habermas et à sa notion d'agir communicationnel, Lyotard se retrouve paradoxalement à ses côtés au sujet de la valeur esthético-politique du modernisme : l'expérimentation et l'innovation esthétiques demeurent un moyen politique pour réaliser l'émancipation.

Jameson estime que Lyotard, par sa notion de retour cyclique au commencement du modernisme, semble, en fait, désirer un retour à une forme de modernisme prépolitique ou protopolitique. Il voudrait ainsi détacher le modernisme de son lien avec les projets politiques du XX^e siècle, vu le risque d'un retour à la « terreur ». À la suite de la fin des métarécits de la modernité, il ne reste plus que la révolte esthétique individuelle comme seule attitude émancipatrice possible. Or, Jameson s'oppose tant à la position de Lyotard qu'à celle de Habermas : un retour au modernisme classique critique n'est plus possible. Leur position s'apparente, observe-t-il, à celle de Lukács lorsque ce dernier prônait un retour à un réalisme esthétique prémoderne en plein milieu de la période du haut-modernisme¹¹⁸.

¹¹⁷ *Ibid.*, p. XVI.

¹¹⁸ *Ibid.*, p. XVI-XVIII.

Le critique marxiste observe également une autre dimension émancipatrice à l'œuvre dans *La condition postmoderne*. Plutôt que de devenir, comme Daniel Bell un « idéologue de la technocratie » et un « apologiste du système », Lyotard transfère les idéologies du modernisme esthétique et la célébration de son pouvoir révolutionnaire au sein de la science et de la recherche scientifique. Ce sera désormais la capacité infinie de la science pour l'innovation, le changement, la rupture et le renouvellement qui introduiront dans le système répressif l'excitation libératrice du nouveau et de « l'inconnu » (le tout dernier mot de l'ouvrage remarque Jameson), mais aussi de l'aventure, du refus de la conformité et de l'hétérogénéité du désir¹¹⁹. Lyotard conserverait ainsi un élan révolutionnaire, mais sans révolution politique et sociale.

Or, concluant sa préface, Jameson affirme que l'idée de justice présentée par Lyotard à la fin de *La condition postmoderne* est largement insatisfaisante. La dynamique du changement perpétuel, comme démontré par Marx dans le *Manifeste*, n'est pas un rythme étranger à l'intérieur du capital — un rythme unique qui ne concernerait que les domaines de l'art ou de la science par exemple — mais plutôt la révolution permanente du capitalisme lui-même. Le « moment de vérité », nous dit Jameson, se trouve dans le problème de la propriété et du contrôle des nouvelles banques de données. Contre l'utopie envisagée par Lyotard d'une société pleinement ouverte se présente la vision dystopique d'un monopole privé et global de l'information. Aux yeux de Jameson, il est illusoire d'espérer que le système à l'aide d'une élite technocratique règle ce problème lui-même ; une solution véritablement politique et pas simplement symbolique ou protopolitique est nécessaire¹²⁰.

Ainsi, la préface de Jameson à *La condition postmoderne* constitue le lieu où le critique littéraire marxiste exprime son insatisfaction quant à la conception de Lyotard de la postmodernité,

¹¹⁹ *Ibid.*, p. XX.

¹²⁰ *Ibid.*, p. XX.

surtout en ce qui a trait au domaine de la culture, mais où il expose également le projet d'une analyse marxiste des transformations du capitalisme, avec son entrée dans son « troisième âge », analyse qui permettrait d'expliquer la cause de ce bouleversement historique et culturel.

Le postmodernisme comme logique culturelle du capitalisme avancé

L'article de 1984 — que Jameson surnomme son « analyse programmatique »¹²¹ — constitue le cœur de cette ambition théorique et se retrouve comme premier chapitre du livre de 1991. Les autres textes et articles publiés au cours des années 1980 qui composent le reste de l'ouvrage sont principalement des études du postmodernisme effectuées à partir du cadre conceptuel établi par l'article de 1984. Afin d'éviter les allers-retours entre le livre et l'article, nous respectons donc la structure du livre tout en rappelant la centralité de l'article de 1984¹²².

L'introduction du livre de 1991 s'ouvre avec une considération méthodologique quant à toute analyse portant sur le postmodernisme :

It is safest to grasp the concept of the postmodern as an attempt to think the present historically in an age that has forgotten how to think historically in the first place. In that case, it either “expresses” some deeper irrepressible historical impulse (in however distorted a fashion) or effectively “represses” and diverts it, depending on the side of the ambiguity you happen to favor. Postmodernism, postmodern consciousness, may then amount to not much more than theorizing its own condition of possibility, which consists primarily in the sheer enumeration of changes and modification¹²³.

Pour Jameson, il est essentiel de comprendre le postmodernisme historiquement, mais il nous met en garde contre le trop grand crédit qu'on accorderait aux prétentions du postmodernisme lui-même ; c'est-à-dire dans la simple énumération de faits et d'éléments qui suffiraient pour déclarer

¹²¹ *P91*, p. xv.

¹²² Dans sa version de 1991, l'article de 1984 n'est à peu près pas modifié, hormis dans le cas d'une analyse de l'hôtel Bonaventure de Los Angeles et quelques corrections syntaxiques. Dans ce qui suit, vu le caractère anthologique de l'article de 1984, nous indiquons la pagination des deux versions du texte, en prenant pour modèle celui de 1991. Par exemple, afin de comparer les deux analyses de l'hôtel Bonaventure, voir, *P84*, p. 80-85/*P91*, p. 38-45. Pour comprendre les vues de Jameson sur le fameux hôtel de John C. Portman Jr., se référer à Arkaraprasertkul, Non. 2009. « On Fredric Jameson: Marxism, Postmodernism, and Architecture ». *Architectural Theory Review*, 14 (1) : p. 79-94.

¹²³ *P91*, p. ix.

l'existence d'une époque et d'une conscience postmodernes. Alors que le modernisme était en quête de territoires nouveaux (*new worlds*), le postmoderne, lui, recherche les ruptures (*breaks*) plutôt que la continuité avec le présent. Dans la marchandisation totale de la culture, le modernisme entretenait, lui au moins, une distance critique par rapport à la forme marchandise et accordait une attention toute particulière aux tentatives de la dépasser (*transcend*)¹²⁴.

Si l'analyse historique est essentielle à une compréhension adéquate du postmoderne, la perte de l'historicité comme trait constitutif du postmodernisme ne permet pas de rendre pleinement compte de l'ensemble de ses différentes manifestations. L'hétérogénéité et la diffusion de plus en plus généralisée du phénomène se révèlent un obstacle dans la production d'une théorie générale. Examinant celles d'Achille Bonito Oliva¹²⁵ et de Lyotard, Jameson en dégage deux éléments caractéristiques : une incomplétude et une autoréférentialité. Le caractère inachevé des théories postmodernes tient au fait qu'elles ne parviennent pas à être logiquement cohérentes en elles-mêmes. Jameson présente la contradiction apparente que, dans le cas de Lyotard, tout élément pertinent censé démontrer la fin des métarécits doit pourtant être rédigé sous la forme narrative. Exprimé autrement, le moment significatif de rupture avec la modernité est nécessairement en continuité directe avec celle-ci. Ainsi, ce paradoxe du grand récit postmoderne de la fin des autres grands récits remet en question l'idée d'une génération spontanée du phénomène postmoderne :

Despite the delirium of some of its celebrants and apologists (whose euphoria, however, is an interesting historical symptom in its own right), a truly new culture could only emerge through the collective struggle to create a new social order. The constitutive impurity of all postmodernism theory, then (like capital itself, it must be at internal distance from itself, must include the foreign body of alien content), confirms the insight of a periodization that must be

¹²⁴ *P91*, p. IX-X. On se rappelle la compréhension de Bell du postmodernisme comme un modernisme pour les masses. Pour un exemple de la manière dont Jameson conçoit le rapport entre postmodernisme et marchandisation de l'art, voir sa première analyse comparative dans l'article de 1984 entre le modernisme, représenté par la toile « Une paire de bottes » (1887) de Van Gogh, et le postmodernisme, représenté par l'illustration des « Diamond Dust Shoes » (1980) de Warhol, *P84*, p. 58-60/*P91*, p. 6-10. On peut aussi se référer à la caractérisation du postmodernisme comme l'effacement de la distinction entre la haute culture et la culture de masse, notamment dans le cas du postmodernisme architectural et de son représentant le plus connu, Robert Venturi, voir, *infra*, p. 77-78.

¹²⁵ Bonito Oliva, Achille. 1980. *The Italian Trans-Avantgarde*. Milan : G. Politi.

insisted on over and over again, namely, *that postmodernism is not the cultural dominant of a wholly new social order* (the rumor about which, under the name of “postindustrial society,” ran through the media a few years ago), *but only the reflex and the concomitant of yet another systemic modification of capitalism itself*. No wonder, then, that shreds of its older avatars — of realism, even, fully as much as of modernism — live on, to be rewrapped in the luxurious trappings of their putative successor¹²⁶.

L’idée de Jameson n’est donc pas de dire que la théorie sur la postmodernité de Lyotard ou d’autres penseurs est complètement fautive ou inutile, car trop contradictoire, mais bien plutôt de souligner qu’il est nécessaire pour la théorie de rechercher en dehors d’elle-même les éléments — comme l’émergence de la société dite « postindustrielle » ou les transformations du capitalisme — qui la fondent. Or, pour Jameson, il ne fait aucun doute que le postmodernisme est directement lié à une nouvelle configuration du capitalisme.

L’autre élément caractéristique de la théorie postmoderne est justement qu’elle souffre d’une spéculation abusive sur l’originalité du présent, ce qui la pousse à déployer des arguments historiques très forts sans fondements suffisamment solides pour justifier ses prétentions : « The decision as to whether one faces a break or a continuity [...] is not an empirically justifiable or philosophically arguable one, since it is itself the inaugural narrative act that grounds the perception and interpretation of the events to be narrated¹²⁷. » Dans le cas de Lyotard, la simple parution de son ouvrage était censée attester l’avènement de la postmodernité, jusqu’alors compris comme un simple éventail de phénomènes diffus et hétérogènes qui ne portaient pas un nom commun pour les rassembler. Jameson n’est aucunement opposé à l’idée que le postmoderne soit aussi original et singulier qu’on le prétend, cependant, il faudra poursuivre l’analyse avant de trancher sur la question de la rupture ou de la continuité.

¹²⁶ *P91*, p. XII. Nous soulignons. Il est surprenant de voir Jameson affirmer que les débats sur la société postindustrielle n’étaient qu’une « rumeur » ayant circulé dans les médias quelques années plus tôt. Non seulement Jameson s’attaque régulièrement à cette idée dans l’ensemble de ses textes sur le postmodernisme, mais il aurait lui-même utilisé le terme de « postindustrial monopoly capitalism » dans *Marxism and Form* avant de poser son choix d’autorité en économie politique sur Mandel comme le remarque sceptiquement Callinicos, *Against Postmodernism*, *op. cit.*, p. 132-133.

¹²⁷ *P91*, p. XII-XIII.

Selon Jameson, il est clair que le postmodernisme doit être compris comme étant la « logique culturelle du capitalisme avancé ». Nous avons déjà rencontré cette notion d'un « troisième âge » ou d'un « capitalisme avancé » plus haut lorsque Jameson réfutait l'usage chez Lyotard (et Bell) de la notion de société postindustrielle. Le terme de « capitalisme avancé » n'équivaut pas à la définition qu'en avait l'École de Francfort d'une société bureaucratisée, mais il correspond plutôt à la description de l'évolution du capitalisme à son stade globalisé¹²⁸. S'appuyant entièrement sur le modèle établi par Mandel, et ce, sans jamais présenter de description des transformations de la base économique, Jameson s'explique sur la dimension purement culturelle de son analyse : le troisième âge du capitalisme produit sa superstructure dans une toute nouvelle dynamique, et, en ce sens, la culture et l'économie sont liées l'une à l'autre d'une manière telle qu'il devient difficile de les départager. Le postmodernisme est le nom de cette fusion. Jameson conclut l'introduction du livre de 1991 en expliquant qu'il n'a pas voulu systématiser un usage du terme « postmoderne », puisque celui-ci est fortement discuté et débattu, mais aussi contradictoire en lui-même. Cependant, aux yeux de Jameson, par-delà les avantages et les inconvénients, nous ne pouvons pas *ne pas* l'utiliser¹²⁹.

Le postmodernisme, un concept non pas simplement stylistique, mais historique

L'article de 1984, introduit comme premier chapitre de l'ouvrage de 1991, permet justement d'étudier quel pourrait être un usage approprié du terme, ou du moins une compréhension adéquate. Le texte de Jameson débute notamment avec l'interrogation à savoir si le sentiment généralisé de la fin, le sentiment de la rupture radicale et la fin du modernisme (si ce n'est pas du moderne lui-même) ne pointent pas vers l'avènement du postmodernisme :

¹²⁸ *P91*, p. XVIII-XIX.

¹²⁹ *P91*, p. XXI-XXII.

The last few years have been marked by an inverted millenarianism, in which premonitions of the future, catastrophic or redemptive, have been replaced by senses of the end of this or that (the end of ideology, art, or social class; the “crisis” of Leninism, social democracy, or the welfare state, etc., etc.); taken together, all of these perhaps constitute what is increasingly called postmodernism. The case for its existence depends on the hypothesis of some radical break or *coupure*, generally traced back to the end of the 1950s or the early 1960s. As the word itself suggests, this break is most often related to notions of the waning or extinction of the hundred-year-old modern movement (or to its ideological or aesthetic repudiation)¹³⁰.

Un nombre grandissant de productions artistiques semblent mettre en doute la persistance du modernisme, parmi celles-ci : Andy Warhol et le pop art, le photoréalisme, le néo-expressionnisme, John Cage, mais aussi la synthèse des genres pop et classique chez Philip Glass, le punk et le new wave britannique, le cinéma de Godard et post-Godard, les romans de Burroughs et Pynchon, mais aussi le Nouveau Roman français, et cela sans oublier tout l’appareil théorique et critique de ces diverses manifestations. Cette liste dressée par Jameson aurait pu être allongée à l’infini, nous dit-il, mais la question fondamentale concernant le postmodernisme est de déterminer : « Does it imply any more fundamental change or break than the periodic style and fashion changes determined by an older high-modernist imperative of stylistic innovation¹³¹ » ? De l’avis de Jameson, le postmodernisme ne se limite pas au simple domaine esthétique, il représente bien plus qu’une simple répétition du geste de rupture caractéristique du modernisme.

La conception de Jameson du postmodernisme se serait développée lorsqu’il s’est intéressé au domaine de l’architecture et aux vifs débats auxquels il a donné lieu. La critique postmoderniste en architecture s’est notamment attaquée au haut-modernisme de Frank Lloyd Wright, Le Corbusier et Mies van der Rohe, lesquels sont tenus responsables de la destruction de l’âme de la ville traditionnelle et de ses quartiers en raison de leur utopisme autoritaire¹³². À partir de cette

¹³⁰ *P84*, p. 53/*P91*, p. 1.

¹³¹ *P84*, p. 54/*P91*, p. 2.

¹³² Dans sa préface à *La condition postmoderne*, Jameson présentait on ne peut plus clairement la cause de la chute du haut-modernisme architectural : « The new buildings of Le Corbusier and Wright did not finally change the world, nor even modify the junk space of late capitalism, while the Mallarmean “zero degree” of Mies’s towers quite unexpectedly began to generate a whole overpopulation of the shoddiest glass boxes in all the major urban centers in the world. This

critique postmoderne et de son représentant le plus éloquent, Robert Venturi, Jameson détecte une tendance « populiste ». Venturi, l'un des auteurs du célèbre manifeste *Learning from Las Vegas*, présente notamment la Sin City et le parc à thèmes EPCOT du Walt Disney World Resort comme les modèles à suivre pour le futur du développement urbain et architectural¹³³. Cet examen du postmodernisme architectural permet à Jameson de dégager l'un des traits qui seront communs à l'ensemble des différents aspects du postmodernisme :

The effacement in them of the older (essentially high-modernist) frontier between high culture and so-called mass or commercial culture, and the emergence of new kinds of texts infused with the forms, categories, and contents of that very culture industry so passionately denounced by all the ideologues of the modern, from Leavis and the American New Criticism all the way to Adorno and the Frankfurt School¹³⁴.

Si l'on peut donc déceler dans la fin de la distinction entre la haute culture et la culture de masse un élément indiquant bel et bien l'existence d'une rupture, celle-ci ne peut être comprise dans un cadre strictement culturel.

En effet, le postmodernisme ainsi que les théories et débats qui le concernent sont étroitement liés aux grandes généralisations sociologiques qui apparaissent simultanément sur l'émergence d'un tout nouveau type de société. Jameson évoque bien sûr la notion de société « postindustrielle » chère à Bell, mais également d'autres expressions comme la société de consommation, la société médiatique, la société de l'information, la société électronique, ou encore telle ou telle terminologie inspirée des écrits de Marshall McLuhan, etc. Or, estime Jameson, il ne faudrait pas ignorer l'objectif idéologique évident de ces théories, soit celui d'éviter l'analyse du rôle du capitalisme : « Such theories have the obvious ideological mission of demonstrating, to their own relief, that the

is the sense in which high modernism can be definitively certified as dead and as a thing of the past: its Utopian ambitions were unrealizable and its formal innovations exhausted. », Jameson, « Foreword », *op. cit.*, p. XVII.

¹³³ Venturi et al., *Learning from Las Vegas*, *op. cit.*

¹³⁴ *P84*, p. 54-55/*P91*, p. 2.

new social formation in question no longer obeys the laws of classical capitalism, namely the primacy of industrial production and the omnipresence of class struggle¹³⁵. »

À ces théories, Jameson oppose l'analyse marxiste de la place prépondérante de la technologie et de la connaissance proposée par Ernest Mandel dans son ouvrage *Spätkapitalismus*. L'économiste politique belge ne s'est pas limité à étudier la particularité et la singularité de la période d'après-guerre, il a également démontré que cette nouvelle configuration sociale représente une étape plus pure dans le développement du mode de production capitaliste. Ce capitalisme poursuit la destruction des barrières traditionnelles et précapitalistes qu'il avait jusqu'alors tolérées. Pour Jameson, il y a lieu de parler d'une pénétration et d'une colonisation encore jamais vues dans l'histoire de la « Nature » et de « l'Inconscient » : que ce soit avec la révolution verte dans le tiers-monde, la montée des médias et de l'industrie publicitaire. Jameson affirme que le schéma tripartite de Mandel — stade monopoliste, stade impérialiste, stade multinational — à la fois inspire *et* confirme sa propre tripartition des stades culturels du réalisme, du modernisme et du postmodernisme¹³⁶.

Or, Jameson est bien conscient de présenter une hypothèse de périodisation (*periodizing hypothesis*) à un moment où ce type de pratique historiciste est grandement remis en question :

One of the concerns frequently aroused by periodizing hypotheses is that these tend to obliterate difference and to project an idea of the historical period as massive homogeneity (bounded on either side by inexplicable “chronological” metamorphoses and punctuation marks). This is, however, precisely why it seems to me essential to grasp “postmodernism” not as a style, but rather as a cultural dominant: a conception which allows for the presence and coexistence of a range of very different, yet subordinate, features¹³⁷.

¹³⁵ P84, p. 55/P91, p. 3.

¹³⁶ P84, p. 78/P91, p. 35-36. Cette façon quelque peu légère de Jameson de traiter du rapport entre l'économie et la culture lui sera vivement reprochée. Voir, Amariglio, Jack et David F. Ruccio. 1994. « Postmodernism, Marxism, and the Critique of Modern Economic Thought ». *Rethinking Marxism*, 7 (3), p. 9 ; Norton, Bruce. 1995. « Late Capitalism and Postmodernism: Jameson/Mandel ». Dans *Marxism in the Postmodern Age: Confronting the New World Order*, dirigé par Antonio Callari, Stephen Cullenberg et Carole Biewener. New York : Guilford Press, p. 59-70 ; Kellner, *Postmodernism/Jameson/Critique*, *op. cit.*, p. 27.

¹³⁷ P84, p. 55-56/P91, p. 3-4.

Le penseur marxiste est donc bien conscient des objections contre ce type d'outil théorique, mais alors il serait difficile d'identifier la spécificité du postmodernisme et d'expliquer son origine. Ainsi, le postmodernisme ne doit ni simplement être compris comme un style parmi d'autres ni comme une période historique complètement homogène, mais plutôt en tant que « dominante culturelle ». Jameson n'explique pas le choix de cette expression, mais celle-ci tire probablement son origine de la musique tonale où la dominante constitue le cinquième degré d'une gamme ; elle est soit une quinte ou une quarte en dessous de la tonique. L'analogie permet d'illustrer l'idée d'une coexistence au sein du postmodernisme d'un large éventail de traits fort différenciés, mais subordonnés à un principe plus large d'explication : le capitalisme avancé.

Contre la fin de non-recevoir d'une partie de la gauche contre la périodisation historique, puisque celle-ci produirait nécessairement le péché absolu de l'oblitération de l'hétérogénéité, Jameson observe dans cette obstination une logique de « à qui gagne perd » :

And it is certain that there is a strange quasi-Sartrean irony — a “winner loses” logic — which tends to surround any effort to describe a “system,” a totalizing dynamic, as these are detected in the movement of contemporary society. What happens is that the more powerful the vision of some increasingly total system or logic — the Foucault of the prisons book is the obvious example — the more powerless the reader comes to feel. Insofar as the theorist wins, therefore, by constructing an increasingly closed and terrifying machine, to that very degree he loses, since the critical capacity of his work is thereby paralyzed, and the impulses of negation and revolt, not to speak of those of social transformation, are increasingly perceived as vain and trivial in the face of the model itself¹³⁸.

La théorisation de Jameson du postmodernisme n'offrira pas en effet une vision de la société aussi pessimiste que celle de Foucault, pas plus qu'une conception aussi optimiste que celle de Lyotard de la postmodernité comme un gai savoir libérateur.

Quant à la grille massive que dresse Jameson afin de comprendre le postmodernisme esthétique, le critique américain affirme être loin de croire que l'ensemble des œuvres contemporaines sont toutes postmodernes dans le sens où il l'entend. Cela n'empêche pas toutefois

¹³⁸ *P84*, p. 57/*P91*, p. 5-6.

qu'il est nécessaire de développer une intelligence de la production culturelle. Il y a une conséquence politique à comprendre ce qui se passe dans le domaine de la culture : cela permettra de réfléchir aux nouvelles formes de radicalité politiques qui y naissent et leurs possibilités d'agir¹³⁹.

Jameson poursuit l'article en exposant des analyses de diverses manifestations culturelles postmodernes. Ces analyses lui permettent d'ajouter un certain nombre de caractéristiques du postmodernisme à celles qu'il avait déjà établies : une nouvelle « absence des profondeurs » (*new depthlessness*), un « déclin des affects » (*waning of affects*), l'abolition de l'herméneutique par la mise en place d'une nouvelle syntaxe, un remplacement progressif de la parodie par le pastiche, une cannibalisation de l'histoire par l'historicisme, une nostalgie des années Eisenhower, une perte de subjectivité dans la représentation historique, une mise en valeur de l'espace face au temps, une schizophrénie disjonctive, un sublime technologique, l'abolition de la distance critique, etc.

Comme on l'a vu dans son opposition aux partisans de l'idée d'une société postindustrielle, la technologie n'est nullement, aux yeux de Jameson, « déterminante en dernière instance », aussi bien dans la vie sociale que pour la production culturelle. Bien au contraire : « I want to suggest that our faulty representations of some immense communicational and computer network are themselves but a distorted figuration of something even deeper, namely the whole world system of present-day multinational capitalism¹⁴⁰. » On retrouve là la thèse de Jameson que le postmodernisme, loin d'être une mode simplement passagère, représente en fait une tentative profondément (*genuinely*) dialectique (ou réflexive) de penser le temps présent, bien que marchant à tâtons, car il ignore le rôle joué par le capitalisme dans les transformations sociales qu'il tente d'exprimer. Cela conduit Jameson à poser une distinction entre ceux qui conçoivent le

¹³⁹ P84, p. 57/P91, p. 6.

¹⁴⁰ P84, p. 79/P91, p. 37.

postmodernisme uniquement comme un style parmi d'autres et ceux qui comprennent le postmodernisme comme la dominante culturelle du capitalisme avancé. Alors que la première compréhension produit une vue moralisatrice (aussi bien positive que négative), la deuxième reconnaît le caractère historique du phénomène. Jameson déclare que si le postmodernisme est bel et bien un phénomène historique, les jugements moraux le condamnant ou le célébrant doivent conséquemment être compris comme des erreurs de catégorie¹⁴¹.

Le critique marxiste rappelle que la distinction qu'il propose entre ces deux conceptions du postmodernisme fait écho à celle, classique, de Hegel entre la *Moralität* comme la moralité ou moralisation individuelle et la *Sittlichkeit* comme le domaine bien différent des valeurs et des pratiques sociales partagées collectivement. Or, cette distinction connaît, à son avis, sa forme la plus aboutie chez Marx lorsque celui-ci démontra, dans le *Manifeste*, la dialectique matérialiste à l'œuvre dans la compréhension du bouleversement historique causé par le capitalisme :

Marx powerfully urges us to do the impossible, namely to think this development [of capitalism] positively *and* negatively all at once; to achieve, in other words, a type of thinking that would be capable of grasping the demonstrably baleful features of capitalism along with its extraordinary and liberating dynamism simultaneously, within a single thought, and without attenuating any of the force of either judgement. We are, somehow, to lift our minds to a point at which it is possible to understand that capitalism is at one and the same time the best thing that has ever happened to the human race, and the worst. The lapse from this austere dialectical imperative into the more comfortable stance of the taking of moral positions is inveterate and all too human: still, the urgency of the subject demands that we make at least some effort to think the cultural evolution of late capitalism dialectically, as catastrophe and progress all together¹⁴².

Ainsi, Jameson nous invite à observer le postmodernisme et le capitalisme globalisé avec le même regard dialectique que Marx posait sur le capitalisme de son temps : à la fois comme la meilleure et la pire chose qui nous soit arrivée.

¹⁴¹ P84, p. 84-85/P91, p. 45-46.

¹⁴² P84, p. 86/P91, p. 47.

Or, quel est le destin de la culture et, surtout, sa fonction dans l'époque postmoderne ? Marcuse postulait dans son essai, *The Affirmative Character of Culture*, que la culture possédait encore, ce que Jameson appelle, une « semi-autonomie » en raison de la persistance d'une dimension utopique¹⁴³. Le critique américain estime cependant que cette autonomie relative de la sphère de la culture a été détruite par la logique du capitalisme avancé. La disparition de cette autonomie n'implique pourtant pas, selon Jameson, celle de la culture elle-même, mais bien plutôt sa prodigieuse expansion à travers toutes les parcelles de la vie sociale ; et ce, « to the point at which everything in our social life—from economic value and state power to practices and to the very structure of the psyche itself—can be said to have become “cultural” in some original and as yet untheorized sense¹⁴⁴. »

Dans la conclusion de l'article de 1984, Jameson entrevoit comme solution aux problèmes de représentation (mentale) de la société, tant sur le plan matériel qu'idéologique, le recours à la fonction didactique et pédagogique de l'art. Il affirme s'inspirer en cela de Lukács, Brecht et Althusser, mais reconnaît qu'il n'est toutefois pas possible de recourir aux solutions d'antan. Jameson propose que l'on s'inspire de la « cartographie cognitive » et se réfère tout particulièrement au travail de Kevin Lynch dans son ouvrage *The Image of the City*¹⁴⁵. Il est difficile d'exprimer exactement ce que Jameson entend par cette idée, puisqu'il ne s'agit pas du type de cartographie spatiale classique où l'on trouverait la représentation d'un lieu à l'aide d'un

¹⁴³ Marcuse, Herbert. 2007. « The Affirmative Character of Culture [1937] ». Dans *Collected Papers of Herbert Marcuse, Volume 4: Art and Liberation*. Traduit par Jeremy J. Shapiro. London : Routledge, p. 82-112.

¹⁴⁴ *P84*, p. 87/*P91*, p. 48. La question de la persistance de l'utopie dans le postmodernisme est une question complexe chez Jameson. Le penchant autoritaire du modernisme (particulièrement architectural) était, selon la critique postmoderne, guidé par des visions utopiques. Pour cette raison, ce désir nommé utopie aurait été banni. Pourtant, l'utopie existerait toujours selon Jameson, mais elle semble enfermée dans l'inconscient collectif, dans la « spatialisation » de la culture, dans l'utopisme de l'anti-utopisme postmoderne, etc. Sur ce dernier point, voir le passage complexe, mais instructif, *P91*, p. 331-340.

¹⁴⁵ *P84*, p. 89/*P91*, p. 51. Lynch, Kevin. 1960. *The Image of the City*. Cambridge (MA): MIT Press.

plan et de lignes tracées¹⁴⁶. Mais cette difficulté s'explique aussi en raison du fait qu'il s'agit d'un projet non encore réalisé que Jameson appelle de ses vœux. Si l'on se permet de simplifier exagérément, ce type d'exercice de cartographie cognitive aurait pour but de rassembler de manière cohérente les éléments hétéroclites à l'heure du capitalisme globalisé et constituerait ainsi la première tentative d'une représentation sociale proprement postmoderne. Dans la longue conclusion du livre de 1991, Jameson revient à la charge avec ce projet, mais, outre une discussion difficile et entrecroisée de divers éléments — tels que les nouveaux mouvements sociaux, l'utopisme de l'anti-utopisme postmoderne, la production du discours théorique avec l'idéologie de la représentation et de la différence, les progrès en historiographie sur les questions spatiales, les difficultés contemporaines quant à la possibilité de produire une totalité ou une totalisation du mode de production, etc. — le critique marxiste est encore loin d'offrir un éclaircissement substantiel sur la nature concrète d'un tel projet¹⁴⁷.

Comme nous l'avons déjà mentionné, le livre de 1991 reprend l'article de 1984 comme premier chapitre et il est complété par une série de textes que Jameson avait précédemment publiés au cours des années 1980 puis remaniés en vue de la publication de son ouvrage¹⁴⁸. Seuls quelques chapitres et sections sont entièrement originaux. Nous nous sommes largement dispensés de leur examen en raison du fait que ceux-ci contiennent des analyses fort denses et complexes de différentes manifestations du postmodernisme, et cela, sans nécessairement tenter de poursuivre une théorisation cohérente du phénomène considéré comme un tout. Cependant, un seul élément

¹⁴⁶ On peut se référer à la présentation éclairante de Kellner, Douglas. 1989. *Critical Theory, Marxism and Modernity*. Cambridge (UK) : Polity Press, p. 174-175.

¹⁴⁷ Comme exemple de ce que pourrait peut-être représenter, à notre avis, le projet de cartographie cognitive, voir, Keucheyan, Razmig. 2010. *Hémisphère gauche : Une cartographie des nouvelles pensées critiques*. Paris : Zones.

¹⁴⁸ Pour la liste non exhaustive, voir, *P91*, p. IV. Il manque en effet, avons-nous remarqué, la réponse de Jameson aux critiques qui lui ont été adressées dans *Postmodernism/Jameson/Critique* et qui a été reprise et remaniée pour une partie de la conclusion du livre de 1991, Jameson, Fredric. 1989. « Afterwords: Marxism and Postmodernism ». Dans *Postmodernism/Jameson/Critique*, dirigé par Douglas Kellner. Washington (DC) : Maisonneuve Press, p. 369-388.

mérite d'être discuté vu ce qu'il apporte à la compréhension de l'intervention marxiste au sein de la question postmoderne.

La figure de Jameson parmi les critiques marxistes du postmodernisme est étonnante et originale, puisqu'il abolit le préjugé de l'incompatibilité présumée entre le marxisme et le postmodernisme et même plus généralement de l'impossibilité d'un usage marxiste légitime de l'idée de postmodernité. En effet, le préjugé peut s'expliquer en partie par la connivence du marxisme avec le modernisme due à leur aversion commune contre le marché et les mœurs bourgeoises, aversion que le postmodernisme ne semble pas partager de manière aussi ostentatoire. De plus, la postmodernité telle qu'on a pu en retrouver la théorisation dans *La condition postmoderne* devait s'accompagner de la fin du recours aux métarécits de la modernité, métarécits sur lesquels se fondait pourtant le marxisme.

Or, dans la longue conclusion de l'ouvrage, Jameson s'explique sur sa propre position en rappelant qu'il a constamment insisté sur le fait qu'il n'était pas simplement possible intellectuellement et politiquement de condamner ou de célébrer le postmodernisme. Contre les critiques à son endroit qui l'ont soit pris pour un « vulgar Marxist hatchet man » ou pour un « postmarxiste », Jameson réplique que ceux-ci semblent avoir mélangé trois notions : le goût, l'analyse et l'évaluation. Le goût (*taste*), qui veut tout bonnement exprimer les préférences personnelles, correspond à la désignation noble et philosophique du « jugement esthétique ». L'analyse, elle, est cette union particulière et rigoureuse de l'analyse formelle et historique et il s'agit là de la tâche spécifique de l'étude culturelle et littéraire. L'évaluation, finalement, désigne pour Jameson, non pas la désignation d'une œuvre comme « bonne » ou « mauvaise », mais la tentative de garder vivantes ou de réinventer les appréciations d'un point de vue sociopolitique qui interrogent la qualité de la vie sociale au moyen des différentes manifestations au sein du monde

de la culture¹⁴⁹. Il n'y a donc pas de surprise à ce que Jameson déclare être personnellement un consommateur généralement enthousiaste du postmodernisme. C'est une question de goût, qui ne recoupe pas nécessairement les conclusions de son analyse de ce même postmodernisme et du capitalisme avancé.

* *
*

Ainsi, contrairement à Berman, Jameson estime que le modernisme est chose du passé. Il y a bel et bien eu rupture entre le modernisme et le postmodernisme, mais celle-ci ne s'est pas faite dans le strict domaine de la culture. Comme on a pu le voir dans la question du haut-modernisme architectural et de son échec, le postmodernisme a émergé en réponse aux apories du modernisme esthétique. Cette explication n'est cependant que partielle puisqu'elle ne rend pas compte du rôle qu'a joué le capitalisme. Or, le postmodernisme représente justement pour Jameson la logique culturelle du capitalisme avancé ; ce capitalisme avancé qui est le troisième âge du capitalisme et qu'on nomme faussement la société « postindustrielle ». Le modernisme appartenant au deuxième âge avec le stade impérialiste, un retour en arrière est donc impossible. Cependant, comme ce fut le cas avec Berman, Jameson explique les phénomènes culturels à partir de l'évolution du processus de modernisation capitaliste. Il le fait notamment en recourant à la théorie de Mandel du « capitalisme avancé », mais sans discuter l'argument économique-politique de celui-ci en profondeur.

Le langage de Jameson relevant presque exclusivement de l'esthétique et de la critique littéraire représente un aspect problématique particulièrement saillant pour tout lecteur s'interrogeant sur l'apport du marxisme à la question postmoderne. Le critique américain peut bien

¹⁴⁹ *P91*, p. 297-299. Il est intéressant de noter de quelle manière Jameson partage avec l'École de Francfort un intérêt à la fois marxiste et éclectique pour le domaine de la culture et de l'industrie culturelle, mais tout en se dispensant de toute forme d'aristocratie ou d'élitisme esthétique qui caractérisait celle-ci.

arguer que le postmodernisme est la logique culturelle du capitalisme, mais peut-on en être véritablement sûr si on n'a droit à aucune forme de démonstration du lien qui unit la base matérielle-économique à la superstructure idéologique ? En effet, la délégation de la démonstration des transformations au sein du mode de production capitaliste à l'ouvrage de Mandel sans aucune forme de réception critique de la part de Jameson en a fait sourciller plus d'un. L'affirmation péremptoire qu'une expansion prodigieuse du capitalisme au sein du domaine de la culture permettrait de discuter de l'évolution du capitalisme avec une analyse purement culturelle nous apparaît peu ou pas convaincante. Surtout lorsque cette restriction méthodologique exclut complètement la question politique, à moins que l'on considère le projet embryonnaire, sinon existant, d'une cartographie cognitive comme un élément politique de la théorie de Jameson.

Que l'on soit clair : Jameson a parfaitement le droit d'avoir abandonné la philosophie de l'histoire propre au marxisme classique, notamment l'idée que le prolétariat posséderait le rôle de « sujet de l'histoire », et, malgré cela, de déclarer sa fidélité théorique au marxisme. Nous estimons justement que Jameson enrichit considérablement l'étude de la culture depuis un point de vue marxiste. Il est certain que le destin du postmodernisme est directement lié au capitalisme plutôt que le simple produit d'une condition vague et abstraite comme la crise de légitimité des métarécits. Cependant, la complexité de l'explication de Jameson n'efface pas le doute persistant que la méthode employée pour parvenir à cette thèse que le postmodernisme est la logique culturelle du capitalisme est profondément insuffisante.

Or, il y a peut-être moyen d'espérer que, ce qui manque à Jameson, on le trouvera chez Harvey. En effet, contrairement à Jameson (mais aussi Berman), Harvey a tenté d'expliquer l'apparition du postmodernisme à partir d'un modèle sophistiqué combinant sa propre théorisation originale des transformations économiques du capitalisme et l'idée de « compressions spatio-temporelles ».

III. POSTMODERNISME, POSTMODERNITÉ ET TRANSFORMATIONS DU CAPITALISME

David Harvey représente le terme de la présente incursion dans l'intervention marxiste au sein de la question postmoderne au cours des années 1980. Cette incursion fut certainement partielle et partielle, puisque nous avons choisi d'omettre l'examen en détail des apports d'autres intervenants marxistes notables tels que Alex Callinicos, Terry Eagleton et Perry Anderson à partir du critère général de l'importance qu'ils ont eue dans la question postmoderne. Cette importance nous l'avons définie à partir d'un critère temporel : les années 1980, en ce que cette décennie constitue en premier lieu une réaction à la forme prise par la question postmoderne lors de la décennie des années 1970. Comme démontré dans notre premier chapitre, la réponse marxiste à la question postmoderne est dépendante des deux essais de Daniel Bell et du « Rapport sur le savoir » de Jean-François Lyotard. Il était donc impératif d'examiner les apports de Marshall Berman et de Fredric Jameson en ce qu'ils ont été les deux premiers marxistes à se préoccuper de la question postmoderne, mais aussi en ce qu'ils ont durablement jeté les bases pour tout traitement marxiste ultérieur. Le critère temporel nous a conduits à rejeter Eagleton et Anderson puisqu'ils ont tous les deux publié des essais plus substantiels au cours des années 1990¹⁵⁰. Or, il nous semblait insuffisant de produire une synthèse de la première phase de la réponse marxiste seulement à partir des travaux de Berman et Jameson, et c'est pourquoi nous avons donc entrepris de choisir un troisième terme. Le choix pour ce fameux troisième terme se portait ou bien sur Callinicos ou bien sur Harvey, vu leur respect de la démarcation des années 1980.

¹⁵⁰ Ils ont publié quelques articles au cours des années 1980, mais qui ne représentent pas des apports fondamentaux à l'évolution de la question postmoderne : Anderson « Modernity and Revolution », *art. cit.* ; Eagleton, Terry. 1985. « Capitalism, Modernism and Postmodernism ». *New Left Review*, 152 (July-August) : p. 60-73.

Outre sa réputation bien établie de géographe et d'économiste politique marxiste, nous avons choisi Harvey en raison du fait que sa contribution est, à nos yeux, plus pertinente que celle de Callinicos¹⁵¹. Nonobstant de nombreux éléments rapprochant *Against Postmodernism* et *The Condition of Postmodernity*¹⁵², on peut premièrement définir par la négative la supériorité de la pertinence de Harvey en soulignant le fait que l'ouvrage de Callinicos souffre d'une trop grande préoccupation pour la dimension philosophique de la question postmoderne de par sa longue démonstration des « apories » du « poststructuralisme » et son également longue discussion de la *Théorie de l'agir communicationnel* et du *Discours philosophique de la modernité* de Habermas¹⁵³. Finalement, il ne faudrait pas ignorer le ton polémique qui fait tomber parfois l'ouvrage de Callinicos dans une querelle idéologique plutôt qu'une étude approfondie de la question postmoderne. Face à ces défauts majeurs, nous estimons que l'ouvrage de Harvey, par sa contribution à la fois synthétique et originale, permet de souligner par-delà les différences ce qui constitue le cœur de l'intervention marxiste au sein de la question postmoderne au cours des années 1980. Ce cœur, il s'agit bien sûr de la thèse que les développements culturels et esthétiques, tels que le modernisme et le postmodernisme, sont des réactions aux transformations du capitalisme. Or, l'originalité de la contribution de Harvey, face à celles de Berman et Jameson, consiste dans le fait que son analyse des transformations culturelles est appuyée par une

¹⁵¹ Filc et Ram placent Harvey comme le représentant (devant Jameson) de ce qu'ils appellent le « marxisme postmoderniste » dans leur typologie (imparfaite à notre sens) des réactions marxistes à la question postmoderne, Filc, Dani et Uri Ram. 2014. « Marxism After Postmodernism: Rethinking the Emancipatory Political Subject ». *Current Sociology*, 62 (3) : p. 295-313.

¹⁵² Les deux ouvrages sont tous deux publiés en 1989, contiennent une dimension synthétique sur la question postmoderne, s'attaquent à la notion de société postindustrielle de Bell, critiquent abondamment Lyotard, évoquent le nom de Berman, analysent l'apport de l'article de Jameson, examinent la transition du modernisme et du postmodernisme à la lumière du processus de modernisation, s'inquiètent des conséquences politiques d'un postmodernisme philosophique, étudient la question des transformations du capitalisme avec l'idée d'un « postfordisme », etc.

¹⁵³ Ses deux sections successives sur le « poststructuralisme » et sur Habermas ne constituent pas moins de la moitié de l'ouvrage, Callinicos, *Against Postmodernism*, op. cit., p. 62-91, 92-120.

démonstration d'économie politique rigoureuse des transformations du capitalisme au cours du XX^e siècle.

3.1. David Harvey, la condition spatio-temporelle de la postmodernité

À la simple lecture du titre complet de l'ouvrage de Harvey, *The Condition of Postmodernity: An Enquiry into the Origins of Cultural Change*¹⁵⁴, apparaît immédiatement un trait fondamental dans le traitement marxiste de la notion de postmodernité. Contrairement à Lyotard et en accord avec Jameson, Harvey considère que, si la postmodernité est une notion à laquelle il est possible d'accorder un certain crédit, il est nécessaire alors d'en définir précisément les contours. Ainsi, la postmodernité n'est pas à comprendre comme le résultat d'une crise métathéorique du savoir moderne-occidental, mais bien comme un ensemble de mutations culturelles et sociales qui ne sont compréhensibles que dans le cadre plus général des transformations contemporaines de l'économie capitaliste. Si la dimension de l'économie politique effleurait ici et là dans les examens plus littéraires ou esthétiques du postmodernisme par Berman et Jameson, Harvey offre une analyse complète et plus détaillée des rapports entre postmodernité et nouvelle étape du mode de production capitaliste. Le géographe marxiste entreprend ainsi de démontrer lui-même le fondement de son examen attentif des transformations culturelles à partir d'une analyse en économie politique ; ce qui le conduira, comme on le verra, à proposer une forme de réévaluation du schéma marxiste de la détermination de la culture par la base économique en y intégrant l'idée originale de « compressions spatio-temporelles ».

La thèse générale de l'ouvrage est présentée avec une très grande clarté dans la courte section placée au tout début de l'ouvrage et intitulée sobrement « The Argument » :

¹⁵⁴ Harvey, David. 1989. *The Condition of Postmodernity: An Enquiry into the Origins of Cultural Change*. Oxford : Blackwell Publishing. Dans ce qui suit, désormais indiqué par TCP.

There has been a sea-change in cultural as well as in political-economic practices since around 1972. This sea-change is bound up with the emergence of new dominant ways in which we experience space and time. While simultaneity in the shifting dimensions of time and space is no proof of necessary or causal connection, strong a priori grounds can be adduced for the proposition that there is some kind of necessary relation between the rise of postmodernist cultural forms, the emergence of more flexible modes of capital accumulation, and a new round of “time-space compression” in the organization of capitalism. But these changes, when set against the basic rules of capitalistic accumulation, appear more as shifts in surface appearance rather than as signs of the emergence of some entirely new postcapitalist or even postindustrial society¹⁵⁵.

Ainsi, la thèse générale de l’ouvrage ne pourrait être présentée plus clairement. Cependant, dans la citation de « The Argument », Harvey révèle bien une tension majeure que nous rencontrerons tout au long de notre analyse de l’ouvrage : on ne peut démontrer à proprement parler qu’il existe une relation « nécessaire » ou « causale » entre les trois types de changements — culturels, économiques et spatio-temporels —, mais on peut certainement arguer que c’est le cas en vertu de « strong a priori grounds ». Ceci indique que, dans la discussion de cette relation nécessaire, Harvey oscillera toujours entre l’hypothétique et l’assertorique. La seule certitude aux yeux de Harvey est que les trois types de changements ne remettent pas en cause la logique de l’accumulation capitaliste et qu’il est ainsi faux de croire à l’émergence d’une société « postcapitaliste » ou même plus simplement « postindustrielle » comme le clament Bell et Lyotard.

The Condition of Postmodernity est divisé en quatre parties. Les trois premières parties s’attaquent à l’analyse des trois types majeurs de changements observés par Harvey : la transition d’une culture moderniste à une culture postmoderniste, la transition du régime d’accumulation fordiste au régime d’accumulation « flexible », puis la transformation du rapport au temps et à l’espace. La quatrième partie offre une sorte de synthèse qui éclaire en quoi la postmodernité est une condition historico-géographique. Il est à noter que l’ouvrage fourmille de thèses, d’analyses, de critiques les unes les plus intéressantes que les autres. Or, afin d’éviter de tomber dans un exposé

¹⁵⁵ TCP, p. VII.

aux multiples bifurcations et incapable de reproduire la richesse de l'apport de Harvey, nous nous attachons à la présentation des différents moments du déploiement de la thèse générale telle qu'on la retrouve dans « The Argument ».

Modernisme, postmodernisme et modernisation

Portant sur la dimension esthétique de la question postmoderne, la première partie de *The Condition of Postmodernity* se présente sous le mode d'une enquête : Harvey pose un nombre important de questions et de problèmes et examine un ensemble de penseurs, d'idées et de débats. L'auteur est bien conscient que la question postmoderne est un agrégat complexe et contradictoire de sujets, de domaines et de polémiques et il préfère, par conséquent, interroger attentivement et minutieusement plutôt que de se lancer immédiatement dans l'affirmatif. Ainsi, afin de comprendre ce qu'est le modernisme, puis le postmodernisme et comment il est possible d'expliquer la transition entre ceux-ci, Harvey offre un parcours à la fois synthétique et sinueux. Or, à des fins de clarté pour ce qui suit, on peut déjà établir le tracé de ce parcours tortueux en dégagant la thèse qui en constitue le point d'arrivée : le modernisme et le postmodernisme sont mieux compris à la lumière du processus de modernisation capitaliste. Il s'agit de deux réactions esthétiques à un flux continu de transformations sociales, économiques et politiques. La transition entre le modernisme et le postmodernisme peut alors s'expliquer à partir des mutations mêmes du capitalisme au cours du XX^e siècle. Cependant, il faudra examiner la deuxième partie de l'ouvrage pour établir quelles sont les mutations politico-économiques en question. Les conséquences de ces mutations sur le domaine de la culture ne pourront être véritablement comprises qu'en étudiant le phénomène de « compressions spatio-temporelles » — ce qui se trouve dans la troisième section. Néanmoins, examinons premièrement de quelle manière Harvey comprend la transition du modernisme et du postmodernisme à la lumière du processus de modernisation.

Ainsi, l'étude du géographe britannique de la dimension esthétique de la question postmoderne se dispense dans un premier temps de tout élément se rapprochant un tant soit peu de l'économie politique et aborde le sujet d'une manière presque purement culturelle et philosophique. En effet, afin d'étudier le modernisme et le postmodernisme, ainsi que la question problématique de leur transition, le géographe marxiste a recours à la célèbre formule de Baudelaire lorsque le poète déclarait dans son essai de 1859, *Le Peintre de la vie moderne* : « La modernité, c'est le transitoire, le fugitif, le contingent, la moitié de l'art, dont l'autre moitié est l'éternel et l'immuable¹⁵⁶. »

Cette formule exprime parfaitement, selon Harvey, la tension duale qui a animé le modernisme à travers son histoire — histoire qui conduit à l'avènement du postmodernisme esthétique ou, pour reprendre sa terminologie, de la « postmodernité culturelle ». L'éternel et l'éphémère, voilà les deux éléments à la fois constitutifs et contradictoires de la modernité et de son art. Or, il faut déterminer pourquoi la vie moderne est autant préoccupée par la part éphémère. Cette formule de Baudelaire offre une définition provisoire du modernisme esthétique en ce qu'elle permet d'éclairer les nombreuses notions contradictoires le concernant, tant dans ses manifestations artistiques extrêmement diversifiées que par les jugements esthétiques et philosophiques qu'il a provoqués¹⁵⁷. Le caractère seulement provisoire tient au fait que la définition duale ne permet pas d'expliquer d'où provient cette tension entre l'éternel et le transitoire. Tel que l'a démontré Berman dans *All That Is Solid Melts Into Air*, la cause est plutôt à retrouver dans l'effet du processus de modernisation capitaliste sur les subjectivités modernes¹⁵⁸.

¹⁵⁶ Baudelaire, Charles. 1976. *Œuvres complètes, Volume II*. Bibliothèque de la Pléiade. Paris : Gallimard, p. 695 ; cité dans *TCP*, p. 10. Le « Peintre » en question (M. C. G. ou M. G. dans le texte) est Constantin Guys (1802-1892).

¹⁵⁷ *TCP*, p. 10.

¹⁵⁸ *TCP*, p. 10-11. Harvey cite *ALL*, p. 15. Pour la citation complète, *supra*, p. 53.

Il est à remarquer que cet usage de la formulation de Baudelaire permet également à Harvey de prononcer des jugements historico-philosophiques sur la modernité. Il ne faut pas y voir, selon nous, une simple et malheureuse confusion entre les différents niveaux de la question postmoderne, mais bien plutôt un moyen heuristique qui permet à Harvey de circonscrire les limites de la transition entre le modernisme et le postmodernisme. En décrivant le rapport du moderne en général à ce qui le précède et à lui-même, Harvey décrit également le mécanisme qui se produit au sein de la culture. Ainsi, si la modernité est aussi imprégnée par le transitoire, l'éphémère, la fragmentation et le contingent, un certain nombre de conséquences doivent naturellement en être tirées. Le moderne ne peut avoir aucun respect pour le passé, qu'il soit prémoderne ou déjà « moderne ». En effet, puisque transitoire de nature, le moderne est donc toujours appelé à devenir de l'ancien. Rien de solide ne résiste au flux du temps et c'est pourquoi cette conscience de la fluidité des changements empêche de concevoir une quelconque continuité historique. Si l'histoire peut acquérir un sens, il ne sera découvert et compris qu'à l'aune de la dynamique interne du maelstrom moderne. La modernité n'est pas qu'une période historique en rupture complète avec toute période historique la précédant, mais elle est aussi caractérisée par un processus continu de ruptures et de fragmentations au sein d'elle-même¹⁵⁹. Ce processus agit également au niveau de la culture et caractérise la succession des différents moments du modernisme esthétique.

À la définition duale de Baudelaire, Harvey rajoute l'outil théorique du projet de la modernité de Habermas et il met celui-ci en tension avec les différentes attitudes sceptiques quant au progrès moderne qui ont eu cours du XVIII^e jusqu'au XX^e siècle¹⁶⁰. Encore là, le géographe marxiste n'offre

¹⁵⁹ *TCP*, p. 11-12.

¹⁶⁰ Voici la description que Habermas a donnée de ce « projet » lors de sa réception du prix Adorno en 1980 : « The project of modernity formulated in the 18th century by the philosophers of the Enlightenment consisted in their efforts to develop objective science, universal morality and law, and autonomous art, according to their inner logic. At the same time, this project intended to release the cognitive potentials of each of these domains to set them free from their esoteric forms. The Enlightenment philosophers wanted to utilize this accumulation of specialized culture for the enrichment of everyday life, that is to say, for the rational organization of everyday social life. », « Modernity versus

pas d'indications précises pour justifier la nécessité d'entrer dans des considérations philosophiques sophistiquées afin d'expliquer la transition esthétique du modernisme au postmodernisme. Néanmoins, il s'agit, à notre avis, pour Harvey, d'un moyen d'expliquer de quelle manière les différentes réactions esthétiques et philosophiques quant à l'instabilité de la modernité ont pu conduire à une perspective de la vie moderne entièrement esthétique.

En effet, tel que défendu par Habermas, le projet de la modernité représente aux yeux de Harvey le prolongement d'une tentative bien moderne de trouver une forme de stabilité au sein de l'instabilité moderne : « Only through such a project could the universal, eternal, and the immutable qualities of all of humanity be revealed¹⁶¹. » Cependant, il est déjà bien établi que le XX^e siècle a été le théâtre d'une grande remise en cause de l'optimisme associée à ce projet, et cela que ce soit par les camps de concentration, les deux guerres mondiales, la bombe nucléaire, etc. Ce qui aurait pu simplement être considéré comme une trahison de ce projet en est venu à être conçu progressivement par certains comme en étant constitutif : le projet de la modernité comporterait une quête cachée d'un vaste système de domination universelle¹⁶². Face à ce problème, il y a ceux, comme Habermas, qui reprennent le projet de la modernité, mais avec une certaine dose de scepticisme — laissant tomber par là toute forme de providentialisme, de nécessitarisme ou de téléologie historique — et puis il y a ceux qui veulent complètement l'abandonner, puisque vicié dès le départ. Ainsi, bien que Harvey discute ici du niveau philosophico-historique de la question postmoderne, il cherche, selon nous, à expliquer de quelle manière une certaine pratique

Postmodernity », *art. cit.*, p. 9. Habermas ne donne pas d'autres noms que celui de Condorcet comme représentant de ce « projet » de la « modernité » ou des « Lumières ». La conception des Lumières comme un seul bloc homogène doté d'une foi aveugle en le progrès de la science et des institutions est bien sûr largement remise en question aujourd'hui. Voir, par exemple, Israel, Jonathan. 2010. *A Revolution of the Mind: Radical Enlightenment and the Intellectual Origins of Modern Democracy*. Princeton : Princeton University Press.

¹⁶¹ *TCP*, p. 12.

¹⁶² Harvey rappelle que c'est notamment la thèse d'Adorno et Horkheimer dans *La dialectique de la raison : Fragments philosophiques*. 1974 [1944]. Traduit par Éliane Kaufholz. Paris : Gallimard.

intellectuelle *et* artistique a pu — et pour de très bonnes raisons — abandonner le projet de la modernité tout en poursuivant une quête de l’émancipation de l’humanité. Le cas de Lyotard est certainement emblématique de cette attitude.

Or, ce « projet » de la modernité et ses critiques ne remontent pas à la conférence de Habermas. En effet, la pensée des Lumières était pleine de problèmes et de contradictions et a, dès son origine, suscité des rejets et des critiques chez des auteurs aussi différents que Burke, Sade, Malthus, Marx ou Weber. Cependant, c’est le cas de Nietzsche qui intéresse particulièrement Harvey¹⁶³. Il voit dans les attaques de l’auteur de *Par-delà bien et mal* contre les prémisses des Lumières la figure d’une pensée complètement immergée dans la dimension éphémère de la définition de Baudelaire. Pour Nietzsche, la modernité n’est qu’énergie vitale, que volonté de puissance dans un univers chaotique déstabilisé par la mort de Dieu. Il faut imiter la figure mythique de Dionysos et être à la fois « créativement destructeur » et « destructivement créateur ». On ne peut véritablement être un individu qu’en agissant, qu’en manifestant sa volonté, et ce malgré les conséquences qui pourraient en découler. Si la critique de Nietzsche des Lumières fut aussi influente, estime Harvey, c’est en raison du fait qu’elle a démontré avec une grande force que, si tout ce que l’on construit repose sur la destruction de ce qui était là avant et aussi, d’une certaine manière, sur ce qui est déjà là, alors il n’est pas possible de supposer des fondements solides en dehors du processus moderne lui-même :

To the degree that Nietzsche has led the way in placing aesthetics above science, rationality, and politics, so the exploration of aesthetic experience — “beyond good and evil” — became a powerful means to establish a new mythology as to what the eternal and the immutable might be about in the midst of all the ephemerality, fragmentation, and patent chaos of modern life. This gave a new role, a new impetus, to cultural modernism¹⁶⁴.

¹⁶³ *TCP*, p. 15-16.

¹⁶⁴ *TCP*, p. 18.

Ainsi, dans la recherche d'une forme de stabilité et d'éternité au sein du maelstrom de la modernité, Nietzsche a pavé la voie pour une expérimentation entièrement esthétique. La perspective d'une vie d'un point de vue purement esthétique ne constitue plus simplement un refuge en marge du monde, mais un moyen privilégié pour l'affirmation et l'émancipation de l'individu moderne. Comme le dit Harvey, le modernisme esthétique a alors trouvé dans la démarche de Nietzsche un nouveau souffle, une nouvelle conception de lui-même et de sa pratique¹⁶⁵.

Si le stable et l'éternel ne peuvent être découverts qu'à travers l'expérimentation esthétique, alors le modernisme esthétique dut se lancer dans la recherche continue de nouveaux procédés novateurs afin de produire un sentiment d'instantanéité et de simultanéité qui nous arracherait à la fuite du temps. Avant d'examiner l'impact du processus de modernisation sur le domaine de la culture, Harvey propose deux éléments de réponse principalement culturels quant aux raisons de l'épuisement du modernisme au cours du XX^e siècle. La grande clarté avec laquelle Harvey les présente permet, selon nous, de mieux comprendre la transition entre le modernisme et le postmodernisme d'un point de vue culturel ; c'est-à-dire de quelle manière il était logique que le modernisme en vienne à se nier lui-même et faire place au postmodernisme. On peut certainement voir cette explication de la transition comme une réponse à celle exposée par Lyotard dans « Réponse à la question » où l'on saisissait difficilement ce qui avait causé la rupture avec le modernisme.

Premièrement, et paradoxalement, la recherche perpétuelle de l'innovation esthétique, plutôt que d'atteindre l'équilibre baudelairien, a produit une importante accélération de la succession des modes ou courants esthétiques : impressionnisme, postimpressionnisme, cubisme, fauvisme, Dada,

¹⁶⁵ Harvey ne fait pas porter à Nietzsche seul toute la responsabilité d'avoir libéré la conception moderniste de la vie entièrement depuis un point de vue d'expérimentation esthétique. On retrouve des précurseurs auprès de Rousseau et la question du sentiment, de Kant et l'introduction des jugements esthétiques distincts des autres facultés de la raison ou du mouvement romantique avec les figures de Shelley et Byron, *TCP*, p. 19.

surréalisme, expressionnisme, etc. Or, le paradoxe du modernisme s'avère encore plus profond, puisque l'avant-garde de chacun des différents moments du modernisme s'est trouvée obligée, en raison du credo de l'innovation, de toujours nier certains des éléments qui caractérisaient l'avant-garde qui la précédait¹⁶⁶. Ces éléments — qui ne se réduisent pas à des aspects simplement formels comme la présence d'un type ou l'autre de matériaux, de techniques ou de thèmes — concernent également le rapport qu'entretient l'artiste par rapport à l'art lui-même. De là la remise en question typiquement « postmoderne » de l'élitisme ou de l'aristocratie esthétique qui caractérisait la démarche moderniste. Ainsi, la logique de l'innovation a conduit à la disparition de l'une des caractéristiques fondamentales du modernisme esthétique et a pavé la voie au postmodernisme esthétique et au populisme qui le distingue de son prédécesseur.

Deuxièmement, Harvey nous invite à considérer l'influence qu'a pu avoir le développement important du marché de l'art au cours du XIX^e siècle. En effet, les artistes n'ont pas simplement adopté le credo de l'innovation en lisant Baudelaire et Nietzsche ; il ne faudrait pas ignorer les conditions matérielles qui ont pu inciter à l'adoption d'un tel credo. Ainsi, le marché de l'art du XIX^e siècle, avec sa marchandisation et sa commercialisation des œuvres d'art, a forcé les producteurs culturels à entrer dans une compétition de type marchande, ce qui a eu pour effet général de renforcer le processus de « destruction créatrice » dans le domaine esthétique :

Each and every artist sought the bases of aesthetic judgement, if only to sell his or her product. It also depended on the formation of a distinctive class of "cultural consumers." Artists, for all their predilection for anti-establishment and anti-bourgeois rhetoric, spent much more energy struggling with each other and against their own traditions in order to sell their products than they did engaging in real political action¹⁶⁷.

Le jugement de Harvey ici peut paraître sévère, mais il est d'autant plus juste qu'il permet d'éclairer de quelle manière le modernisme n'est pas simplement un mouvement autonome avec sa propre

¹⁶⁶ TCP, p. 21-22.

¹⁶⁷ TCP, p. 22.

logique interne. Il est également le produit des transformations culturelles et économiques de l'époque.

Ainsi, sans nier une relative autonomie du modernisme esthétique à l'égard des conditions économiques et sociales, Harvey cherche néanmoins à relier le modernisme au processus de modernisation. Il affirme ainsi que le modernisme a constitué « a troubled and fluctuating aesthetic response to conditions of modernity produced by a particular process of modernization¹⁶⁸. » Le postmodernisme, quant à lui, se caractérise par « its total acceptance of the ephemerality, fragmentation, discontinuity, and the chaotic that formed the one half of Baudelaire's conception of modernity. It does not try to transcend it, counteract it, or even to define the "eternal and immutable" elements that might lie within it. Postmodernism swims, even wallows, in the fragmentary and the chaotic currents of change as if that is all there is¹⁶⁹. » C'est pourquoi toute compréhension sérieuse du modernisme, et par extension du postmodernisme, doit s'intéresser à la nature de la modernisation, car là se trouve peut-être la clé de compréhension générale de l'avènement du postmodernisme. Se présente alors une question à l'esprit : le postmodernisme représente-t-il une réaction différente à un processus de modernisation invariable ou est-il le reflet ou le présage d'une transformation radicale du processus de modernisation lui-même qui annoncerait l'avènement, par exemple, d'une société « postindustrielle » ou même « postcapitaliste »¹⁷⁰ ?

Afin de répondre à cette question, Harvey cherche premièrement à déterminer si l'analyse de Marx du capitalisme, tant critiquée par Bell, Lyotard et d'autres intervenants dans la question postmoderne, constitue un point de départ théorique pour explorer les liens entre le processus de

¹⁶⁸ *TCP*, p. 99.

¹⁶⁹ *TCP*, p. 44.

¹⁷⁰ *TCP*, p. 99.

modernisation et les mouvements esthétiques. Ainsi, le géographe marxiste cherche à démontrer que les parois entre les sphères de la société sont poreuses et que le marxisme, par l'éclairage qu'il peut jeter sur l'importance de l'économie, peut conséquemment encore nous informer sur les phénomènes socio-culturels.

Harvey reprend ainsi à Berman son analyse du *Manifeste* où ce dernier étendait la fameuse formule de « tout ce qui est solide se volatilise » à l'ensemble des activités humaines et, en particulier, au domaine de l'esthétique moderniste¹⁷¹. Cependant, Harvey se déclare insatisfait de cette réinterprétation de Marx comme penseur moderniste. Il désire plutôt souligner que la spécificité de l'analyse de Marx repose dans la façon dont il décortique l'origine de cette condition générale¹⁷². Harvey complète ainsi, pourrait-on dire, le portrait incomplet esquissé par Berman, en examinant en quoi les éléments du *Capital* nous permettent de comprendre d'où provient la fameuse formule du *Manifeste*, mais aussi celle que Baudelaire présentait dans *Le Peintre de la vie moderne*. Le géographe marxiste débute en rappelant la fameuse notion de « fétichisme de la marchandise » :

The advent of a money economy, Marx argues, dissolves the bonds and relations that make up “traditional” communities so that “money becomes the real community.” We move from a social condition, in which we depend directly on those we know personally, to one in which we depend on impersonal and objective relations with others. As exchange relations proliferate, so money appears more and more as “a power external to and independent of the producers,” so what “originally appears as a means to promote production becomes a relation alien” to them. Money concerns dominate producers. Money and market exchange draws a veil over, “masks” social relationships between things. This condition Marx calls “the fetishism of commodities”¹⁷³.

Ce mécanisme social permet d'expliquer l'apparente contradiction dans une société où les individus sont simultanément de plus en plus dépendants et de plus en plus indifférents à l'égard

¹⁷¹ Voir notre examen du deuxième chapitre de *ALL*, *supra*, p. 57-63.

¹⁷² *TCP*, p. 99-100.

¹⁷³ *TCP*, p. 100. Pour le passage complet, voir, Marx, Karl. 2014 [1867]. *Le Capital, Livre I : Critique de l'économie politique*. Traduit par Jean-Pierre Lefebvre. Paris : Presses universitaires de France, section I, ch. I, p. 81-95.

des autres. Les individus, et tout particulièrement les travailleurs, en viennent à concevoir progressivement l'argent comme un pouvoir extérieur et indépendant de leur volonté et de leur agir, alors qu'ils en sont pourtant tous collectivement les producteurs. Le fétichisme de la marchandise permet d'expliquer pourquoi le monde nous semble constitué seulement d'une « gigantesque accumulation de marchandises », un monde rempli de relations sociales objectives et impersonnelles.

La « métathéorie » de Marx, comme Harvey la surnomme, a pour mission de retirer le masque fétichiste des relations sociales et de révéler au grand jour ce qui se cache derrière. Or, c'est précisément ce projet de démasquage et la possibilité même d'une théorie critique de la société que l'esthétique et la théorie postmoderne semblent complètement laisser tomber. Le credo de « l'impénétrabilité de l'Autre » et la préoccupation postmoderne pour le « signifiant » plutôt que le « signifié », pour le médium (l'argent) plutôt que le message (le travail social), son insistance sur la fiction plutôt que la fonction, sur les signes plutôt que les choses, sur l'esthétique plutôt que l'éthique, indiquent un renforcement plutôt qu'une transformation du rôle de l'argent tel que l'avait décrit Marx¹⁷⁴. La postmodernité culturelle devient donc le stade ultime du « fétichisme de la marchandise ». C'est pourquoi il faut recourir à une analyse de ce fétichisme pour en comprendre le ressort profond.

L'argent contient une double signification sociale : à la fois comme la représentation suprême du pouvoir dans les sociétés capitalistes et comme le grand égalisateur des volontés individuelles : « As a social power that can be held by individual persons it forms the basis for a wide-ranging individual liberty, a liberty that can be deployed to develop ourselves as free-thinking individuals without reference to others. Money unifies precisely *through* its capacity to accommodate

¹⁷⁴ TCP, p. 101-102.

individualism, otherness, and extraordinary social fragmentation¹⁷⁵. » Or, la question que se pose Harvey est de déterminer de quelle manière la capacité latente pour la fragmentation dans la forme-argent est devenue une caractéristique essentielle de la modernisation capitaliste. La réponse se trouve dans le premier livre du *Capital*. En effet, la division sociale et technique du travail hautement organisée sous le capitalisme entraîne la réduction du travailleur à un simple fragment d'une personne au sein de l'usine. Se réalise ainsi « la fable stupide de Menenius Agrippa, où l'on voit un homme représenter un simple fragment de son propre corps¹⁷⁶. »

Ainsi, il est manifeste que le capitalisme est producteur de fragmentation, mais alors comment expliquer, comme le soulignent Marx et Engels, que la « bourgeoisie ne peut exister sans révolutionner constamment les instruments de production et donc les rapports de production, c'est-à-dire l'ensemble des rapports sociaux¹⁷⁷ » ? Autrement dit, l'élément éphémère ou transitoire de la deuxième partie de la définition de Baudelaire. Pour Harvey, les « lois coercitives » de la concurrence marchande obligent les capitalistes à rechercher sans cesse les innovations technologiques et organisationnelles qui leur permettront d'augmenter leurs profits face au niveau social moyen¹⁷⁸. Le développement technologique et organisationnel permet aux capitalistes individuels d'augmenter leur profit par rapport à leurs concurrents, mais aussi d'accélérer la rapidité générale de la rotation sociale du capital ; c'est-à-dire la période de temps au cours de laquelle un capital dépensé est « retrouvé ».

Harvey conclut cette démonstration de la pertinence de la métathéorie de Marx pour la compréhension des phénomènes sociaux et culturels en arguant que :

¹⁷⁵ *TCP*, p. 103.

¹⁷⁶ Marx, *Le Capital I, op. cit.*, section IV, ch. XII, p. 405-406 ; cité dans *TCP*, p. 104. En note du passage cité, il est indiqué : « En 494 avant J.-C., d'après la légende, le patricien Menenius Agrippa aurait ramené à la raison les plébéiens en révolte en leur racontant la célèbre parabole des membres et de l'estomac, première version connue d'une économie politique "organiciste", qui identifie la nation à un corps humain. »

¹⁷⁷ Marx et Engels, *Manifeste du Parti communiste, op. cit.*, p. 35 ; cité dans *TCP*, p. 105.

¹⁷⁸ *TCP*, p. 105.

What Marx depicts, therefore, are social processes at work under capitalism conducive to individualism, alienation, fragmentation, ephemerality, innovation, creative destruction, speculative development, unpredictable shifts in methods of production and consumption (wants and needs), a shifting experience of space and time, as well as a crisis-ridden dynamic of social change¹⁷⁹.

À la question de savoir si le processus de modernisation a considérablement changé, tel que pourrait le démontrer l'avènement du postmodernisme avec sa préoccupation pour le fragmentaire, l'éphémère et le transitoire, la réponse de Harvey est négative. Les conditions matérielles de l'esthétique moderniste et postmoderniste sont produites par le capitalisme et le processus de modernisation qui l'accompagne. Il faut toutefois noter que, dans cet examen de certains éléments du *Capital*, il ne s'agissait pour Harvey que de démontrer que le processus de modernisation tel que compris par Marx constituait un point de départ toujours utile et adéquat pour comprendre la transition modernisme-postmodernisme. Or, Harvey considère qu'il y a eu une certaine évolution du capitalisme depuis le temps du portrait esquissé par le *magnum opus* de Marx. Il lui faut donc examiner quelles sont ces transformations ainsi que leur importance et leurs impacts tant dans la logique interne du capitalisme que dans le domaine de la culture.

Fordisme et accumulation flexible

Selon Harvey, l'étude économique-politique des transformations du capitalisme au cours du XX^e siècle devrait nous permettre d'expliquer l'intensification de l'expérience moderne de la fragmentation et de l'éphémère depuis les environs des années 1970, dont le postmodernisme serait un symptôme. Si le géographe marxiste observe certes un nombre important de transformations du capitalisme, celles-ci obéissent néanmoins à la logique d'accumulation propre au capitalisme originel :

¹⁷⁹ *TCP*, p. 111.

If there has been some kind of transformation in the political economy of late twentieth-century capitalism, then it behoves us to establish how deep and fundamental the change might be. Signs and tokens of radical changes in labour processes, in consumer habits, in geographical and geopolitical configurations, in state powers and practices, and the like, abound. Yet we still live, in the West, *in a society where production for profit remains the basic organizing principle of economic life*. We need some way, therefore, to represent all the shifting and churning that has gone on since the first major postwar recession of 1973, which does not lose sight of the fact that the *basic rules of a capitalist mode of production continue to operate as invariant shaping forces in historical-geographical development*¹⁸⁰.

La logique interne du capitalisme n'aurait donc pas radicalement changé. Cependant, les changements, même s'ils ne se situent qu'à la surface, méritent d'être étudiés.

Harvey propose ainsi l'hypothèse du passage d'un régime d'accumulation « fordiste » à un régime d'accumulation « flexible ». Les événements « récents » — lire ici ceux associés à la question postmoderne — relèveraient d'une transition entre ces deux types de régimes. Il existe une distinction entre un « régime d'accumulation » et son « mode de régulation ». Harvey reprend cette terminologie à la théorie de la régulation française (Michel Aglietta, Robert Boyer, Alain Lipietz et autres) pour qui :

A regime of accumulation “describes the stabilization over a long period of the allocation of the net product between consumption and accumulation; it implies some correspondence between the transformation of both the conditions of production and the conditions of reproduction of wage earners.” A particular system of accumulation can exist because “its schema of reproduction is coherent.” [...] There must exist, therefore, “a materialization of the regime of accumulation taking the forms of norms, habits, laws, regulating networks and so on that ensure the unity of the process, i.e., the appropriate consistency of individual behaviours with the schema of reproduction. This body of interiorized rules and social processes is called *the mode of regulation*”¹⁸¹.

La mobilisation de ces concepts sera dans un premier temps heuristique, nous dit Harvey, puisqu'ils permettent de mettre en lumière les relations complexes qui autorisent un système aussi dynamique et instable que le capitalisme d'acquiescer une apparence suffisante d'ordre pour fonctionner, au

¹⁸⁰ TCP, p. 121. Nous soulignons.

¹⁸¹ TCP, p. 121-122. Les citations proviennent de Lipietz, Alain. 1986. « New Tendencies in the International Division of Labour: Regimes of Accumulation and Modes of Regulation ». Dans *Production, Work, Territory: The Geographical Anatomy of Industrial Capitalism*, dirigé par Allen J. Scott et Michael Storper. Boston : Allen & Unwin, p. 19. La distinction entre le régime d'accumulation et son mode de régulation rappelle certainement celle entre la base économique-matérielle et la superstructure idéologique.

moins, pour une certaine période de temps. Or, deux secteurs principaux rendent particulièrement problématique la viabilité du système capitaliste : les qualités anarchiques de la fixation des prix sur le marché et l'organisation du travail. Un régime d'accumulation et son mode de régulation correspondant représentent l'ordre relativement stable qui a été atteint à un certain moment du développement du mode de production capitaliste afin de répondre à ces deux problèmes persistants¹⁸².

Cette terminologie permet à Harvey d'étudier la transition du régime d'accumulation fordiste au régime d'accumulation flexible, transition qui serait survenue à la suite de la sévère récession de 1973. Le géographe marxiste est bien conscient du caractère hypothétique de cette reconstruction. On court toujours le risque en effet de confondre l'éphémère et le passager pour des changements plus fondamentaux dans le domaine de l'économie politique :

Whether or not the new systems of production and marketing, characterized by more flexible labour processes and markets, of geographical mobility and rapid shifts in consumption practices, warrant the title of a new regime of accumulation, and whether the revival of entrepreneurialism and of neo-conservatism, coupled with the cultural turn to postmodernism, warrant the title of a new mode of regulation, is by no means clear¹⁸³.

Le mode de régulation du régime de l'accumulation flexible serait donc, selon Harvey, une combinaison de postmodernisme culturel, de promotion de l'esprit d'entreprise et de conservatisme politique. Malgré son ton hypothétique, Harvey estime toutefois qu'il s'agit là d'une façon pertinente de comprendre l'histoire récente. Seulement après avoir distingué le fordisme de l'accumulation flexible, l'on sera en mesure de déterminer à quel point les changements observés sont déterminants dans la structure du capitalisme¹⁸⁴.

¹⁸² *TCP*, p. 122.

¹⁸³ *TCP*, p. 124.

¹⁸⁴ Il est à noter que, malgré ses nombreuses références à Jameson et à l'article de 1984, Harvey ne fait nullement usage du concept de « capitalisme avancé » de Mandel que Jameson avait réaménagé afin de faire du postmodernisme la « logique culturelle » de cette nouvelle étape du capitalisme. Harvey n'explique pas les raisons pour lesquelles il a préféré présenter sa propre théorie des transformations du capitalisme. Aux seules occurrences où il fait mention de Mandel, il ne fait que manifester son accord avec la thèse de celui-ci (et de Jameson) d'une expansion prodigieuse du

Le début symbolique du fordisme remonte à l'année 1914 lorsqu'Henry Ford introduisit sa célèbre politique de cinq dollars pour une journée de huit heures à sa récente usine de Dearborn au Michigan. Cependant, le tout est bien plus complexe, puisque la mise en œuvre plus générale du régime d'accumulation fordiste ne se résuma pas à ce simple coup d'éclat. En effet, la mise en œuvre du fordisme fut une longue et complexe histoire qui dura près d'un demi-siècle et impliqua une myriade d'acteurs individuels, institutionnels et étatiques. Harvey estime que les deux obstacles majeurs auxquels le fordisme s'est initialement retrouvé confronté furent : l'opposition des travailleurs et l'insuffisance des modes et des mécanismes de l'intervention étatique. Dans le cas de l'opposition des travailleurs, les exigences du travail à la chaîne — avec l'habitué des travailleurs à de longues heures de travail répétitives, la faible demande en compétences artisanales traditionnelles et l'absence presque complète de l'avis des travailleurs sur le modèle, le rythme et l'organisation du processus de production — pouvaient difficilement mener à une acceptation de ce système de production. Une reconfiguration importante des relations de classes dut avoir lieu afin d'assurer la diffusion du fordisme jusqu'en Europe¹⁸⁵.

Pour ce qui est de l'insuffisance des modes et des mécanismes d'intervention étatique, il fallut mettre en œuvre un nouveau mode de régulation afin de répondre aux besoins de la production fordiste avec cette idée qui lui est caractéristique qu'une production de masse doit s'accompagner d'une consommation de masse. Or, ce n'est qu'après la Grande Dépression que les sociétés capitalistes furent poussées à développer une nouvelle conception du rôle de l'État. Le problème fondamental du capitalisme à l'époque fut un manque de demande effective. Une

capitalisme au sein du domaine de la culture. Voir, *TCP*, p. 63, 285. Outre la préoccupation de Harvey pour la question spatio-temporelle, la dimension trop « productiviste » du modèle de Mandel au détriment d'une analyse du système financier international pourrait expliquer ce rejet (silencieux) de la part de Harvey.

¹⁸⁵ *TCP*, p. 127-128. La notion de « contrôle du travail » (*labour control*) est essentielle selon Harvey afin de comprendre l'évolution du capitalisme. Ce contrôle peut se faire tant au niveau politique avec un antisindicalisme et un anticommunisme plus ou moins violents qu'au niveau économique avec la lutte entre les patrons et les travailleurs sur les conditions et l'organisation du travail ainsi que sur la place et le rôle des syndicats.

conception adéquate de l'intervention de l'État vit le jour avec l'acceptation générale du keynésianisme et de la stimulation de la demande par des mécanismes de régulation étatiques qui l'accompagne — ce qui fait que Harvey parle également de « fordisme-keynésianisme » pour décrire le régime d'accumulation d'alors. Le capitalisme put ainsi se lancer dans une série d'expansions à l'échelle internationale qui intégrèrent un nombre toujours croissant de nouvelles nations postcoloniales¹⁸⁶.

Harvey explique le boom d'après-guerre par le développement de nouvelles industries et technologies et le développement subséquent de nouvelles régions de production à l'échelle du globe telles que le Midwest américain, la Ruhr allemande, les Midlands britanniques, la région de Tokyo-Yokohama, etc. Cependant, il ne faudrait absolument pas ignorer que la croissance phénoménale qui a accompagné cette prospérité économique était fortement dépendante d'une série de compromis et de repositionnements de la part des acteurs majeurs dans le développement du processus capitaliste :

The state had to take on new (Keynesian) roles and build new institutional powers; corporate capital had to trim its sails in certain respects in order to move more smoothly in the track of secure profitability; and organized labour had to take on new roles and functions with respect to performance in labour markets and in production processes. The tense but nevertheless firm balance of power that prevailed between organized labour, large corporate capital, and the nation state, and which formed the power basis for the postwar boom, was not arrived at by accident. It was the outcome of years of struggle¹⁸⁷.

De plus, on ne doit pas ignorer le rôle prépondérant des États-Unis dans l'internationalisation du fordisme grâce à leur pouvoir économique et financier et leur domination militaire. Et cela sans oublier l'impact prépondérant des accords de Bretton Woods de 1944 qui firent du dollar la monnaie de référence et, par ce fait, lièrent intimement le développement économique du monde aux politiques fiscales et monétaires américaines¹⁸⁸.

¹⁸⁶ *TCP*, p. 128-132.

¹⁸⁷ *TCP*, p. 132-133.

¹⁸⁸ *TCP*, p. 137.

Malgré un ensemble de tensions entre les différents acteurs centraux, le régime fordiste sut tenir fermement jusqu'en 1973. Or, avec la récession sévère de 1973 doublée du premier choc pétrolier et du phénomène de la « stagflation »¹⁸⁹, se mit en place un ensemble de processus qui remit en question le compromis fordiste. Les années 1970 et 1980 furent conséquemment une période trouble de restructurations économiques et de réajustements politiques et sociaux¹⁹⁰. Ces diverses expérimentations, Harvey les regroupe sous le terme « d'accumulation flexible » :

Flexible accumulation, as I shall tentatively call it, is marked by a direct confrontation with the rigidities of Fordism. It rests on flexibility with respect to labour processes, labour markets, products and patterns of consumption. It is characterized by the emergence of entirely new sectors of production, new ways of providing financial services, new markets, and, above all, greatly intensified rates of commercial, technological, and organizational innovation. It has entrained rapid shifts in the patterning of uneven development, both between sectors and between geographical regions, giving rise, for example, to a vast surge in so-called “service-sector” employment as well as to entirely new industrial ensembles in hitherto underdeveloped regions (such as the “Third Italy,” Flanders, the various silicon valleys and glens, to say nothing of the vast profusion of activities in newly industrialized countries). It has also entailed a new round of what I shall call “time-space compression” [...] in the capitalist world — the time horizons of both private and public decision-making have shrunk, while satellite communication and declining transport cost have made it increasingly possible to spread those decisions immediately over an ever wider and variegated space¹⁹¹.

Cette idée d'une « flexibilisation » généralisée se fait tant au niveau du travail, de la production, de la consommation, de l'information, de l'internationalisation du capitalisme, du rôle de l'État, etc. Il est à noter que la description de Harvey rend fort bien compte des transformations qui se sont opérées au sein du capitalisme au cours du XX^e siècle et, en particulier, dans les cinquante dernières années. Des pans importants de l'analyse du géographe marxiste se sont révélés être bien plus que des tendances simplement passagères.

Par exemple, car on ne pourra être que sélectif dans la présentation de cette analyse du capitalisme flexible, dans le cas du marché du travail, Harvey note que les employeurs, face à une

¹⁸⁹ « Stagnant output of goods and high inflation prices », *TCP*, p. 145.

¹⁹⁰ *TCP*, p. 145.

¹⁹¹ *TCP*, p. 147.

haute volatilité sur le marché, une compétition accrue et des marges de profits toujours plus faibles, sont parvenus à prendre avantage des syndicats affaiblis et des groupes de surplus de travailleurs afin d'obtenir des contrats de travail plus flexibles. On assiste en effet à une diminution des emplois à temps plein et un attrait toujours plus important pour les contrats à temps partiel, temporaire et de sous-traitance. Des arrangements de ce type ne se font pas nécessairement au détriment des individus, puisque la flexibilité peut être mutuellement bénéfique à l'occasion, mais Harvey observe que, du point de vue des avantages sociaux, du salaire et de la sécurité d'emploi, cette flexibilité est décidément nocive pour l'ensemble des travailleurs¹⁹².

Dans le domaine de la production, face à de nouvelles techniques et de nouvelles formes organisationnelles, de nombreuses entreprises ont dû mettre la clé sous la porte. En effet, les formes organisationnelles et les techniques managériales pour la production de masse standardisée de type fordiste ne se convertirent pas aisément au système de production flexible avec sa mise en valeur de la résolution de problèmes, des réactions rapides et parfois hautement spécialisées et de l'adaptabilité des compétences à des fonctions spécifiques. Harvey parle du triomphe de l'économie d'envergure sur l'économie d'échelle : « Economies of scope have beaten out economies of scale¹⁹³. » Les succès des systèmes de production flexible auraient permis l'accélération du rythme d'innovation des produits doublée de l'exploration des niches de marché. Harvey remarque que l'introduction de nouvelles technologies automatisées et de nouvelles formes d'organisation comme le « juste-à-temps » ont permis de réduire drastiquement le cycle de rotation du capital¹⁹⁴. Or, la réduction du temps de production aurait été inutile sans une réduction du temps

¹⁹² *TCP*, p. 148-151.

¹⁹³ *TCP*, p. 155.

¹⁹⁴ Le « juste-à-temps » est une méthode de la production qui consiste à déployer des moyens organisationnels et technologiques afin de réduire le temps des matériaux et des marchandises sur la chaîne de production et dans les entrepôts.

de consommation et on observe conséquemment une réduction de la demi-vie des marchandises¹⁹⁵. Un phénomène que l'on désigne aujourd'hui par la notion « d'obsolescence programmée ».

Contrairement à ceux qui affirment que le capitalisme deviendrait de plus en plus « désorganisé », Harvey estime que : « For what is most interesting about the current situation is the way in which capitalism is becoming ever more tightly organized *through* dispersal, geographical mobility, and flexible responses in labour markets, labour processes, and consumer markets, all accompanied by hefty doses of institutional, product, and technological innovation¹⁹⁶. » Le géographe marxiste explique l'organisation et la centralisation toujours plus importantes du capitalisme à partir de deux avancées majeures. Premièrement, il y a le développement d'un véritable marché de l'information permettant une grande rapidité de circulation, de mise à jour continue et d'analyse instantanée de données. Deuxièmement, et il s'agit là du point le plus important, il y a la complète réorganisation du système financier international et l'émergence de puissants nouveaux moyens de coordination financière¹⁹⁷.

Un point notable dans cette caractérisation d'une transition du fordisme vers l'accumulation flexible tient aussi à une redéfinition du rôle des États-nations, face à la montée du pouvoir du système financier international, dans le contrôle des flux de capital et, donc par le fait même, de ses propres politiques fiscales et monétaires. Harvey affirme que la fin des accords de Bretton

¹⁹⁵ TCP, p. 156.

¹⁹⁶ TCP, p. 159. Harvey cite Offe, Claus. 1985. *Disorganized Capitalism: Contemporary Transformations of Work and Politics*. Cambridge (MA) : MIT Press ; Lash, Scott et John Urry. 1987. *The End of Organized Capitalism*. Cambridge (UK) : Polity Press.

¹⁹⁷ TCP, p. 159-161. Au sujet de ce nouveau système financier et de la prolifération d'une mer de nouveaux produits et de services qui l'accompagnent, Harvey déclare que la compréhension de celui-ci échappe de plus en plus au commun des mortels : « The structure of this global financial system is now so complicated that it surpasses most people's understanding. The boundaries between distinctive functions like banking, brokerage, financial services, housing finance, consumer credit, and the like have become increasingly porous at the same time as new markets in commodity, stock, currency, or debt futures have sprung up, discounting time future into time present in baffling ways. Computerization and electronic communications have pressed home the significance of instantaneous international coordination of financial flows. », p. 161.

Woods en 1971 résultait de l'impossibilité des États-Unis à réguler à eux seuls la politique monétaire et fiscale mondiale¹⁹⁸.

Toujours au sujet de la redéfinition du rôle de l'État, on ne saurait ignorer l'importance de la vague idéologique néoconservatrice qui a balayé l'Amérique du Nord et l'Europe de l'Ouest avec les cas célèbres de Margaret Thatcher et Ronald Reagan. Au départ, les mesures keynésiennes furent remises en question, autant par des gouvernements de gauche que de droite, en raison de la crise de 1973. Or, ce qui constituait à l'origine une nécessité économique fut transformée en une vertu gouvernementale par les néoconservateurs. Cependant, Harvey remarque bien que l'intervention étatique fut loin d'être entièrement abolie, comme le démontrent les déficits américains records avec les dépenses majeures dans le domaine de la défense, l'implication américaine dans les crises mexicaines de 1982 et 1987 ou encore l'implication de la Banque d'Angleterre afin d'éviter la montée trop rapide de la livre anglaise¹⁹⁹.

Au cours de sa présentation de la transition entre le fordisme et le régime d'accumulation flexible, Harvey affirme à quelques reprises que l'on peut observer respectivement les affinités entre le premier type de régime et le modernisme esthétique du XX^e siècle et entre le second type et le postmodernisme esthétique²⁰⁰. Cependant, il ne fait qu'évoquer ces affinités sans les détailler. En fait, Harvey n'a fait que présenter sa théorie d'une transition de régime d'accumulation, mais afin d'expliquer les phénomènes culturels, il faut, selon lui, examiner en quoi le capitalisme est aux prises avec des crises de temps et d'espace. Ce n'est qu'en examinant la notion de « compressions spatio-temporelles » que l'on parviendra à expliquer en quoi le capitalisme est responsable des mutations culturelles-esthétiques postmodernes.

¹⁹⁸ *TCP*, p. 164-165.

¹⁹⁹ *TCP*, p. 168-169.

²⁰⁰ *TCP*, p. 135-136, 156, 171.

Compressions spatio-temporelles et évolution du capitalisme

Selon Harvey, la dimension spatio-temporelle se retrouve au cœur des analyses des différentes interventions au sein de la question postmoderne et il nomme en exemples celles de Berman et de la modernité comme un certain type d'expérience de l'espace et du temps, de Bell et du modernisme comme l'expérimentation d'une nouvelle conception de l'espace et du mouvement, et finalement de Jameson et du postmodernisme comme une crise de l'expérience de l'espace et du temps, catégories éminemment sociales qui auraient subi une mutation telle qu'on ne pourrait plus en suivre le rythme²⁰¹. Or, Harvey se déclare insatisfait de leur explication et c'est pourquoi il présente une étude de l'espace et du temps dans la vie sociale. Cet examen lui permettra notamment d'expliquer les « liens matériels » (*material links*) entre l'économie politique et les manifestations culturelles : « This will allow me to explore the link between postmodernism and the transition from Fordism to more flexible modes of capital accumulation via the mediations of spatial and temporal experiences²⁰². » C'est cette explication par médiations que nous tâcherons de présenter dans ce qui suit.

Par l'expression de « compression spatio-temporelle », Harvey veut exprimer le rapport d'une accélération du rythme de vie combinée à une abolition des barrières spatiales sous l'égide du capitalisme :

I mean to signal by that term [of time-space compression] processes that so revolutionize the objective qualities of space and time that we are forced to alter, sometimes in quite radical ways, how we represent the world to ourselves. I use the word “compression” because a strong

²⁰¹ *TCP*, p. 201. Dans le cas de Berman, il s'agit bien sûr du rapport qu'entretiennent les individus modernes face à « tout ce qui est solide se volatilise ». Pour ce qui est de Bell et Jameson, nous n'avons pas au cours de notre thèse discuté des passages auxquels Harvey fait allusion et c'est pourquoi nous les reproduisons, respectivement, ici : « The organization of space, whether it be in modern painting, architecture, or sculpture, has become the primary aesthetic problem of mid-twentieth century culture as the problem of time (in Bergson, Proust, and Joyce) was the primary aesthetic problem of the first decades of this century. », *CCC*, p. 107 ; « My implication is that we ourselves, the human subjects who happen into this new space [of postmodernism], have not kept pace with that evolution; there has been a mutation in the object, unaccompanied as yet by any equivalent mutation in the subject; we do not yet possess the perceptual equipment to match this new hyperspace, as I will call it, in part because our perceptual habits were formed in that older kind of space I have called the space of high modernism. », *P84*, p. 80/*P91*, p. 38-39.

²⁰² *TCP*, p. 201.

case can be made that the history of capitalism has been characterized by speed-up in the pace of life, while so overcoming spatial barriers that the world sometimes seems to collapse inwards upon us²⁰³.

L'hypothèse fondamentale de Harvey est qu'il est possible d'explorer les liens entre l'économie politique et la culture en examinant les changements affectant nos catégories sociales du temps et de l'espace. Dans cette perspective, le capitalisme est caractérisé par une annihilation de l'espace à travers le temps, c'est-à-dire que, en raison de la recherche infinie de réduction du temps de circulation du capital, l'espace est sujet à un rétrécissement progressif²⁰⁴. Ainsi, le capitalisme affecterait et changerait profondément et constamment la façon dont nous nous représentons le temps et l'espace. Le domaine esthétique serait particulièrement aux prises avec ces changements, puisqu'il s'agit de la tâche de ses membres de tenter de représenter le monde à l'aide de ces catégories sociales. Pour le géographe marxiste, il faut remettre en question l'idée qu'il n'existerait qu'un seul temps rigide et fixe et qu'un seul espace tout aussi rigide et fixe. Il ne s'agit non pas là d'abolir la distinction entre le subjectif et l'objectif, mais plutôt de reconnaître la multiplicité des qualités objectives que le temps et l'espace peuvent représenter (*express*), et, surtout, le rôle de la pratique humaine et sociale dans la construction de ces catégories²⁰⁵.

Or, il nous faut convenablement examiner la proposition radicale à certains égards de Harvey, car celui-ci semble proposer un terme intermédiaire dans le vieux couple marxiste de la base et de la superstructure :

There is much to be learned from aesthetic theory about how different forms of spatialization inhibit or facilitate processes of social change. Conversely, there is much to be learned from social theory concerning the flux and change with which aesthetic theory has to cope. By playing these two currents of thought off against each other, we can, perhaps, better understand the ways in which political-economic change *informs* cultural practices²⁰⁶.

²⁰³ *TCP*, p. 240.

²⁰⁴ *TCP*, p. 293. Voir la très instructive illustration 3.1 qui permet de bien saisir ce « rétrécissement » de la carte du monde en fonction de la vitesse des moyens de locomotion, *TCP*, p. 241.

²⁰⁵ *TCP*, p. 207.

²⁰⁶ *TCP*, p. 207. Nous soulignons.

Étudier l'évolution des catégories sociales du temps et de l'espace devrait donc nous permettre de mieux comprendre de quelle manière la base économique influence la superstructure idéologique. Cependant, il faut noter que Harvey n'emploie pas ces termes et ne fait pas référence aux débats contemporains autour de leur pertinence²⁰⁷. Cela nous porte à croire que Harvey cherche simplement à présenter en quoi l'étude des compressions spatio-temporelles permet d'arrimer le domaine de l'économie politique et les manifestations culturelles. Par conséquent, on comprend que la thèse générale de *The Condition of Postmodernity* est que le capitalisme produit des compressions spatio-temporelles, lesquelles produisent à leur tour des crises de représentation des catégories sociales de l'espace et du temps, que ces crises influencent la vie économique, politique et culturelle, que le modernisme et le postmodernisme sont des réactions à ces crises de la représentation²⁰⁸. Cette thèse de Harvey est vivement intéressante. Or, on ne saurait dire qu'il y a démonstration à proprement parler de celle-ci. Comme à de nombreux autres passages de l'ouvrage, Harvey oscille entre l'hypothétique et l'assertorique. On voit en quoi les différents éléments de la thèse générale s'attirent, mais Harvey n'est jamais prêt à y apposer définitivement le sceau de la causalité.

Ainsi, Harvey explique la montée du modernisme esthétique en tant que force culturelle à partir de la dépression qui a balayé l'Angleterre en 1847 puis l'ensemble du monde capitaliste d'alors. Il s'agirait selon Harvey de la toute première véritable crise de suraccumulation capitaliste. Cette crise économique aurait provoqué également une profonde crise de la représentation, laquelle

²⁰⁷ Débats tels que ceux lancés autour des propositions d'Althusser ou de G. A. Cohen : Althusser, Louis. 1976. « Idéologie et appareils idéologiques d'État : Notes pour une recherche [1970] ». Dans *Positions (1964-1975)*. Paris : Éditions sociales, p. 67-125 ; Cohen, Gerald A. 1978. *Karl Marx's Theory of History: A Defense*. Princeton : University Press.

²⁰⁸ R. A. Brosio résume ainsi la thèse de Harvey : « If cultural forms are firmly rooted in the daily circulation of capital, then the problems of altered time and space are concrete indeed and will eventually alter the lives of even those who have profited from capital's dominance », Brosio, Richard A. 1994. « Chapter Fourteen: Postmodernism as the Cultural Skin of Late Capitalism, Educational Consequences ». *Counterpoints*, 3, p. 604.

aurait également été le produit d'un réajustement radical des notions d'espace et de temps dans les sphères économique, politique et culturelle. En effet, il y avait déjà eu plusieurs crises économiques ou politiques auparavant, mais dont on pouvait attribuer la cause à une calamité naturelle ou à des conflits géopolitiques quelconques. Or :

Though there were bad harvests here and there, this crisis could not easily be attributed to God or nature. Capitalism had matured by 1847-1848 to a sufficient degree, so that even the blindest bourgeois apologist could see that financial conditions, reckless speculation, and over-production had something to do with the events. The outcome, in any case, was a sudden paralysis of the economy, in which surpluses of capital and labour lay side by side with apparently no way to reunite them in profitable and socially useful union²⁰⁹.

Harvey estime que les bourgeois pouvaient encore avant la crise se fier à la conception héritée des Lumières d'une rationalisation progressive de l'espace et du temps²¹⁰.

Les événements de 1847-1848 ont également remis en question la nature de l'espace et la signification de l'argent. Harvey explique que la tension entre la fonction de l'argent comme étalon de valeur et de lubrifiant des échanges et des investissements était déjà bien connue. Cependant, apparut dès lors un antagonisme évident entre le système financier avec sa grande structure de crédits et de « capitaux fictifs » et la base monétaire de ce système avec l'or ou d'autres marchandises qui procuraient une signification physique bien réelle à l'argent. Avec le développement subséquent de ce système financier et de ses éléments plus fictifs qui accroissent la préoccupation pour le taux de rendement et le taux de rentabilité, on observe une transformation de la notion de temps.

Face à toutes ces transformations dans la représentation sociale de ce qu'est l'économie, et particulièrement la notion d'argent, Harvey explique que le domaine de la culture ne put rester indifférent : « All of these shifts created a crisis of representation. Neither literature nor art could

²⁰⁹ *TCP*, p. 260.

²¹⁰ Voir le chapitre de Harvey sur la conception des Lumières du temps et de l'espace, *TCP*, p. 241-259.

avoid the question of internationalism, synchrony, insecure temporality, and the tension within the dominant measure of value between the financial system and its monetary or commodity base²¹¹. »

Pour Harvey, en plus de la poursuite de l'expansion du capitalisme à l'échelle du globe et le développement fulgurant de nouvelles technologies de transport et de communication comme le téléphone, les rayons X, le cinéma, l'automobile ou l'avion, la question qui habita le modernisme au fil de son évolution fut d'expérimenter de nouvelles façons de réfléchir cette expérience unique du temps et de l'espace. Étudiant les nombreux cas de Flaubert, Joyce, Picasso, Le Corbusier, Kandinsky, le mouvement Bauhaus et autres, il apparaît clair aux yeux du géographe marxiste que le modernisme fut aux prises avec le problème de la compression spatio-temporelle²¹².

Dans le cas du postmodernisme esthétique ou de la « condition postmoderne »²¹³, Harvey soutient l'hypothèse que l'on peut comprendre son avènement conjoint avec la transition du fordisme à l'accumulation flexible à partir d'une nouvelle étape de compression spatio-temporelle observée au cours des décennies des années 1970 et 1980. Harvey rappelle de quelle manière le régime d'accumulation flexible est préoccupé par l'accélération du temps : que ce soit avec la sous-traitance ou le « juste-à-temps » dans la production, la déqualification-requalification des travailleurs afin de pourvoir aux nouveaux besoins dans le domaine du travail, de meilleurs systèmes de communications et de flux d'informations couplés avec la rationalisation des techniques de distribution afin de faciliter la circulation des marchandises, l'apparition des échanges boursiers électroniques au grand bonheur du secteur de la finance, etc²¹⁴. Dans le domaine de la consommation, on observe deux tendances majeures. Premièrement, le recours à la mode dans

²¹¹ *TCP*, p. 262-263.

²¹² *TCP*, p. 263-283.

²¹³ Toutes les fois où Harvey utilise les termes de « condition postmoderne » ou de « postmodernité », il ne le fait que d'un point de vue culturel. C'est justement là un aspect intéressant de sa démarche (et qu'il partage avec Jameson) de ne pas ancrer la « postmodernité » dans la « crise des métarécits » lyotardienne, mais dans le point de départ que représente le champ esthétique et la production culturelle.

²¹⁴ *TCP*, p. 284-285.

les marchés de masse afin d'accélérer la consommation des vêtements, ornements et décorations, mais aussi de toute une série de modes de vie (*lifestyles*) et d'activités récréatives comme les sports, les passe-temps, les styles de musique pop ou les jeux vidéo. Deuxièmement, le déplacement d'une consommation de biens vers une consommation de services, non pas simplement des services d'entreprises, éducatifs et de santé, mais aussi des événements de divertissement comme un concert de rock, une visite au musée ou l'assistance à des conférences. Harvey note au sujet de ces tendances que s'il existe une limite dans la rapidité à laquelle des biens peuvent circuler et être consommés, alors il est normal que certains capitalistes se tournent vers la création de nouveaux services relativement éphémères²¹⁵.

Les effets de cette compression spatio-temporelle furent multiples et Harvey cite plusieurs exemples de tentatives de théorisations du sentiment aigu d'instantanéité, de fragmentation et de volatilité comme celles de Alvin Toffler, Jameson, Baudrillard, Foucault ou Paul Virilio²¹⁶. Au sujet de la singularité de la condition postmoderne et de la compression spatio-temporelle qui l'accompagne, Harvey conclut en déclarant que les réactions économiques, culturelles et politiques ne sont pas exactement tout à fait nouvelles, mais que la singularité postmoderne serait plutôt à retrouver dans l'intensité de cette transformation de notre expérience du temps et de l'espace : « The intensity of time-space compression in Western capitalism since the 1960s, with all of its congruent features of excessive ephemerality and fragmentation in the political and private as well as in the social realm, does seem to indicate an experiential context that makes the condition of postmodernity somewhat special²¹⁷. » Or, comme on l'a vu, pour Harvey, cette condition « postmoderne » ou de la « postmodernité » culturelle est causée par une compression spatio-

²¹⁵ *TCP*, p. 285.

²¹⁶ *TCP*, p. 286-306.

²¹⁷ *TCP*, p. 306.

temporelle d'une rare intensité, laquelle est finalement le produit des transformations du capitalisme avec la transition vers le régime d'accumulation flexible²¹⁸.

La postmodernité ou la reconfiguration du capitalisme

Lors de cette incursion dans l'apport marxiste de Harvey à la question postmoderne, nous avons tâché de reconstruire la thèse principale de l'ouvrage à travers ses différents moments de développement. On avait ainsi débuté avec la première partie de *The Condition of Postmodernity*, laquelle étudie la transition entre le modernisme et le postmodernisme et en quoi le processus de modernisation tel que théorisé par Marx nous permet de comprendre cette transition d'ordre esthétique. Puis, on a suivi les caractérisations de Harvey du régime d'accumulation fordiste et sa transition vers le régime d'accumulation flexible aux alentours de 1973, car il s'agissait de la contribution du géographe marxiste à la description des transformations contemporaines du mode de production capitaliste. Cette description, on ne la retrouvait ni chez Berman ni chez Jameson en tant que telle. Or, Harvey parvient à lier les transformations du capitalisme au XX^e siècle avec l'avènement du postmodernisme esthétique — ou ce qu'il appelle également par moments la postmodernité culturelle — à partir de son traitement de la question des catégories sociales de l'espace et du temps et du concept de « compression spatio-temporelle ». L'idée est que le capitalisme dans son évolution, notamment avec sa poursuite de l'accélération du rythme du

²¹⁸ Plusieurs commentateurs ont reproché à Harvey que, malgré le caractère hautement sophistiqué de son modèle d'explication, celui-ci reste éminemment économiciste ou réductionniste. L'argument est que Harvey ne remet jamais en question le primat de la détermination de l'économie sur les autres sphères de la société. Voir, Gartman, David. 1998. « Postmodernism; or, the Cultural Logic of Post-Fordism? » *The Sociological Quarterly*, 39 (1) : p. 119-137 ; Bonny, Yves. 2004. *Sociologie du temps présent : Modernité avancée ou postmodernité ?* Paris : Colin, p. 105-109 ; Filc et Ram, « Marxism after Postmodernism », *art. cit.*, p. 305-306. Ces critiques reconnaissent tous que le capitalisme joue un rôle déterminant dans le domaine de la culture, mais postulent une autonomie relativement grande des phénomènes culturels et esthétiques. Soit, mais si on ne reconnaît pas le primat de la reproduction matérielle des sociétés, on abandonne alors ce qui constitue le cœur du marxisme. Et cela n'empêche pourtant nullement Harvey (mais aussi Berman et Jameson) de reconnaître — nous espérons l'avoir démontré au cours de notre thèse — une certaine autonomie relative de la culture.

capital, a eu un impact général sur les catégories sociales de l'espace et du temps. Cela affecte tout particulièrement le domaine de la culture et les artistes, lesquels doivent user de ces catégories afin d'assurer leur production culturelle. Ce dernier élément constitue le dernier développement de la thèse générale de Harvey et on le retrouve dans la troisième partie de l'ouvrage.

Pourtant, *The Condition of Postmodernity* comporte une quatrième et dernière partie qui, avec de courts chapitres successifs, agit à titre de conclusion. Il s'agit pour Harvey du lieu de réaffirmer la capacité de la méthode historico-matérialiste de rendre compte des développements historiques tels que les transformations du capitalisme ou l'avènement du postmodernisme esthétique. La postmodernité culturelle doit être comprise aux yeux de Harvey comme une condition historico-géographique bien particulière. Or, la théorie postmoderne semble nier cette possibilité :

One of the prime conditions of postmodernity is that no one can or should discuss it as a historical-geographical condition. It is never easy, of course, to construct a critical assessment of a condition that is overwhelmingly present. The terms of debate, description, and representation are often so circumscribed that there seems to be no escape from evaluations that are anything other than self-referential. It is conventional these days, for example, to dismiss out of hand any suggestion that the "economy" (however that vague word is understood) might be determinant of cultural life even in (as Engels and later Althusser suggested) "the last instance." The odd thing about postmodern cultural production is how much sheer profit-seeking is determinant in the first instance²¹⁹.

Il est en effet toujours complexe de discuter de quelque chose d'éminemment présent. On n'est jamais exactement sûr que les analyses et critiques que l'on en fera sauront résister à l'épreuve du temps. Cependant, il semble un peu hâtif de rejeter le rôle déterminant que jouerait l'économie dans le domaine de la culture, surtout lorsque l'on constate à quel point la production culturelle postmoderne est préoccupée par la recherche de profit. Il s'agit là d'un moyen pour Harvey de souligner qu'une « métathéorie » comme celle du marxisme est en mesure d'expliquer les différents éléments disparates de la condition postmoderne.

²¹⁹ TCP, p. 336.

En effet, une prise en compte du marxisme permet de comprendre en quoi le capitalisme produit sa propre trajectoire historique et géographique :

Capital is a process and not a thing. It is a process of reproduction of social life through commodity production, in which all of us in the advanced capitalist world are heavily implicated. Its internalized rules of operation are such as to ensure that it is a dynamic and revolutionary mode of social organization, restlessly and ceaselessly transforming the society within which it is embedded. The process masks and fetishizes, achieves growth through creative destruction, creates new wants and needs, exploits the capacity for human labour and desire, transforms spaces, and speeds up the pace of life. It produces problems of overaccumulation for which there are but a limited number of possible solutions. Through these mechanisms capitalism creates its own distinctive historical geography²²⁰.

Ainsi, on ne saurait arguer d'aucune manière que le domaine de la culture serait séparé de la logique du capitalisme. La postmodernité représente la trajectoire historico-géographique dans sa dimension culturelle qu'a prise le capitalisme au cours de la deuxième moitié du XX^e siècle. C'est précisément en raison de la nature expansionniste et impérialiste du capitalisme que la vie culturelle dans tous ses aspects devient de plus en plus intégrée dans le circuit du capital²²¹.

Cependant, il ne s'agit pas pour Harvey de réclamer le monopole du marxisme dans l'analyse de la société. Comme on l'a vu tout au long de notre présentation, Harvey fait preuve d'une grande humilité épistémique en présentant ses thèses comme des hypothèses qui pourraient toujours être soumises à un réexamen ultérieur. Le géographe marxiste est bien conscient d'écrire son ouvrage à un moment où le marxisme se retrouve en crise. Du côté pratique, on assiste à une diminution du potentiel révolutionnaire de la classe des travailleurs et à une séparation de la nouvelle gauche des revendications de la gauche ouvrière traditionnelle ; du côté théorique, il y a un certain entérinement de cet état de fait avec, par exemple, les adieux au prolétariat faits par André Gorz ou la crise du matérialisme historique constatée par Stanley Aronowitz²²².

²²⁰ TCP, p. 343.

²²¹ TCP, p. 344.

²²² TCP, p. 354. Gorz, André. 1980. *Adieux au prolétariat*. Paris : Galilée ; Aronowitz, Stanley. 1981. *The Crisis in Historical Materialism: Class, Politics, and Culture in Marxist Theory*. New York : Praeger.

De cela, Harvey estime que les préoccupations de la nouvelle gauche furent tout à fait justifiées et que les critiques adressées au marxisme « orthodoxe » se sont révélées positives et nécessaires. Il propose donc quatre domaines de réflexions pour un renouvellement de la pensée marxiste : (1) repenser la place de « l'Autre » (femmes, personnes de couleur, LGBTQ+, etc.) dans le cadre conceptuel du matérialisme historique, pas simplement comme l'ajout d'une simple catégorie, mais comme point de départ omniprésent de l'étude de la dynamique de la dialectique du changement social ; (2) reconnaître l'importance de l'analyse de la production d'images et de discours comme part de la reproduction et la transformation de tout ordre symbolique, la culture et l'esthétique comptent et doivent être étudiées tant dans leur contenu que dans leur production ; (3) reconnaître l'importance de l'espace et du temps dans le développement de la logique du capitalisme ; et (4) ce matérialisme « historico-géographique » est un mode d'analyse dialectique plutôt qu'un cadre de compréhension rigide et fixe, la « métathéorie » marxiste ne revendique pas d'atteindre la vérité totale, mais plutôt le statut d'une recherche inaboutie et ouverte tentant d'expliquer les vérités historiques et géographiques qui caractérisent le capitalisme tant généralement qu'actuellement²²³.

Ce projet est certainement intéressant et mérite d'être médité et très probablement d'être entrepris. Cependant, il soulève à nouveau la question que nous avons rencontrée au cours de notre examen de l'apport de Harvey — mais aussi dans les cas de Berman et Jameson — de la nature de la détermination de la superstructure par l'infrastructure matérielle-économique. Ainsi, Harvey use d'un procédé extrêmement sophistiqué pour expliquer cette détermination à partir des compressions spatio-temporelles, mais il ne cesse de souffler le chaud et le froid sur la réalité matérielle de cette détermination. Nous ne cherchons ainsi pas à dire que l'humilité épistémique

²²³ *TCP*, p. 355.

dont Harvey fait preuve serait à proscrire, puisqu'une telle précaution serait nécessairement problématique d'un point de vue marxiste, mais plutôt qu'elle introduit une tension dans son modèle explicatif résolument marxiste et que cette dernière ne peut facilement être résolue à l'intérieur de celui-ci. Harvey réduit la prétention à la vérité du marxisme à une simple théorie disponible parmi d'autres, mais qui aurait l'avantage, elle, de comprendre la société comme une totalité. Pourtant, le marxisme, dans son histoire, a présenté une prétention beaucoup plus forte que d'être une simple perspective épistémologique. En effet, le marxisme classique affirmait posséder la juste compréhension de la marche historique des sociétés et, ultimement, la clé pour la corriger. Or, c'est justement l'un des traits du marxisme anglo-américain qui intervient dans la question postmoderne que de délaisser les aspects les plus téléologiques quant au sens de l'histoire au profit du développement d'une théorie de l'analyse culturelle.

Néanmoins, la contribution de Harvey reste hautement pertinente et originale, puisque, contrairement à Berman et à Jameson, il s'est mis à la tâche d'expliquer en quoi les transformations du capitalisme permettent d'expliquer la transition entre le modernisme et le postmodernisme. Car, il s'agit bien là de la thèse du marxisme : les manifestations culturelles sont le résultat des transformations du capitalisme. Il s'agit de l'une des forces de ce marxisme de refuser l'idée d'une complète autonomie de la sphère culturelle en démontrant que la logique de celle-ci est loin d'être étrangère à celle du capitalisme. La postmodernité, si le nom exprime véritablement quelque chose, doit être rattachée au développement du capitalisme et de ses impacts sur le monde de la culture.

CONCLUSION

Vient à présent le temps du bilan de notre incursion dans l'intervention marxiste au sein de la question postmoderne au cours des années 1980. Malgré toute l'ampleur qu'a pu prendre cette intervention et l'attention qu'on a réservée à une figure aussi influente que Fredric Jameson, on connaît aujourd'hui encore très mal le rapport liant le marxisme à la question postmoderne. Lorsque l'on discute généralement de l'intervention du marxisme au sein de la question postmoderne, on ne traite pas spécifiquement de l'apport du marxisme. On place plutôt celui-ci en rapport avec d'autres auteurs comme Hassan, Jencks, Lyotard ou Baudrillard. On cite inmanquablement Jameson et sa thèse que le postmodernisme est la logique culturelle du capitalisme avancé, mais on connaît en général très médiocrement les autres auteurs marxistes comme Berman, Anderson, Harvey, Callinicos ou Eagleton.

Or, comme on l'a vu au cours de cette thèse, les différents intervenants marxistes sont loin de représenter un bloc monolithique. Il est certain que tous s'entendent pour dire que ce qui porte le nom de « postmodernisme » ou de « postmodernité » doit être compris à la lumière des transformations du capitalisme. Or, il s'agit là de l'élément le plus général de ce qui caractérise la réponse marxiste. Peu auront probablement été surpris de cet élément de la réponse marxiste, puisque le marxisme serait, dira-t-on, encore une fois victime de son « réductionnisme économique ». Cependant, il faut être attentif à la façon dont le marxisme a produit cette analyse du rapport entre capitalisme et question postmoderne, puisque l'on observe que le marxisme se révèle, d'une certaine manière, transformé par son intervention. Le moment postmoderne n'est donc pas qu'un simple moment polémique, mais un moment critique et réflexif où le marxisme présente une tentative de réactualisation d'une immense richesse pour la théorie critique de la société.

Les raisons de la méconnaissance et de la mécompréhension de l'intervention marxiste peuvent certainement être attribuées en partie au caractère récent de la question postmoderne et à la nécessité que la chouette de Minerve prenne son envol à l'aube. Cependant, on peut également expliquer cela en raison de la difficulté de s'entendre sur la notion de « postmoderne ». Comme nous l'avons montré, le terme embrasse un ensemble de débats et de notions contradictoires et sa signification varie en fonction du domaine d'où il provient et de l'auteur qui l'utilise. Cette difficulté constitue certainement un frein à la compréhension du postmoderne, mais elle n'empêche nullement son étude.

Afin de rendre le dialogue possible entre les significations contradictoires du « postmoderne », notre premier geste fut la construction du concept heuristique de la « question postmoderne ». Ce moyen nous permit de distinguer certains des usages en distinguant les trois domaines qui nous semblaient les plus significatifs : le domaine esthético-culturel, le domaine de la théorie du changement social et le domaine philosophico-historique. Une telle approche par domaine ou par niveau visait à clarifier le débat ainsi que d'en développer une saisie synthétique. Autrement dit, la « question postmoderne » est un outil méthodologique permettant d'étudier un ensemble d'auteurs et de débats fort différents, ce qui n'aurait pas été possible si nous n'avions pas fait cet effort pour clarifier une notion aussi polysémique que celle de « postmoderne ».

Si la création de la « question postmoderne » constitue un premier pas vers la compréhension de l'intervention marxiste, deux autres obstacles se présentèrent à nous : le caractère situé de l'intervention et le type de marxisme y ayant participé. En effet, on n'insistera jamais assez sur cet élément, mais la tournure que prit le débat sur la nature du postmoderne dans les années 1970 fut particulièrement décisive pour le marxisme qui entreprit de s'y intéresser au cours des années 1980. Nous avons donc dans notre premier chapitre présenté brièvement ce contexte afin de bien comprendre le moule dans lequel prit forme la réponse marxiste. Notre présentation contextuelle

rappelle clairement de quelle manière le terme de postmoderne est premièrement apparu dans le champ de la culture avant, pour ainsi dire, de transiter dans le champ des sciences sociales et de la philosophie. Or, il nous fallut également détailler quelle part du marxisme prit part, puisqu'il n'allait pas nécessairement de soi que le marxisme s'intéresse autant à un débat dont l'un des aspects premiers était la question de la culture. Nous avons associé le marxisme anglo-américain ayant participé à la question postmoderne au dernier développement du « marxisme occidental », terme utilisé afin de désigner une branche du marxisme remontant à Lukács et Gramsci et caractérisée par un abandon de la pratique au profit d'un intérêt pour l'activité théorique et les objets rattachés à la « superstructure » idéologique.

Or, afin de véritablement comprendre l'intervention du marxisme au sein de la question postmoderne, il nous semblait essentiel d'accorder une partie substantielle à l'exposition contextuelle de l'apport de Daniel Bell et de Jean-François Lyotard. Que l'on s'attarde plus longtemps qu'une note de bas de page à l'auteur de *La condition postmoderne* n'aura surpris personne, puisque celui-ci remettait directement en question dans son célèbre ouvrage le marxisme avec son idée d'une « crise des métarécits modernes » ; métarécits dont dépendait le marxisme pour légitimer sa connaissance scientifique du monde. Tous les marxistes anglo-américains ont répondu à Lyotard d'une manière ou d'une autre et il nous fallait donc nous attarder suffisamment en profondeur à son hypothèse d'une « postmodernité » et de sa thèse de la crise des métarécits. Or, Lyotard faisait dépendre l'hypothèse d'une ère postmoderne à partir de l'émergence conjointe d'une société « postindustrielle » et d'une culture « postmoderne ». Il citait notamment l'essai de Bell, *The Coming of Post-Industrial Society*. En fait, de par sa critique du postmodernisme esthétique, présentée dans *The Cultural Contradictions of Late Capitalism*, et de son élaboration de l'idéal-type d'une société postindustrielle, Bell se révèle un interlocuteur essentiel pour les critiques marxistes. Comme on l'a vu, il se trouve discuté et critiqué dans chacune des interventions

marxistes, puisqu'ils réfutèrent l'argument de Bell que le marxisme serait incapable de rendre compte de l'évolution du capitalisme, mais également de celle de la culture. Il nous faut également souligner notre examen du texte de Lyotard « Réponse à la question : qu'est-ce que le postmoderne ? ». Le texte est fort utile, mais à la fois fort étonnant. Dans *La condition postmoderne*, Lyotard n'avait presque pas discuté du niveau esthétique-culturel, ce qui était pourtant l'un de ses domaines de prédilection. Or, dans son texte censé répondre à la question de la nature du postmodernisme esthétique, le philosophe français surprend avec son idée originale que le modernisme et le postmodernisme seraient à ce point liés que le postmodernisme « précéderait » le modernisme. Cela affecta profondément la cohérence du tableau d'ensemble de la théorie de la postmodernité de Lyotard, puisque, alors que la postmodernité représentait une rupture claire et distincte avec la modernité en raison de l'abandon du mode de légitimation de la science par les métarécits modernes, sur le plan esthétique-culturel, le point d'origine de la question postmoderne, c'est du pareil au même.

Au cours de notre deuxième chapitre, nous avons vu que Berman et Jameson étaient loin de s'entendre sur un nombre important de sujets, notamment au sujet de la valeur du modernisme esthétique. En effet, dans *All That Is Solid Melts Into Air*, Berman présente des considérations qui relèvent principalement du domaine esthétique-culturel et prend la défense du modernisme face à la montée du postmodernisme esthétique et du rejet de l'idée de modernité par les partisans de la théorie postmoderne comme Lyotard. Cependant, il ne s'agissait là, pour Berman, que d'un moment de crise au sein du modernisme qui pourrait être éventuellement résolu. En effet, la modernité telle qu'elle s'exprime et prend forme dans l'art moderniste est régie par le principe mis en lumière par Marx que, à l'époque du capitalisme triomphant, « tout ce qui est solide se volatilise ». Cette condition est le fruit du processus de modernisation ou, autrement dit, du développement du capitalisme à l'échelle globale. Berman présente une riche réinterprétation du

Manifeste du Parti communiste en en faisant l'une des premières œuvres modernistes, mais cette contribution originale s'accompagne, on l'a vu, d'une remise en question radicale de la philosophie de l'histoire propre au marxisme en faisant voler en éclat l'idée que le prolétariat et le communisme seraient en mesure justement de résister à « tout ce qui est solide se volatilise ». Ces deux derniers éléments — de l'explication des phénomènes esthético-culturels par le développement du capitalisme et du désaveu de la téléologie historique qui a pu caractériser une partie du marxisme — sont déterminants dans la compréhension d'ensemble de l'intervention marxiste au sein de la question postmoderne.

Dans le cas de Jameson, le modernisme esthétique est bel et bien mort et enterré. En effet, selon le critique littéraire américain, il est vain d'en appeler à une résurgence du modernisme et à une défense de la modernité. L'évolution du capitalisme et du processus de modernisation nous empêche de penser que cela est encore possible. Jameson prend complètement appui sur la description économique-politique d'Ernest Mandel d'un « capitalisme avancé » et de la tripartition historique proposée du capitalisme de marché, du capitalisme monopolistique et impérialiste et, finalement, du capitalisme avancé et globalisé. À cette tripartition de nature économique, il plaque celle de nature culturelle avec la succession : réalisme, modernisme, postmodernisme. Ainsi, le modernisme appartient au passé avec l'âge du capitalisme impérialiste.

Dans sa préface à l'édition américaine de *La condition postmoderne*, Jameson offrait une réception admirative, mais critique des vues de Lyotard sur l'hypothèse d'une postmodernité. Il a su voir que les prémisses de l'hypothèse de la condition du savoir postmoderne — une culture postmoderne et une société postindustrielle — ainsi que la thèse de la crise du mode de légitimation du savoir au moyen des métarécits de la modernité pouvaient et se devaient d'être critiquées. Il est important de distinguer au sein de l'appareil argumentatif de *La condition postmoderne* « l'hypothèse de travail » du « changement de statut du savoir » appuyée par les prémisses des

changements observés dans le domaine de la culture et de la société *et* l'angle narratif choisi par Lyotard dans l'ouvrage qui s'ancre dans une philosophie du langage d'inspiration wittgensteinienne et qui postule la thèse de la crise du mode de légitimation du savoir au moyen des métarécits de la modernité afin de traiter de l'hypothèse postmoderne²²⁴.

Le devoir ou la nécessité qu'éprouve Jameson de répondre à la pensée de Lyotard provient du fait que l'une des conclusions de la postmodernité est que le marxisme n'est plus possible en raison de la crise de légitimité du recours aux métarécits modernes. Si Jameson est encore attaché au marxisme et qu'il prend au sérieux la pensée de Lyotard, il devait alors formuler une objection convaincante. La possibilité tient, quant à elle, à l'absence chez Lyotard d'un traitement sérieux des prémisses de l'hypothèse postmoderne. Ainsi, afin de réaffirmer la persistance du marxisme, Jameson a démontré que le marxisme est en mesure d'offrir une théorie concurrente et, à son avis, plus adéquate pour expliquer l'idée d'une société « postindustrielle », telle que défendue par Bell, en ce que cette théorie, par l'importance qu'elle accorde à la place de certains indicateurs particuliers, laisse planer l'idée que le capitalisme aurait disparu du jour au lendemain. De plus, considérant que le terme de « postmoderne » provient à l'origine du domaine esthétique-culturel, qu'il était curieux que Lyotard n'en discute pas dans *La condition postmoderne* et, finalement, que celui-ci établisse dans « Réponse à la question » que le postmodernisme « précéderait » le modernisme, Jameson est parvenu à démontrer que, à moins d'être complètement incohérente, sinon incomplète, la dimension esthétique de théorie de la postmodernité pouvait profiter des lumières du marxisme afin d'expliquer l'avènement et les caractéristiques du postmodernisme.

²²⁴ Comparer, *LCP*, « Notre hypothèse de travail est que le savoir change de statut en même temps que les sociétés entrent dans l'âge dit postindustriel et les cultures dans l'âge dit postmoderne. », p. 11 et « Il [le mot "postmoderne"] désigne l'état de la culture après les transformations qui ont affecté les règles du jeu de la science, de la littérature et des arts à partir de la fin du XIX^e siècle. Ici, on situera ces transformations par rapport à la crise des récits. », p. 7.

Ces lumières, on les retrouve dans l'article de 1984 et le livre de 1991 qui postulent tous deux que le « postmodernisme est la logique culturelle du capitalisme avancé ». Comme on l'a vu, Jameson argue pour une compréhension non pas purement stylistique, mais essentiellement historique du postmodernisme. Il n'est pas simplement un style ou un genre parmi d'autres et il ne suffit pas de le honnir ou de le célébrer. Comme dans le cas du capitalisme et de son évolution globalisée, il faut aiguïser notre regard dialectique et concevoir le postmodernisme à la fois comme la meilleure et la pire chose qui soit arrivée dans l'histoire de l'humanité. Parmi les nombreuses caractéristiques que Jameson attribue au postmodernisme, on compte notamment un populisme, un effacement de la distinction entre la haute culture et la culture de masse, une absence de profondeurs, un déclin des affects modernistes, une schizophrénie disjonctive, un sublime technologique, l'abolition de la distance critique, etc.

Or, si Jameson est en mesure de diagnostiquer cet ensemble de traits et de rattacher ceux-ci à une théorie marxiste de la culture, c'est en raison de sa dépendance à la tripartition économico-politique de Mandel. Nous n'avons pas manqué de souligner à quel point Jameson effectue ce geste d'une manière légère, mais également que la proclamation péremptoire — selon laquelle la fin de la distinction entre la superstructure idéologique et la base économique à l'époque du capitalisme avancé nous autorise à parler en termes strictement culturels — nous semblait peu ou pas convaincante. Il n'est pas dans notre intention d'invalidier l'ensemble de la théorie du postmodernisme de Jameson par cette lacune méthodologique importante, mais de justement souligner l'existence de celle-ci.

Une autre lacune que l'on ne saurait ignorer se retrouve également dans la conclusion de l'article de 1984 ainsi que dans celle du livre de 1991 : la fameuse question de la pratique. Jameson avait beau rappeler dans sa préface à *La condition postmoderne* que d'autres marxistes comme lui ont reconnu la force théorique du marxisme, mais abandonné toute téléologie historique, il reste

cependant que son analyse ne traite presque jamais de la pratique politique et que, lorsqu'il le fait, on a le droit à l'énigmatique projet d'une « cartographie cognitive ». Ce projet devrait nous permettre de redévelopper à l'heure de la postmodernité culturelle une compréhension du mode de production capitaliste ainsi que des subjectivités et des idéologies qui y naissent. Cependant, le caractère mal défini et imprécis du projet de la cartographie cognitive doit être compris, à notre avis, comme la revanche de Lyotard et de sa thèse de la crise des métarécits de la modernité : Jameson — ne pouvant donner crédit au récit du progrès de l'Esprit ou de l'émancipation du sujet raisonnable — s'avère forcé de reconnaître que le marxisme ne peut plus prétendre à l'observatoire de surplomb de la théorie critique que Lyotard critiquait dans *La condition postmoderne*²²⁵. Voilà la raison pour laquelle Jameson appelle au projet d'une représentation de la société, alors que le marxisme classique a toujours prétendu pouvoir l'offrir ; qu'il ne voit aucune nécessité à ce que le capitalisme s'effondre et laisse place au communisme, alors que le marxisme classique a toujours prétendu pouvoir comprendre la marche de l'histoire ; et, finalement, que ses écrits n'ont pas pour intention de pousser son lectorat à monter sur les barricades, alors que le marxisme classique a toujours prétendu détenir la clé pour soulever les masses. Ainsi, le marxisme dans sa branche occidentale anglo-américaine résiste à la crise des métarécits, mais sous une forme altérée²²⁶.

Néanmoins, la compréhension historique du postmodernisme que propose Jameson présente des avantages indéniables. Non seulement, il démontre que le postmodernisme n'émerge pas de

²²⁵ « Encore ne peut-on juger paranoïaques le réalisme de l'auto-régulation systémique et le cercle parfaitement clos des faits et des interprétations qu'à condition de disposer ou de prétendre disposer d'un observatoire qui par principe échappe à leur attraction. Telle est la fonction du principe de la lutte des classes dans la théorie de la société à partir de Marx. », *LCP*, p. 27.

²²⁶ La portée de cette mutation, c'est-à-dire s'il convient encore de parler marxisme à proprement parler avec l'abandon des caractéristiques fondatrices comme la philosophie de l'histoire, n'a pu être clairement établie au cours de ce travail. Nous expliquons cela par la nécessité que nous avons bien évidemment rencontrée dans notre examen de l'intervention marxiste au sein de la question postmoderne de nous appuyer sur des auteurs se réclamant du marxisme. Inutile de souligner donc que le présent travail participant à la compréhension de l'histoire intellectuelle du marxisme contemporain mérite d'être poursuivi dans les voies qu'il a esquissées.

nulle part, comme pouvait le laisser entendre Lyotard dans « Réponse à la question », mais également que la culture possède un sens et qu'elle peut être étudiée d'un point de vue marxiste, comme le démontre les nombreuses et impressionnantes analyses des phénomènes culturels postmodernes par le critique littéraire américain. De plus, contrairement au conservatisme esthétique qui caractérise une partie de la critique culturelle d'Adorno et Horkheimer jusqu'à Bell et (dans une certaine mesure) Berman, pour qui la marchandisation de la culture annonce la dégénérescence de l'art, Jameson nous invite à voir que cela ne se réduit pas à cela. Une forme de dégradation est certainement à l'œuvre, mais il est indéniable qu'une pulsion émancipatrice anime le postmodernisme. La critique culturelle qui se réclame de l'héritage du marxisme a donc pour mission de démontrer quelle peut être la valeur de l'art conçu pour les masses.

Notre incursion dans l'intervention marxiste au sein de la question postmoderne s'est conclue dans notre troisième chapitre avec l'examen de la contribution de David Harvey. Il ne faudrait cependant pas croire que nous avons choisi le géographe marxiste en fonction d'un arc dialectique où Berman représenterait la « thèse », Jameson, « l'antithèse », et finalement Harvey l'ultime « synthèse ». Comme nous l'avons précisé, notre choix s'est porté sur *The Condition of Postmodernity* en raison de son respect de notre critère temporel de la limitation des années 1980. De plus, on doit souligner la dimension compréhensive de l'ouvrage (dans le sens où Harvey démontre bien sa compréhension des différents aspects de la question postmoderne) combinée à une véritable étude en bonne et due forme des transformations du capitalisme ainsi que sa thèse originale du rapport entre l'économie et la culture à partir de la médiation de la notion de « compressions spatio-temporelles ».

La présentation que nous avons faite de l'apport de Harvey s'est concentrée à suivre l'évolution des différents éléments du modèle sophistiqué de l'explication de l'émergence du postmodernisme à partir de l'émergence d'un régime d'accumulation flexible par l'intermédiaire

des compressions spatio-temporelles. Ainsi, saisissant bien la difficulté d'étudier simultanément le modernisme et le postmodernisme, Harvey mobilise la définition de Baudelaire de la modernité esthétique : « La modernité, c'est le transitoire, le fugitif, le contingent, la moitié de l'art, dont l'autre moitié est l'éternel et l'immuable. » Le modernisme unit ces deux facettes tandis que le postmodernisme est complètement immergé dans la première partie. Il s'agit donc pour Harvey de tenter d'expliquer ce passage et il estime que la conception de Marx du processus de modernisation ainsi que sa « métathéorie » des relations sociales permettent d'éclairer le rapport entre l'économie et la culture.

Cependant, sans exagérer la singularité du présent, Harvey reconnaît que le capitalisme a changé depuis la théorisation qu'en a proposée Marx dans le *Capital*, et c'est pour cela qu'il propose sa propre analyse de l'évolution du capitalisme au cours du XX^e siècle avec l'hypothèse d'une transition entre un régime d'accumulation fordiste et un régime d'accumulation flexible. Cette description permet d'englober l'ensemble des transformations au niveau de la production, de la consommation, du rôle de l'État, de la globalisation du capitalisme, du développement technologique et informationnel ainsi que de l'expansion prodigieuse du secteur de la finance et du capital fictif.

Le trait essentiel de ce capitalisme flexible, comme celui des autres configurations précédentes, est donc de chercher à produire une accélération de la vitesse de rotation du cycle du capital et c'est cet élément qui amène Harvey à discuter du rapport entre l'économie et la culture. En effet, la thèse de Harvey veut que le capitalisme cause une reconfiguration permanente des catégories sociales du temps et de l'espace. Il donne à ce phénomène le nom de « compressions spatio-temporelles ». L'idée ingénieuse de Harvey est de souligner que les artistes et les mouvements esthétiques ont le temps et l'espace comme outils afin de créer et de représenter le

monde dans lesquels ils vivent. Il y a donc là un moyen d'expliquer la transition entre le modernisme et le postmodernisme à partir des transformations du capitalisme.

Or, malgré son usage sérieux et intelligent du langage de l'économie politique, on ne saurait dire que la démarche de Harvey parvient à éviter les lacunes qui avaient caractérisé celle de Jameson. En effet, sur le plan de la méthode, si Jameson péchait par une façon cavalière de traiter du lien entre postmodernisme et nouvel âge du capitalisme, Harvey, lui, pêche par excès de prudence. Ainsi, tout au long de l'ouvrage, on ne dépasse jamais véritablement le point de départ retrouvé dans « The Argument » où Harvey déclare qu'il n'y a pas de preuve d'une relation causale ou nécessaire entre l'émergence de phénomènes culturels postmodernes, l'émergence de modes plus flexibles d'accumulation de capital et d'une nouvelle étape de compression spatio-temporelle, mais seulement des « strong a priori grounds²²⁷. » Oscillant toujours entre l'hypothétique et l'assertorique, le géographe marxiste n'ose finalement jamais apposer le sceau de la causalité sur son modèle d'explication.

Ainsi, Harvey apparaît convaincu que le marxisme est capable d'expliquer le rapport entre l'économie et la culture, mais simultanément il semble être loin d'être certain de posséder la façon adéquate de traiter de ce lien. C'est ce qui explique à notre avis, l'absence d'emploi chez lui des termes de « base économique » et de « superstructure idéologique » que l'on retrouvait chez Marx et le fait qu'il ait opté pour les termes moins chargés conçus par l'école de la régulation de « régime d'accumulation » et du « mode de régulation ». Le doute persistant de Harvey affecte également la portée explicative de la notion de « compressions spatio-temporelles ». Ainsi, on n'est pas exactement certain si le recours à cette notion signifie un réaménagement fondamental du schéma marxiste de l'explication de la totalité de la société à partir de sa base matérielle-économique ou

²²⁷ TCP, p. VII. Pour la citation complète, voir, *supra*, p. 91.

s'il s'agit simplement d'une façon, parmi d'autres, d'étudier la détermination en dernière instance de l'économie.

En ce qui a trait à la lacune pratique, Harvey se révèle déterminé à réfuter les théoriciens et idéologues qui critiquaient le marxisme, mais a finalement peu de choses à dire du statut de la lutte des classes à l'époque du capitalisme flexible et de la postmodernité culturelle. On a ainsi eu droit à différentes réfutations des thèses de Bell de la séparation des sphères de la société en raison de leur logique distincte, alors que le développement d'une industrie culturelle et d'une économie de consommation sont déterminants dans l'émergence du postmodernisme, et que le développement de la technologie et de l'information dans la sphère économique étaient des indicateurs suffisants pour déclarer l'émergence d'un tout nouveau modèle de société « postindustrielle », alors que ce développement s'explique parfaitement dans la logique d'accumulation du capitalisme. Or, comme dans le cas de Jameson, Harvey a peu à redire contre la thèse de la crise des métarécits de Lyotard, puisqu'il est en fin de compte en accord avec celle-ci. Cet accord se démontre premièrement par le doute méthodologique dont il fait constamment preuve, mais aussi par le renouveau du matérialisme historique vers un cadre plus inclusif et ouvert qu'il appelle de ses vœux dans la dernière partie de *The Condition of Postmodernity*.

Ceci nous amène à formuler une synthèse sur l'intervention du marxisme anglo-américain au sein de la question postmoderne au cours des années 1980. Ainsi, la formule de Perry Anderson selon laquelle la caractéristique cachée du marxisme occidental dans son ensemble est qu'il est le produit de la « défaite » (*defeat*) se confirme-t-elle une fois de plus avec ce développement anglo-américain²²⁸ ? Plutôt que de nous lancer dans la nostalgie du glorieux passé théorique et politique du marxisme, comme a pu le faire Anderson dans la conclusion de 1976 des *Considerations on*

²²⁸ Anderson, *Considerations on Western Marxism*, op. cit., p. 42.

Western Marxism avant de se raviser dans l'édition de 1984²²⁹, nous préférons nous inspirer du geste de Berman lorsqu'il rappelait que les critiques qu'il a présentées à l'endroit de Marx représentaient une tentative de rendre l'auteur du *Manifeste* à nouveau pertinent pour notre époque. Notre examen critique du marxisme anglo-américain ayant participé à la question postmoderne doit être compris de la même manière. Nous avons soulevé des lacunes méthodologiques et politiques importantes, mais nullement dans le but de déclarer l'intervention marxiste vaine et puérite. Au contraire, à un moment où le marxisme était constamment attaqué de la part de la droite comme de la gauche, il a su démontrer qu'il pouvait encore nous dire quelque chose de hautement pertinent sur notre époque.

En effet, Berman, Jameson et Harvey, malgré le fait qu'ils sont loin de représenter un bloc monolithique, nous ont tous offert différentes clés pour comprendre la nature du « postmoderne ». Ils ont expliqué la transition du modernisme vers le postmodernisme à partir des transformations du capitalisme, ont démontré que le marxisme parvenait à offrir une théorie plus cohérente du changement social que l'idée d'une société postindustrielle et que l'hypothèse de la postmodernité ne peut être comprise sans le développement du capitalisme et doit donc être conséquemment relativisée. Certes, ils n'ont pas su défendre le mode de légitimation du savoir par le recours aux métarécits de la modernité, mais ils sont parvenus à démontrer que le marxisme n'en avait pas besoin pour exister. Cette démonstration s'est fait au prix notable de la relégation du marxisme à n'être qu'une orientation théorique disponible parmi d'autres. Ainsi, comme le déclarait Lyotard, la nostalgie du récit est perdue, mais notre époque, toujours aux prises avec le problème de la légitimité du corps politique à l'heure du capitalisme globalisé, nécessite encore les lumières d'une théorie critique de la société.

²²⁹ En effet, comparer, *ibid.*, p. 95-106 et p. 109-121. On notera également le tournant « jamesonien » entériné par *The Origins of Postmodernity* en 1998 où Anderson semble s'être définitivement réconcilié avec le marxisme occidental.

BIBLIOGRAPHIE

Littérature principale

A. Auteurs classiques

- Baudelaire, Charles. 1976. *Œuvres complètes, Volume II*. Bibliothèque de la Pléiade. Paris : Gallimard.
- Marx, Karl. 1972 [1859]. *Contribution à la critique de l'économie politique*. Traduit par Maurice Husson et Gilbert Badia. Paris : Éditions sociales.
- Marx, Karl. 2014 [1867]. *Le Capital, Livre I : Critique de l'économie politique*. Traduit par Jean-Pierre Lefebvre. Paris : Presses universitaires de France.
- Marx, Karl et Friedrich Engels. 1952 [1845]. *L'Idéologie allemande, première partie : Feuerbach*. Traduit par Gilbert Badia et Renée Cartelle. Paris : Éditions sociales.
- Marx, Karl, et Friedrich Engels. 1973 [1848]. *Manifeste du Parti communiste*. Traduit par Michèle Kiintz. Paris : Éditions sociales.
- Weber, Max. 2017 [1905]. *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*. Traduit par Isabelle Kalinowski. Paris : Flammarion.
- Weber, Max. 2003 [1922]. *Le savant et le politique*. Traduit par Catherine Colliot-Thélène. Paris : La Découverte.

B. Auteurs contemporains

- i. Bell, Daniel. 1999 [1973]. *The Coming of Post-Industrial Society: A Venture in Social Forecasting*. New York : Basic Books.
- Bell, Daniel. 1976 [1973]. *Vers la société post-industrielle : Essai de prospective sociologique*. Traduit par Pierre Andler. Paris : Robert Laffont.
- Bell, Daniel. 1996 [1976]. *The Cultural Contradictions of Capitalism*. New York : Basic Books.
- Bell, Daniel. 1979 [1976]. *Les contradictions culturelles du capitalisme*. Traduit par Marie Maignon. Paris : Presses universitaires de France.
- ii. Lyotard, Jean-François. 1979. *La condition postmoderne : Rapport sur le savoir*. Paris : Les Éditions de Minuit.
- Lyotard, Jean-François. 1984 [1979]. *The Postmodern Condition: A Report on Knowledge*. Traduit par Geoff Bennington et Brian Massumi. Minneapolis : University of Minnesota Press.
- Lyotard, Jean-François. 1982. « Pierre Souyri : Le marxisme qui n'a pas fini ». *Esprit*, 61 (1) : p. 11-31.

- Lyotard, Jean-François. 1982. « Réponse à la question : qu'est-ce que le postmoderne ? » *Critique*, Avril (419) : p. 357-367.
- Lyotard, Jean-François. 1986. *Le Postmoderne expliqué aux enfants : Correspondance 1982-1985*. Paris : Éditions Galilée.
- iii. Berman, Marshall. 1964. « Theory and Practice: A Review of Herbert Marcuse's One-Dimensional Man ». *Partisan Review*, 31 (4) : p. 617-627.
- Berman, Marshall. 1988 [1982]. *All That Is Solid Melts Into Air: The Experience of Modernity*. New York : Penguin Books.
- Berman, Marshall. 2018 [1982]. *Tout ce qui est solide se volatilise : L'expérience de la modernité*. Traduit par Julien Guazzini et Jean-François Gava. Genève : Entremonde.
- Berman, Marshall. 1984. « The Signs in the Street: A Response to Perry Anderson ». *New Left Review*, 144 (March-April) : p. 114-123.
- iv. Jameson, Fredric. 1961. *Sartre: The Origins of a Style*. New Haven : Yale University Press.
- Jameson, Fredric. 1971. *Marxism and Form: Twentieth Century Dialectical Theories of Literature*. Princeton : Princeton University Press.
- Jameson, Fredric. 1972. *The Prison-House of Language: A Critical Account of Structuralism and Russian Formalism*. Princeton : Princeton University Press.
- Jameson, Fredric. 1984. « Foreword ». Dans *The Postmodern Condition: A Report on Knowledge*, par Jean-François Lyotard, traduit par Geoff Bennington et Brian Massumi. Minneapolis : University of Minnesota Press, p. VII-XXI.
- Jameson, Fredric. 1981. *The Political Unconscious: Narrative as a Socially Symbolic Act*. Ithaca : Cornell University Press.
- Jameson, Fredric. 1984. « Postmodernism, or The Cultural Logic of Late Capitalism ». *New Left Review*, 0 (146) : p. 53-92.
- Jameson, Fredric. 1989. « Afterwords: Marxism and Postmodernism ». Dans *Postmodernism/Jameson/Critique*, dirigé par Douglas Kellner. Washington (DC) : Maisonneuve Press, p. 369-388.
- Jameson, Fredric. 1991. *Postmodernism, or The Cultural Logic of Late Capitalism*. Durham : Duke University Press.
- Jameson, Fredric. 2007 [1991]. *Le Postmodernisme, ou la logique culturelle du capitalisme tardif*. Traduit par Florence Nevoltry. Paris : Les éditions Beaux-arts de Paris.
- v. Harvey, David. 1989. *The Condition of Postmodernity: An Enquiry into the Origins of Cultural Change*. Oxford : Blackwell Publishing.

Littérature secondaire

A. Monographies

- Anderson, Perry. 1984 [1976]. *Considerations on Western Marxism*. London : Verso.
- Anderson, Perry. 1998. *The Origins of Postmodernity*. London : Verso.
- Aronowitz, Stanley. 1981. *The Crisis in Historical Materialism: Class, Politics, and Culture in Marxist Theory*. New York : Praeger.
- Bertens, Hans. 1995. *The Idea of the Postmodern: A History*. London : Routledge.
- Bonito Oliva, Achille. 1980. *The Italian Trans-Avantgarde*. Milan : G. Politi.
- Bonny, Yves. 2004. *Sociologie du temps présent : Modernité avancée ou postmodernité ?* Paris : Colin.
- Callinicos, Alex. 1989. *Against Postmodernism: A Marxist Critique*. Cambridge (UK) : Polity Press.
- Cohen, Gerald Allan. 1978. *Karl Marx's Theory of History: A Defense*. Princeton : University Press.
- Cusset, François. 2003. *French Theory : Foucault, Derrida, Deleuze & Cie et les mutations de la vie intellectuelle aux États-Unis*. Paris : La Découverte.
- Eagleton, Terry. 1996. *The Illusions of Postmodernism*. Oxford : Blackwell Publishers.
- Freitag, Michel. 2002. *L'oubli de la société : Pour une théorie critique de la postmodernité*. Québec, Rennes : Presses de l'Université Laval, Presses de l'Université de Rennes.
- Gorz, André. 1980. *Adieux au prolétariat*. Paris : Galilée.
- Habermas, Jürgen. 1988 [1985]. *Le discours philosophique de la modernité : Douze conférences*. Traduit par Christian Bouchindhomme et Rainer Rochlitz. Paris : Gallimard.
- Hassan, Ihab. 1982 [1971]. *The Dismemberment of Orpheus: Toward a Postmodern Literature*. Madison : University of Wisconsin Press.
- Horkheimer, Max, et Theodor W. Adorno. 1974 [1944]. *La dialectique de la raison : Fragments philosophiques*. Traduit par Éliane Kaufholz. Paris : Gallimard.
- Howe, Irving. 1967. *The Idea of the Modern: In Literature and the Arts*. New York : Horizon Press.
- Israel, Jonathan. 2010. *A Revolution of the Mind: Radical Enlightenment and the Intellectual Origins of Modern Democracy*. Princeton : Princeton University Press.
- Jacobs, Jane. 1961. *The Death and Life of Great American Cities*. New York : Random House.
- Jencks, Charles. 1977. *The Language of Post-Modern Architecture*. New York : Rizzoli.

- Kellner, Douglas. 1989. *Critical Theory, Marxism and Modernity*. Cambridge (UK) : Polity Press.
- Kellner, Douglas (dir.). 1989. *Postmodernism/Jameson/Critique*. Washington (DC) : Maisonneuve Press.
- Keucheyan, Razmig. 2010. *Hémisphère gauche : Une cartographie des nouvelles pensées critiques*. Paris : Zones.
- Kołakowski, Leszek. 1978 [1976]. *Main Currents of Marxism: Its Origin, Growth, and Dissolution, Volume III: The Breakdown*. Traduit par Paul Stephen Falla. Oxford : Oxford University Press.
- Lash, Scott, et John Urry. 1987. *The End of Organized Capitalism*. Cambridge (UK) : Polity Press.
- Lynch, Kevin. 1960. *The Image of the City*. Cambridge (MA) : MIT Press.
- Mandel, Ernest. 1978 [1972]. *Late Capitalism*. Traduit par Joris De Bres. London : Verso.
- Mandel, Ernest. 1976 [1972]. *Le Troisième âge du capitalisme*. Traduit par Bernard Keisser. Paris : 10/18.
- Marcuse, Herbert. 1968 [1964]. *L'homme unidimensionnel : Essai sur l'idéologie de la société industrielle avancée*. Traduit par Monique Wittig. Paris : Éditions de Minuit.
- Martineau, Jonathan (dir.). 2013. *Marxisme anglo-saxon : Figures contemporaines, de Perry Anderson à David McNally*. Montréal : Lux Éditeur.
- Offe, Claus. 1985. *Disorganized Capitalism: Contemporary Transformations of Work and Politics*. Cambridge (MA) : MIT Press.
- Rose, Margaret A. 1991. *The Post-Modern and the Post-Industrial: A Critical Analysis*. Cambridge (UK) : Cambridge University Press.
- Sokal, Alan, et Jean Bricmont. 2018 [1997]. *Impostures intellectuelles*. Paris : Odile Jacob.
- Sontag, Susan. 1966 [1961]. *Against Interpretation and Other Essays*. New York : Picador.
- Touraine, Alain. 1969. *La société post-industrielle : Naissance d'une société*. Paris : Denoël.
- Venturi, Robert, Denise Scott Brown et Steven Izenour. 1977 [1972]. *Learning from Las Vegas: The Forgotten Symbolism of Architectural Form*. Cambridge (MA) : MIT Press.
- Wittgenstein, Ludwig. 2004 [1967]. *Recherches philosophiques*. Traduit par Françoise Dastur. Paris : Gallimard.
- Woodiwiss, Anthony. 1993. *Postmodernity USA: The Crisis of Social Modernism in Postwar America*. London : Sage Publications.

B. Articles et chapitres d'ouvrages

- Althusser, Louis. 1976. « Idéologie et appareils idéologiques d'État : Notes pour une recherche [1970] ». Dans *Positions (1964-1975)*. Paris : Éditions sociales, p. 67-125.
- Amariglio, Jack et David F. Ruccio. 1994. « Postmodernism, Marxism, and the Critique of Modern Economic Thought ». *Rethinking Marxism*, 7 (3) : p. 7-35.
- Anderson, Perry. 1984. « Modernity and Revolution ». *New Left Review*, 144 (March-April) : p. 96-113.
- Angermuller, Johannes. 2007. « Qu'est-ce que le poststructuralisme français ? À propos de la notion de discours d'un pays à l'autre ». *Langage et société*, 120 (2) : p. 17-34.
- Arkaraprasertkul, Non. 2009. « On Fredric Jameson: Marxism, Postmodernism, and Architecture ». *Architectural Theory Review*, 14 (1) : p. 79-94.
- Bove, Paul A. et William V. Spanos. 1990. « A Conversation with William V. Spanos ». *boundary 2*, 17 (2) : p. 1-39.
- Brosio, Richard A. 1994. « Chapter Fourteen: Postmodernism as the Cultural Skin of Late Capitalism, Educational Consequences ». *Counterpoints*, 3 : p. 593-625.
- Eagleton, Terry. 1985. « Capitalism, Modernism and Postmodernism ». *New Left Review*, 152 (July-August) : p. 60-73.
- Fiedler, Leslie. 1965. « The New Mutants ». *Partisan Review*, 32 (4) : p. 505-525.
- File, Dani et Uri Ram. 2014. « Marxism After Postmodernism: Rethinking the Emancipatory Political Subject ». *Current Sociology*, 62 (3) : p. 295-313.
- Gartman, David. 1998. « Postmodernism; or, the Cultural Logic of Post-Fordism? » *The Sociological Quarterly*, 39 (1) : p. 119-137.
- Giddens, Anthony. 1985. « Reason Without Revolution? Habermas's *Theorie Des Kommunikativen Handelns* ». Dans *Habermas and Modernity*, dirigé par Richard J. Bernstein. Cambridge (UK), Maldon (MA) : Polity Press, p. 95-121.
- Habermas, Jürgen. 1981. « Modernity versus Postmodernity ». Traduit par Seyla Ben-Habib. *New German Critique*, Special Edition (22) : p. 3-14.
- Hall, Stuart. 1988. « Brave New World ». *Marxism Today*, October, New Times : p. 24-29.
- Hassan, Ihab. 1985. « The Culture of Postmodernism ». *Theory, Culture & Society*, 2 (3) : p. 119-131.
- Huysen, Andreas. 1984. « Mapping the Postmodern ». *New German Critique*, Autumn (33) : p. 5-52.
- Kellner, Douglas. 1988. « Postmodernism as Social Theory: Some Challenges and Problems ». *Theory, Culture & Society*, 5 (2-3) : p. 239-269.

- Lipietz, Alain. 1986. « New Tendencies in the International Division of Labour: Regimes of Accumulation and Modes of Regulation ». Dans *Production, Work, Territory: The Geographical Anatomy of Industrial Capitalism*, dirigé par Allen J. Scott et Michael Storper. Boston : Allen & Unwin, p. 16-40.
- Marcuse, Herbert. 1965. « Comes the Revolution: Reply to Marshall Berman's Review of One-Dimensional Man ». *Partisan Review*, 32 (3) : p. 159-161.
- Marcuse, Herbert. 2007. « The Affirmative Character of Culture [1937] ». Dans *Collected Papers of Herbert Marcuse, Volume 4: Art and Liberation*, traduit par Jeremy J. Shapiro. London : Routledge, p. 82-112.
- Norton, Bruce. 1995. « Late Capitalism and Postmodernism: Jameson/Mandel ». Dans *Marxism in the Postmodern Age: Confronting the New World Order*, dirigé par Antonio Callari, Stephen Cullenberg, et Carole Biewener. New York : Guilford Press, p. 59-70.